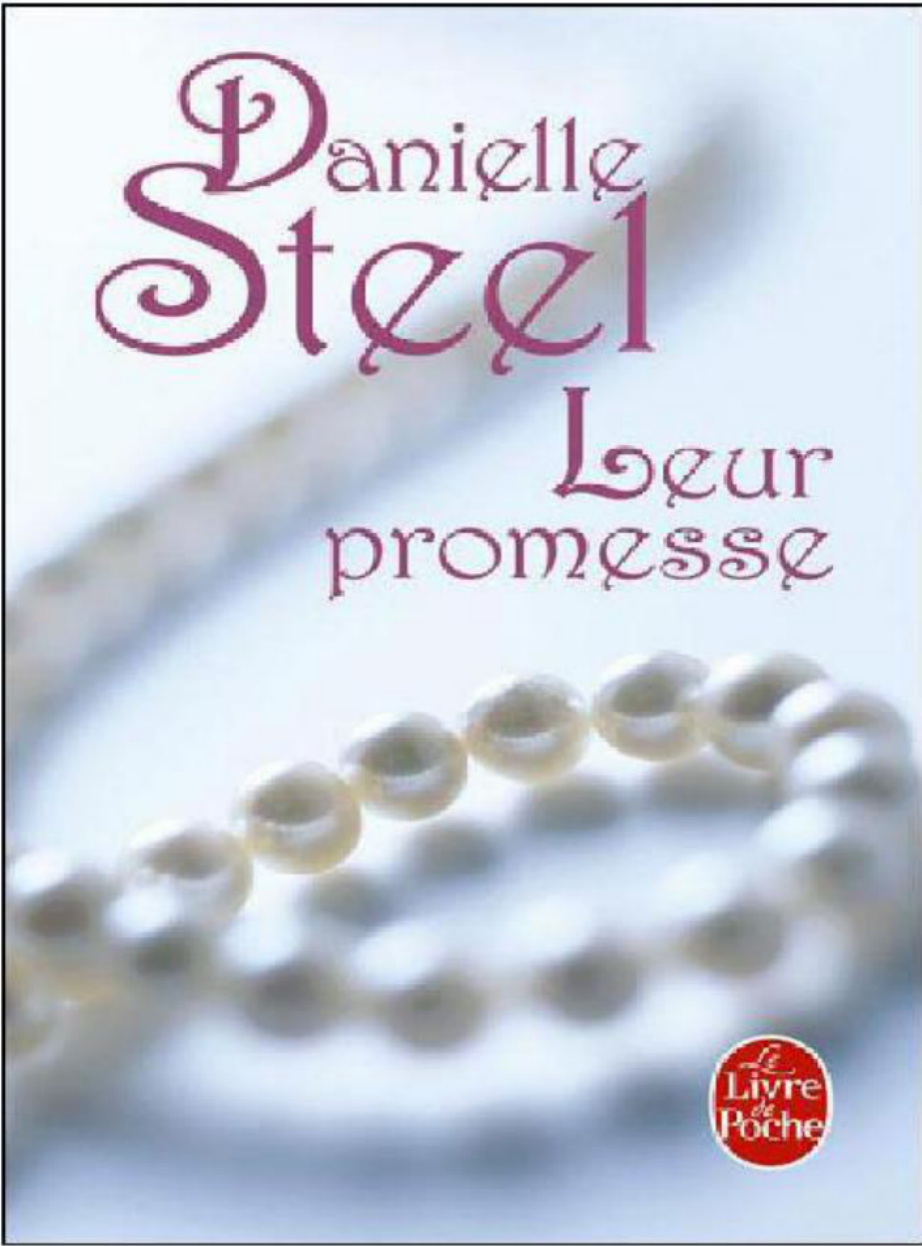


leur promesse

Danielle Steel

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



Danielle
Steel

Leur
promesse



DANIELLE STEEL

Leur promesse

mars 2007

roman

Presse Cité

Résumé

Leur Promesse

Étudiant à Harvard, Michael Hillyard, héritier d'une dynastie, est promis à une belle carrière d'architecte. Nancy McAllister, à dix-neuf ans, est déjà un peintre de talent. Ils sont jeunes, ils sont beaux et ils s'aiment. Bonheur parfait, tendres promesses.. Jamais ils ne se quitteront. Mais il y a Marion, la mère de Michael. Femme de tête et femme d'affaires, elle a pour son fils d'autres ambitions. Pas question de le laisser compromettre son avenir et déclasser sa famille avec cette jeune fille qui n'est pas de leur milieu.

Michael passe outre. Il épousera Nancy, avec ou sans la bénédiction maternelle. Mais le jour du mariage, c'est le drame, l'accident qui laisse Nancy défigurée. Marion Hillyard n'hésite pas : l'argent ne confère-t-il pas tous les pouvoirs ?

Avec lui, on peut remodeler un visage, imposer le silence - briser une vie..

Chapitre 1

Très tôt ce matin-là le soleil ruisselait sur leurs dos comme ils prenaient leurs bicyclettes devant Elliot House, sur le campus de Harvard. Ils s'arrêtèrent un moment pour se sourire. On était en mai. Ils étaient tous deux très jeunes.

Les cheveux courts de la jeune femme luisaient dans le soleil et ses yeux rencontrèrent ceux de son ami. Elle se mit à rire.

— Eh bien, Monsieur le Docteur en architecture, comment vous sentez-vous ?

— Tu me poseras cette question dans deux semaines, quand j'aurai obtenu mon doctorat.

Il lui sourit à son tour, écartant de son front une mèche de ses cheveux blonds.

— Au diable ton diplôme, c'est à hier soir que je pensais.

D'un geste rapide il lui donna des petites tapes dans le dos.

— Vous, comment vous sentez-vous, Mademoiselle McAllister ? Pouvez-vous encore marcher ?

— Comme ils enfourchaient leurs bicyclettes, elle lui répondit avec un regard taquin :

— Et toi ?

Elle était déjà partie, prenant une avance sur lui, sur la jolie bicyclette qu'il lui avait offerte en cadeau d'anniversaire quelques mois plus tôt. Il l'aimait, il lui semblait qu'il avait toujours été amoureux d'elle ; il avait rêvé d'elle toute sa vie, même s'il ne la connaissait en fait que depuis deux ans.

Avant cela, il s'était senti très seul à Harvard et jusqu'à sa deuxième année d'université il s'était résigné à cette solitude. Il ne voulait pas ce que les autres recherchaient. Il ne tenait pas à coucher avec les Radcliffe, les Vassard ou les Wellesley. Il avait connu trop de filles de ce genre durant ses années de collège. Quelque chose lui avait toujours manqué et il voulait mieux, des relations plus sérieuses, plus profondes, plus intérieures. C'était un problème qu'il avait tenté de résoudre élégamment pour lui-même l'été précédent, à l'occasion d'une

aventure avec une amie de sa mère. Évidemment, sa mère n'en avait rien su.

L'aventure avait été plaisante avec cette femme très attrayante, dans la trentaine, de plusieurs années plus jeune que sa mère. Elle écrivait pour la revue Vogue. Pour elle et lui, ce n'avait été que du sport. Nancy, elle, était bien différente. Il s'en était rendu compte au moment où il l'avait vue pour la première fois à la galerie d'art de Boston où on exposait ses tableaux.

Des paysages et des personnages de ses toiles se dégageait un sentiment de solitude et de tendresse qui l'émut assez profondément, puisqu'il tint à rencontrer l'artiste qui les avait peints. Ce jour-là elle portait un béret rouge et un vieux manteau de rat musqué. La marche qui l'avait amenée à la galerie avait rougi son teint délicat, fait briller ses yeux et s'épanouir son visage. Jamais Michael n'avait tant désiré une femme. Il acheta deux de ses peintures et l'amena souper chez Lockobert.

L'intimité fut plus longue à venir, parce que Nancy McAllister n'était pas femme à se donner rapidement, elle avait vécu seule trop longtemps pour cela. À dix-neuf ans elle était déjà sage, déjà habituée à la souffrance, celle de la solitude et de l'abandon. Mise dans un orphelinat, elle ne se souvenait plus du jour où sa mère, peu de temps avant sa mort, l'y avait laissée.

Par contre, elle n'avait pas oublié les corridors glacés de l'orphelinat, ni ses odeurs étranges, ni même les sons qu'elle entendait de son lit, où elle ravalait ses larmes. Longtemps elle avait cru que rien ne comblerait ce vide à l'intérieur d'elle-même. Maintenant il y avait Michael. Leurs relations n'avaient pas toujours été faciles, mais c'était des relations solides, fondées sur l'amour et le respect. Michael n'était pas naïf pour autant. Il connaissait les dangers de devenir amoureux de quelqu'un de « bizarre », comme disait sa mère.

Il n'y avait rien de vraiment bizarre chez Nancy. La seule différence, c'est qu'elle était une artiste, pas juste une étudiante. Elle n'était pas une personne à la recherche d'elle-même, puisqu'elle était déjà devenue ce qu'elle voulait être.

Et, à l'encontre des autres femmes que Michael connaissait, elle n'« auditionnait » pas les « candidats », parce qu'elle avait déjà choisi l'homme de sa vie. Durant ces deux années, lui aussi, il avait toujours été fidèle et Nancy, de son côté, était certaine qu'il ne l'abandonnerait pas. Ils se connaissaient trop bien.

Ils savaient tout l'un de l'autre : ils connaissaient leurs fantaisies, leurs secrets naïfs, leurs rêves d'enfants et leurs inquiétudes. A travers Michael, Nancy en était venue à apprécier sa famille, même sa mère.

À sa naissance, Michael était entré dans une dynastie. Dès l'enfance il avait été préparé à monter sur un trône et ce n'était pas une condition qu'il prenait à la légère. Il ne plaisantait pas là-dessus, il en était même parfois effrayé.

Serait-il à la hauteur de cette « légende » ? Son grand-père, Richard Cotter, avait été architecte, son père aussi. Le grand-père de Michael avait fondé un empire, mais c'était la fusion de l'entreprise Cotter avec la fortune des Hillyard, par le mariage des parents de Michael, qui avait formé la compagnie Cotter-Hillyard d'aujourd'hui.

Richard Cotter savait sans doute comment faire de l'argent, mais c'était la fortune des Hillyard qui avait apporté les rites et les traditions du pouvoir. C'était une charge lourde qui ne déplaisait pas à Michael et Nancy respectait ce goût, sachant qu'un jour Michael dirigerait l'entreprise Cotter-Hillyard. Ils en avaient parlé longuement au début de leurs fréquentations et, plus tard, quand ils se rendirent compte du sérieux de leur liaison. Michael de son côté savait qu'il avait trouvé une femme capable d'assumer les responsabilités de la vie familiale aussi bien que celles d'une femme d'homme d'affaires. Sans doute l'orphelinat ne l'avait-il aucunement préparée à jouer le rôle auquel Michael la destinait, mais elle avait au fond d'elle-même tout le potentiel nécessaire.

En ce moment il la regardait le devancer. Il était fier d'elle, la trouvant si sûre d'elle-même, si forte. Ses jambes agiles sur la bicyclette, sa tête tournée vers lui pour le regarder et rire. Il voulait gagner de vitesse et la jeter en bas de son vélo.. et là. . dans l'herbe. . comme la nuit dernière. Il balaya cette pensée de son esprit et courut après elle.

—Hé, stupide, attends-moi !

Il l'avait vite rejointe et ils avancèrent plus lentement en se tenant la main.

— Tu es bien belle aujourd'hui, Nancy.

Sa voix était comme une caresse du printemps et autour d'eux le monde était verdoyant.

— Sais-tu as quel point je t'aime, Fancy-pants ?

—Peut-être que je t'aime deux fois plus moi-même, dit-elle.

Ce surnom l'amusait toujours. Michael faisait un tas de choses gentilles pour la rendre heureuse. C'était bien ce qu'elle pensait depuis les premiers pas qu'ils firent ensemble à la galerie quand il la menaçait de lui enlever tous ses vêtements si elle ne lui vendait pas toutes ses toiles.

— Je crois bien que je t'aime sept fois plus que tu ne m'aimes, lui répondit-il.

—Non, répondit-elle dans un large sourire.

Relevant la tête, elle prit de nouveau les devants.

— C'est moi qui t'aime le plus, Michael.

— Comment le sais-tu ? lui dit-il en s'efforçant de la rejoindre.

— C'est le père Noël qui me l'a dit.

Il la laissa aller devant. Ils étaient tous deux très heureux.

Michael aimait voir la ligne élancée de ses hanches sous les jeans, sa taille mince, ses épaules élégantes couvertes d'un tricot rouge et le merveilleux balancement de sa chevelure noire. Il aurait voulu la contempler ainsi indéfiniment. Il se rappela alors ce qu'il se proposait de lui dire depuis le matin.

Il la rattrapa et la toucha délicatement.

— Pardon, Madame Hillyard.

Ces mots la firent un peu sursauter et sourire timidement.

Le soleil caressait la figure de la jeune femme et faisait ressortir les délicates taches de rousseur sur sa peau veloutée. « Madame Hillyard », il savourait ces deux mots avec un infini plaisir.

— Tu ne vas pas un peu vite ? dit-elle d'une voix hésitante et un peu craintive.

Michael n'avait rien dit encore à sa mère, Marion, qui ne savait pas encore où ils en étaient, Nancy et lui.

—Je ne crois pas que je précipite les choses. Je pensais que nous pourrions nous marier dans deux semaines, tout de suite après la

graduation.

Ils s'étaient entendus pour faire un mariage simple, Intime, Nancy n'ayant pas de famille et Michael voulant partager ces moments précieux avec Nancy, plutôt que de les livrer en pâture à des milliers de personnes ou à une armée de photographes.

— Je me proposais de me rendre à New York et de parler de tout cela à Marion dès ce soir.

— Ce soir ? demanda-t-elle d'une voix angoissée.

Elle laissa le vélo s'arrêter. Michael opina de la tête, Nancy devint pensive, le regard du côté des collines luxuriantes.

— Que dira Marion, d'après toi ?

Elle n'osait trop le regarder, comme effrayée de la réponse.

— Elle dira oui, sans aucun doute. Cela t'inquiète ?

La question était stupide, l'un et l'autre le savaient bien, puisqu'il y avait effectivement de quoi les inquiéter ; Marion n'était pas une bouquetière et sa tendresse de mère avait quelque chose de titanesque. C'était une femme décidée, forte comme le béton et l'acier.

C'était elle qui avait administré les affaires de la famille à la mort du père et on eût dit que cette mort avait décuplé sa détermination. Rien n'arrêtait Marion Hillyard. Rien.

Certainement pas une petite crotte de fille, ni son fils unique.

Si elle s'opposait au mariage, rien ne lui ferait donner cet assentiment dont Michael prétendait être si sûr. Nancy, de son côté, savait pertinemment ce que Marion Hillyard pensait d'elle.

Marion n'avait d'ailleurs jamais caché ses sentiments depuis le moment surtout où cette « folie » de Michael pour cette « artiste » lui parut sérieuse. Elle avait alors mandé Michael à New York pour l'amadouer. Les cajoleries firent bientôt place aux menaces et aux harcèlements. Elle avait fini par se résigner, en apparence du moins.

Michael vit là un signe encourageant, mais Nancy n'en était pas si certaine, sachant bien que Marion savait ce qu'elle faisait ; pour le moment elle avait décidé d'ignorer le problème.

Pas d'invitations, pas d'accusations, pas d'excuses pour les propos

désagréables adressés à Michael dans le passé.

Aucun conflit nouveau n'avait surgi depuis lors. C'était comme si, pour elle, Nancy n'existait pas. Celle-ci était toujours étonnée de la peine que cette indifférence lui causait. Privée des joies de la famille, elle avait rêvé d'une grande amitié entre elle et Marion, s'imaginant que Marion deviendrait une mère qui tiendrait la place de celle qu'elle n'avait jamais connue. Marion, de son côté, n'entrait pas facilement dans un tel rôle, c'était facile de s'en rendre compte. Seul Michael persistait à croire que sa mère, devant l'inévitable, finirait un jour par changer d'attitude. Selon lui, elles deviendraient toutes deux de grandes amies. Nancy n'en était pas si sûre. Elle avait même incité Michael à envisager la possibilité qu'elle ne soit jamais acceptée par sa mère.

— Si ta mère ne consent jamais à notre mariage, que ferons-nous? . .

— Nous sautons dans la voiture et nous nous rendons chez le juge de paix le plus proche, voilà tout. Nous sommes majeurs, non ?

Cette solution simpliste avait fait sourire Nancy, elle savait que ce ne serait jamais aussi facile que cela. À bien y penser, qu'importait-il après tout, puisque, après deux années de liaison, ils se sentaient comme mari et femme.

Ils contemplèrent longuement le paysage sans rien dire.

Michael lui prit la main et lui dit :

— Je t'aime bien fort, ma petite.

— Moi aussi.

Elle lui jeta un regard où perçait encore l'inquiétude.

Même s'il tenta, par un baiser sur les yeux, d'effacer ses soucis, rien, en fait, ne pouvait les faire disparaître. Tout dépendait de cette rencontre avec Marion. Nancy laissa tomber son vélo et se blottit dans les bras de Michael.

—Je souhaiterais que ce soit plus facile, dit-elle en soupirant.

— Ce sera facile, tu verras. Allons-nous poursuivre notre promenade ou rester ici toute la journée ?

Il la caressa de nouveau et lui sourit en redressant pour elle son vélo.

Les voici repartis, se reprenant à rire, à jouer, à chanter comme si Marion n'existait pas. Mais elle existait, et elle serait là pour toujours dans la vie de Michael. Marion, c'était plus qu'une femme, c'était une institution, et elle faisait dorénavant partie du destin de Nancy.

Le soleil était monté dans le ciel. Ils pédalaient dans la campagne, tantôt l'un derrière l'autre, tantôt côte à côte. À midi ils atteignirent Révère Beach. Ils y rencontrèrent Ben Avery, qui venait vers eux avec une nouvelle fille à ses côtés, une grande blonde efflanquée.

— Allô, vous deux. Vous allez à la foire ?

Ben sourit et d'un geste vague de la main présenta Jeannette. On s'échangea des saluts. Se protégeant les yeux du soleil, Nancy jeta un coup d'œil du côté de la foire. On était encore assez loin.

— Ça vaut la peine d'y arrêter ?

— Certainement, répondit Ben en montrant un horrible animal en peluche à Nancy. Nous avons gagné un gros chien rouge, une tortue verte que nous avons réussi à perdre et deux canettes de bière. On y sert des épis de maïs et c'est délicieux.

— Gagnés ! dit Michael, en souriant à Nancy. On y va ?

— Certainement. Vous, les amis, vous rentrez ?

En effet, cela se voyait bien dans les yeux de Ben et l'assentiment de Jeannette. Nancy sourit.

— Oui, nous sommes sortis depuis six heures du matin et je suis fourbue. En passant, avez-vous des projets pour le dîner ? Que diriez-vous d'une pizza ?

La chambre de Ben était à quelques pas de celle de Michael.

— Alors, Señor, quels sont vos projets pour le dîner ?

demanda Nancy à Michael avec un grand sourire.

Michael secouait la tête.

— J'ai des affaires importantes à régler ce soir, dit-il. Peut-être une autre fois alors ?

Michael pensait au rendez-vous avec Marion.

— O.K. Au revoir, alors.

Ben et Jeannette les saluèrent. Nancy demanda à Michael s'il était bien décidé à rencontrer sa mère ce soir-là.

— Certainement. Cesse de te faire des soucis, tout va bien aller. Pendant que j'y pense, ma mère m'a annoncé qu'il avait obtenu la position.

— Qui ? Ben ? dit Nancy en jetant un regard inquisiteur du côté de Michael.

— Oui. Ben et moi allons commencer à travailler en même temps, chacun dans notre domaine, et nous devons commencer le même jour.

Michael avait l'air content ; ils s'étaient connus dès l'école préparatoire et ils étaient comme des frères.

— Ben est-il au courant ?

Michael secoua la tête et sourit.

— J'ai pensé, dit-il, qu'il valait mieux qu'il l'apprenne officiellement. Je ne voulais pas gâcher son plaisir.

Nancy lui sourit en retour.

— Tu es gentil et je t'aime, Hillyard.

— Merci, Madame Hillyard.

— Arrête ça, Michael.

Cette appellation, elle la désirait trop pour la laisser être galvaudée, même par Michael.

— Non, je ne m'arrêterai pas. Mieux vaut t'y habituer.

Il devint tout à coup sérieux.

— Entendu, dit-il. Je ne le ferai plus. Je me contenterai de

« Mademoiselle McAllister » jusqu'au moment où... Après tout, ce n'est qu'une affaire d'à peine deux semaines. Allez. On fait la course. »

Ils avançaient, haletant, riant. Michael atteignit la barrière de la foire trente bonnes secondes avant elle. Ils avaient tous les deux l'air

heureux, en bonne santé et insoucians.

— Allons, Monsieur, par quoi commencez-vous ?

Elle l'avait bien deviné.

— Le maïs, évidemment. Pourquoi cette question ?

Ils appuyèrent leurs vélos à un arbre, sachant bien que, dans cette campagne paisible, personne ne les volerait, et ils s'avancèrent bras dessus bras dessous. Dix minutes plus tard, ils mordaient dans leurs épis de maïs, engouffraient des hot-dogs avec une bière froide. Nancy couronna tout cela d'une immense boule de barbe à papa.

— Comment fais-tu pour manger ça ?

— Mais c'est délicieux, dit-elle, la voix déformée par cette mousse collante mais l'air délicieusement heureux d'une enfant de cinq ans.

— T'ai-je dit combien tu es belle ?

Elle lui souriait, le visage couvert de bonbon rose. Elle sortit son mouchoir pour s'essuyer le menton.

—Essuie-toi encore un peu et nous allons nous faire prendre en photo.

Elle se mit plutôt le nez dans la masse rose de friandise.

— Tu es impossible. Regarde par là. »

Il montrait du doigt un kiosque où les gens se passaient la tête dans de grands trous pour se faire photographier, dans des accoutrements baroques. Ils choisirent de se faire photographier comme Rhett Butler et Scarlett O'Hara. Assez étrangement, ils n'eurent pas l'air si ridicule. Nancy était vraiment splendide dans ce costume. La beauté délicate de son visage et la finesse de ses traits s'harmonisaient parfaitement avec cette toilette si féminine de la « belle » du Sud. Michael, lui, avait l'air d'un viveur. Le photographe leur donna les photos et empocha son dollar.

— Je devrais garder ces photos, dit le bonhomme, vous êtes trop beaux tous les deux.

— Merci.

Nancy était enchantée du compliment. Michael sourit, lui qui était toujours si fier d'elle.

— Encore deux semaines et puis..

Nancy, le tirant par la manche, le sortit de sa rêverie.

— Regarde par là. Un tir aux anneaux.

Elle avait toujours rêvé de jouer à cela aux kermesses de son enfance, mais les bonnes sœurs de l'orphelinat trouvaient que ce jeu coûtait trop cher.

— On peut ?

— Bien sûr, chérie.

Il lui offrit son bras, mais Nancy était vraiment trop excitée, elle sautillait comme une enfant. Michael en était tout enchanté.

— On y va ?

— Oui, mon amour.

Il sortit un dollar, contre lequel le préposé lui remit quatre fois plus d'anneaux que le nombre fourni à la clientèle habituelle, qui n'en achetait que pour vingt-cinq cents. Faute d'entraînement, Nancy rata tous ses coups et Michael s'en amusa beaucoup.

— Quel est le prix que tu vises ? lui demanda-t-il.

— Les perles.

Ses yeux brillaient comme ceux d'un enfant.

— Je n'ai jamais eu de collier comme ça.

Ce colifichet brillant avait toujours été un de ses rêves d'enfant.

—Tu es facile à contenter, chérie. Tu n'aimerais pas mieux un petit chien rouge comme celui que Jeannette avait dans son panier ?

— Non, c'est le collier que je veux.

— Tes souhaits sont des ordres.

Et d'un seul coup il visa parfaitement la cible. L'homme du comptoir lui remit le collier et Michael s'empessa de le passer autour du cou de Nancy.

—Voilà, Mademoiselle, il est à vous. Peut-être faudrait-il l'assurer ?

— Ne fais pas de plaisanterie avec mes perles. Elles sont superbes.

Elle les toucha doucement, enchantée de les savoir briller à son cou.

—Je te trouve merveilleusement belle. Aimerais-tu autre chose ?

— Encore de la barbe à papa.

Il lui en acheta une autre et ils rejoignirent leurs vélos.

—Fatiguée ?

—Non, pas vraiment.

Si nous allions un peu plus loin ? Je connais un coin adorable par là. Nous pourrions nous asseoir et regarder les vagues.

— Parfait.

Ils avancèrent lentement et, loin de l'ambiance de carnaval de la foire, ils se laissèrent aller silencieusement à leurs pensées. Michael se mit à souhaiter être au lit avec Nancy, qui, elle, n'aurait certes pas eu d'objection.

Ils approchaient de Nahant quand Michael aperçut, au bout d'une langue de sable, l'endroit qu'il avait choisi, dans l'ombre adorable d'un vieil arbre. Nancy fut heureuse d'être rendue à cette étape de la promenade.

—C'est magnifique, Michael.

—N'est-ce pas ?

Ils s'assirent sur l'herbe, au bord de la nappe de sable, et s'amusèrent à contempler les vagues qui battaient un rocher juste sous la surface de l'eau.

— J'ai toujours voulu t'amener ici, dit-il.

— J'en suis bien contente.

Ils restèrent assis, sans rien dire, la main dans la main.

Tout à coup, Nancy se leva brusquement.

— Qu'y a-t-il ?

— Je voudrais faire quelque chose.

— Viens ici, derrière les buissons.

— Non, pas cela.

Déjà, elle s'était mise à courir vers un point de la plage.

Michael la suivit lentement, se demandant bien ce qu'elle voulait. Elle s'arrêta devant une grosse roche et s'efforça, mais en vain, de la lever.

— Hé ! petite folle, laisse-moi t'aider. Que veux-tu faire avec ça ? demanda-t-il, intrigué.

— Je voulais simplement la faire bouger, juste une seconde. Voilà..

La roche avait cédé sous la poussée solide de Michael et s'était mise à rouler en dessinant une dentelure luisante sur le sable. Nancy enleva son collier de perles, le tint un moment entre ses doigts, les yeux clos, pour ensuite le déposer sur le sable.

— Très bien. Remets la roche à sa place.

— Par-dessus les perles ?

Elle fit signe que oui, les yeux braqués sur le chatolement des perles.

— Je voudrais que ces perles soient un gage de notre amour, qu'elles soient là aussi longtemps que cette roche, cette plage et ces arbres. Entendu ?

— Entendu ! Nous voilà bien romantiques, dit-il en souriant doucement.

— Pourquoi pas ? Quand on a la chance d'avoir trouvé l'amour, il faut célébrer ça et donner un gîte à son amour.

— Tu as parfaitement raison. Parfait ! Voici le gîte de notre amour.

— Maintenant, faisons une promesse. Je jure de ne jamais oublier ce qu'il y a ici, ce que tout cela signifie pour nous. A ton tour.

Elle lui toucha la main pendant qu'il lui souriait de nouveau. Il ne l'avait jamais tant aimée.

—Je promets donc, je promets de ne jamais, jamais te dire adieu.

Ils se mirent à rire : c'était si bon de se sentir jeunes, de se sentir romantiques. Toute la journée avait été délicieuse.

— Nous rentrons maintenant ?

Main dans la main, ils rejoignirent leurs vélos. Deux heures plus tard, ils étaient de retour au petit appartement de Nancy, sur la rue Spark, près du campus. Michael se laissa tomber sur le divan, réalisant encore une fois comme il se sentait bien dans cet appartement, comme il s'y sentait chez lui. En fait, c'était le seul chez-soi qu'il ait connu.

L'appartement démesuré de sa mère n'avait jamais été un foyer pour lui, comme l'était celui-ci.

Il y percevait partout l'empreinte chaleureuse de Nancy : les toiles, les couleurs chaudes de la pièce, le divan de velours brun, et cette carpette de fourrure achetée d'une amie. Il y avait des fleurs partout. Il aimait les plantes qu'elle y cultivait avec soin, il aimait la petite table de marbre où ils mangeaient et le lit de cuivre qui grinçait quand ils faisaient l'amour.

—Sais-tu à quel point je me plais dans cet appartement, Nancy ?

—Oui, je sais. Moi aussi d'ailleurs. Qu'allons-nous faire une fois mariés ?

—Il faudrait apporter toutes tes belles choses à New York et leur y ménager un foyer bien chaud.

Tout à coup, quelque chose frappa son regard.

—Qu'est-ce que c'est ça ? C'est nouveau ?

Il regardait sur le chevalet l'esquisse d'une peinture dont la beauté le fascinait déjà. C'était un paysage avec des arbres et des champs. En s'approchant, il aperçut un petit garçon, à demi caché, qui se balançait dans un arbre.

— Allons-nous le voir encore, le petit bonhomme, quand tu auras mis les feuilles aux arbres ?

— Probablement. De toute façon, on saura qu'il est là. Tu aimes ça ?

Ses yeux brillaient dans l'attente de ses compliments.

— Je l'adore.

— Eh bien, ce sera notre cadeau de mariage, quand il sera fini évidemment.

— C'est un cadeau superbe. Parlant de cadeau de mariage..

Il jeta un coup d'œil à sa montre. Il était dix-sept heures, et lui qui voulait être à l'aéroport à dix-huit heures.

— Il faut que je parte tout de suite.

— Faut-il vraiment que tu ailles à New York ce soir ?

— Oui, c'est important. Je serai de retour dans quelques heures. Je devrais être chez ma mère entre dix-neuf heures trente et vingt heures. Tout dépendra de la circulation à New York. J'attraperai le dernier vol à vingt-trois heures et je rentrerai à minuit. Ça va, petite anxieuse ?

— Ça va.

Elle restait vaguement inquiète et ne voulait pas le voir partir.

— J'espère que tout ira bien.

— Sûrement. Tout ira bien.

Michael savait néanmoins que Marion faisait ce qu'elle voulait, écoutait ce qu'elle voulait entendre et comprenait ce qui lui convenait. Malgré tout, il se disait qu'il finirait par gagner la partie. Il le fallait bien, puisqu'il voulait Nancy, et à n'importe quel prix. Il la serra dans ses bras une dernière fois, glissa une cravate autour de son cou et attrapa sa veste.

Il savait que, malgré la chaleur de New York, il devait se présenter chez sa mère en habit et cravate. Sa mère ne tolérait pas les « hippies » ou autre engeance d'artistes comme Nancy. Tous deux connaissaient le défi que Michael allait affronter.

— Bonne chance..

— Je t'aime.

Longtemps, Nancy resta silencieuse en regardant la photo prise à la foire. Rhett et Scarlett, les célèbres amoureux, sortant leurs visages par les trous de bois peint, dans leurs amusantes défroques, n'avaient pas l'air stupides, mais heureux. Nancy se demanda alors si Marion

pouvait les comprendre, elle qui confondait bonheur et folie.

Chapitre 2

La table de la salle à manger luisait comme la surface d'un lac. Au bout de la table, il y avait un couvert de porcelaine bleu et or sur un napperon de dentelle d'Irlande, un service à café en argent tout près et une jolie clochette d'argent.

Marion Hillyard s'était adossée à sa chaise, poussant un léger soupir en exhalant la fumée de la cigarette qu'elle venait d'allumer.

Elle se sentait fatiguée aujourd'hui. Les dimanches l'avaient toujours fatiguée puisque, ces jours-là, elle travaillait plus encore qu'au bureau. Elle occupait en effet ces jours à faire sa correspondance, à vérifier les comptes tenus par la cuisinière et la gouvernante, à dresser la liste des réparations à effectuer, à prévoir les menus de la semaine. C'était une occupation bien ennuyeuse, qu'elle avait remplie pendant des années, même avant d'avoir commencé d'administrer les affaires.

Une fois chargée de responsabilités financières, à la mort de son mari, elle avait continué, le dimanche, à prendre soin de son logis et de Michael quand la nurse était en congé. Ces souvenirs la faisaient sourire. Un moment elle ferma les yeux. Ces dimanches avaient été précieux pour elle, c'était quelques heures où elle avait Michael tout à elle. Maintenant, et depuis bien trop longtemps, ils n'avaient plus la même saveur.

Une larme, une bien petite larme, brilla entre ses cils: elle revoyait Michael comme il était dix-huit ans plus tôt, elle revoyait le petit garçon de six ans. Elle l'avait adoré, cet enfant, elle aurait tout fait pour lui, elle avait effectivement tout fait pour lui. C'était pour lui qu'elle avait soutenu cet empire, cet héritage pour la génération suivante, la compagnie Cotter-Hillyard. C'était là son plus précieux cadeau pour Michael : c'est pour cela qu'elle avait fini par aimer les affaires autant qu'elle aimait son fils.

—Vous avez l'air très bien, mère.

Ses yeux s'ouvrirent de surprise à le voir là, sous l'arche de la salle à manger. Le revoir la fit presque pleurer : elle aurait voulu l'étreindre comme jadis, mais se contenta de lui sourire doucement.

—Je ne t'ai pas entendu venir, dit-elle, sans l'inviter à s'approcher, sans rien montrer de ses sentiments. Avec Marion, on ne savait jamais ce qui vibrait en elle.

— J'ai pris ma clé, voilà. Je puis entrer ?

—Évidemment. Tu prendrais un dessert ?

Michael s'avança lentement dans la pièce, un petit sourire nerveux sur les lèvres et, comme un gamin, il scruta l'assiette du regard.

— Hum, c'est quoi ? C'est au chocolat ?

Elle eut un rire étouffé et secoua la tête.

— Il ne vieillira jamais, cet enfant, sur certains points en tout cas. Ce sont des profiteroles. En veux-tu ? Mattie est encore à la cuisine.

—Elle a peut-être déjà mangé ce qui restait.

Ils éclatèrent de rire, parce que c'était probablement ce qui s'était passé. Dès que Marion eut fait sonner la clochette, Mattie apparut dans son uniforme noir orné de dentelle, un large sourire traversant sa figure blême. Mattie avait passé sa vie à courir, à travailler pour les autres, avec un bref dimanche de temps à autre pour rencontrer les siens sans trop savoir que faire de ces congés convoités.

— Oui, Madame ?

— Du café pour Monsieur Hillyard, Mattie, un dessert aussi. » Mattie secoua la tête.

— Seulement du café, alors.

— Bien, Madame.

Un moment, Michael se demanda encore une fois pourquoi sa mère ne remerciait jamais ses serveurs. On aurait dit qu'ils étaient sa possession depuis leur naissance.

Selon Michael, c'est comme ça que sa mère évaluait les gens, elle qui avait toujours vécu entourée de serveurs, de secrétaires. Jeune fille, elle avait d'ailleurs grandi dans le confort et la solitude, sa mère étant morte dans un accident qui emporta aussi son frère, unique héritier de l'empire des Cotter. Cet accident l'avait, en quelque sorte, forcée à devenir un fils de remplacement, rôle qu'elle avait d'ailleurs joué parfaitement.

— Et tes cours ?

—Encore deux semaines et c'est fini, Dieu merci.

—Je suis fière de toi, Michael. Un doctorat, c'est merveilleux, surtout un doctorat en architecture.

Curieusement les propos de sa mère le portaient à dire « Oui maman » sur le même ton que quand il avait neuf ans.

— Cette semaine, il faudra rencontrer le jeune Avery à propos de sa position. Tu ne lui en as encore rien dit ?

Simple curiosité de sa part, puisqu'elle trouvait plutôt infantile que Michael ménageât cette surprise à son ami Ben.

— Non, pas encore. Il sera sûrement enchanté.

—Il y a de quoi. C'est une excellente position.

—Ben l'a bien méritée.

—J'espère bien. Et toi ? Tu es prêt à commencer ? Ton bureau sera aménagé dès la semaine prochaine.

Les yeux de Marion brillaient à la pensée de ce bureau splendide qu'elle avait conçu elle-même : les revêtements de bois comme ceux du bureau de son mari, les esquisses qui avaient appartenu à son père à elle, un riche ameublement de cuir, divan et fauteuils. Toute la pièce serait de style géorgien. Elle avait acheté tout cela à Londres durant ses dernières vacances.

— C'est vraiment splendide, mon chéri..

Michael sourit.

— J'aurai à faire encadrer certaines choses, mais j'attendrai d'avoir vu l'ensemble du décor.

—Ce ne sera pas nécessaire. J'ai déjà tout ce qu'il faut pour les murs.

Lui aussi, il avait tout ce qu'il fallait, les tableaux de Nancy.

Les yeux de Michael brillèrent un moment d'un éclat particulier qui rendit sa mère curieuse.

Michael s'assit près de sa mère, soupira un peu et allongea les jambes. Mattie arrivait avec le café.

— Merci bien, Mattie. .

— De rien, Monsieur Hillyard.

Mattie avait son même sourire chaleureux d'autrefois.

Michael avait toujours été très gentil avec elle, au point de ne pas aimer l'importuner, contrairement à...

— Autre chose, Madame ?

— Non, Mattie. Michael, si nous apportions tout ça dans la bibliothèque ?

— Entendu, mère.. nous y serons mieux pour causer.

Cette salle à manger, reliée dans la pensée de Michael aux salles de bal des résidences ancestrales, était très peu propice aux conversations intimes. Il se leva donc, souriant à sa mère. La bibliothèque, aux murs garnis de livres, donnait sur la 5e Avenue et un coin de Central Parle. La vue y était splendide. Sur un des murs, le portrait du père de Michael.

C'était un portrait qu'il aimait particulièrement, celui de l'homme très chaleureux, de l'homme qu'il aurait beaucoup aimé.

Dans son enfance, il était souvent venu regarder longuement ce portrait et parfois même lui parler. Sa mère l'y avait une fois surpris et l'avait trouvé stupide. Par contre, Michael l'avait déjà vue, elle-même, pleurer au même endroit. Marion prit sa place habituelle, devant le foyer, sur la chaise Louis XV, couverte de damas beige. Sa robe était de la même teinte. Marion avait été une très belle personne, on le voyait encore, malgré ses cinquante-sept ans.

A la naissance de Michael, à trente-trois ans, elle était une femme extrêmement belle, à la chevelure d'un blond aussi éclatant que celle de son fils. Aujourd'hui elle était grisonnante, son visage s'était fané, ses superbes yeux bleus avaient perdu de leur éclat.

—J'ai l'impression que tu es venu me parler de choses Importantes, Michael ? De quoi s'agit-il ?

Elle se demandait s'il avait rendu une fille enceinte, détruit sa voiture ou blessé quelqu'un. Sans doute, rien n'était irréparable, pourvu qu'il la mît au courant. Aussi était-elle satisfaite de cette visite.

—Non, rien de grave. Je voulais simplement discuter de quelque chose avec toi. »

« Discuter ». Le mot le fit lui-même frissonner. Quelle gaffe ! Il eût fallu lui « faire part » de ses projets, mais pas en « discuter ».

—Je pense qu'il est temps d'être honnêtes entre nous, dit-il.

—On dirait, à t'entendre, qu'habituellement nous ne le sommes pas !

—Sur certains sujets nous ne le sommes pas, en effet.

Michael était extrêmement tendu.

—Nous ne sommes pas honnêtes, je crois, à propos de Nancy.

— De Nancy ?

Elle avait l'air confondue. Michael se retint pour ne pas sauter sur elle et la frapper au visage.

Il détestait sa façon de prononcer le nom de Nancy, comme si c'eût été celui d'une servante.

—Oui, de Nancy McAllister, mon amie.

—« Ah, oui. »

Après un silence interminable, elle déposa sa petite cuillère de porcelaine sur la soucoupe de sa tasse et demanda, les yeux couverts d'un voile de glace :

—En quoi, je te prie, avons-nous été malhonnêtes à propos Nancy?..

—Tu fais comme si elle n'existait pas et de mon côté je dois tout faire pour ne pas te troubler. Mais, je dois te le dire, nous allons nous marier.

Reprenant son souffle et se redressant sur sa chaise, il ajouta :

—Et ça se fera dans deux semaines.

—Je vois.

Marion ne bougeait pas ; ses yeux, ses mains, son visage, tout en elle restait parfaitement immobile.

—Puis-je te demander pourquoi ? Serait-elle enceinte ?

—Bien sûr que non.

—Heureusement. Alors pourquoi l'épouser ? Pourquoi dans deux semaines ?

—Simplement parce que, dans deux semaines, ce sera ma graduation, et que je viens à New York pour commencer à travailler. Tout cela est d'ailleurs plein de sens.

—Plein de sens pour qui ?

Le regard de Marion était redevenu glacial et Michael se sentait mal à l'aise sous ce regard incisif qui ne cessait de le fixer. En affaires, elle était sans merci, elle pouvait mettre un homme au supplice et le briser.

— C'est plein de sens pour nous, mère.

— Pas pour moi en tout cas ! La firme qui a construit le Harvard Center nous propose la construction d'un centre médical à San Francisco. Cela ne te laissera pas de temps pour t'occuper d'une femme, puisque j'aurai à compter énormément sur toi pendant un an ou deux. Mon cher Michael, je souhaiterais que tu attendes.

Il y avait dans ses propos une douceur qu'il n'avait jamais sentie. Peut-être y avait-il quelque espoir ?

—Mais, maman, la présence de Nancy sera un enrichissement pour toi autant que pour moi : elle ne sera certainement pas une cause de distraction pour moi, ni une cause d'embarras pour toi. C'est une jeune femme merveilleuse.

—Peut-être.. mais je doute fort qu'elle apporte un tel enrichissement. As-tu pensé au scandale ?

Dans ses yeux brillait déjà l'assurance de la victoire.

Michael retint son souffle : il était maintenant la proie sur laquelle allait fondre le coup décisif. Mais quel coup ?

Comblent allait-elle l'assener ?

—Quel scandale ?

—Elle t'a dit qui elle était sans doute ?

—Que veux-tu dire par qui ?

—Je veux dire ce que ça veut dire. Et je vais être précise.

Avec des gestes de félin, elle posa sa tasse et se pencha vers son secrétaire. Elle en tira un dossier qu'elle passa à Michael. Celui-ci le tint un moment dans sa main, effrayé d'y jeter les yeux.

—Qu'est-ce que c'est que ça ?

—C'est un rapport. J'ai engagé un détective privé pour enquêter sur ta petite amie artiste. Les résultats ne m'ont pas particulièrement enchantée.

C'était peu dire, puisqu'elle était devenue livide.

—Assieds-toi et lis.

Michael resta debout et, à contrecœur, se mit à lire le dossier. On y notait que le père de Nancy s'était fait tuer en prison quand sa fille n'était encore qu'un bébé. Sa mère était morte alcoolique deux années plus tard. On y indiquait aussi que le père avait été condamné à sept ans de prison pour vol à main armée.

—Des gens charmants, tu ne trouves pas, mon cher ? dit-elle, la voix pleine de mépris.

D'un geste, Michael jeta le dossier sur le secrétaire et tout le contenu glissa par terre.

—Je ne lirai pas ces ordures !

—Non, mais tu vas les épouser !

—Qu'est-ce que cela peut faire ?

—Cela peut faire son malheur. Et le tien, si tu l'épouses.

Sois raisonnable, Michael. Tu entres dans une organisation financière où des millions de dollars, sont en jeu à chaque transaction et tu ne peux pas t'exposer à un tel scandale.

Cela pourrait nous ruiner.

Ton grand-père a bâti cette affaire Il y a cinquante ans et tu irais la détruire pour une histoire d'amour ? Il serait grand temps de te ressaisir, jeune homme. Dans deux semaines, ta vie de petit garçon irresponsable sera finie.

Marion n'allait pas perdre une telle bataille, et elle était prête à tout.

— Il n'est pas question d'en discuter, Michael, tu n'as pas le choix.

C'est ce qu'elle avait toujours dit.

— Non, je ne céderai pas cette fois, dit-il. Il arpentait la pièce en rugissant. Non, mère, je ne plierai pas cette fois et je ne ramperai pas devant toi ni devant tes réglementations jusqu'à la fin de mes jours. Penses-tu me forcer à entrer dans tes affaires pour que je m'y laisse embrigader jusqu'à ta retraite et m'y fasse manipuler comme une marionnette ? Au diable, tout ça. Je viens à New York travailler pour toi, voilà tout. Ma vie n'est pas à toi, elle ne le sera jamais et j'ai le droit d'épouser qui je veux.

— Michael !

La sonnerie les arrêta. Ils se regardaient comme deux jaguars en cage : le vieux et le jeune chat, se méfiant l'un de l'autre, étaient prêts à tout pour gagner cette bataille.

Chacun à leur extrémité de la pièce, ils se tenaient debout, tremblant de rage, quand George Calloway entra. Celui-ci vit tout de suite qu'il arrivait au beau milieu d'une scène violente. Cet homme aimable, bien éduqué, dans la cinquantaine, avait été le bras droit de Marion pendant des années. Plus encore, il détenait une bonne part du pouvoir à la firme Cotter-Hillyard.

À l'encontre de Marion, il occupait rarement l'avant-scène, il préférait exercer le pouvoir dans l'ombre. Depuis longtemps, il avait reconnu les avantages d'une telle autorité sans éclat. Cette attitude lui avait gagné la confiance et l'admiration de Marion depuis longtemps déjà, depuis le jour où elle avait succédé à son mari. La première année, elle ne fut qu'un prête-nom, pendant que George l'initiait tout en régissant les affaires. Cette initiation fut une réussite, puisqu'elle avait vite compris tout ce que George lui avait enseigné et davantage.

Depuis lors, elle avait le sceptre bien en main, même si elle se référait à George à l'occasion de transactions importantes. Qu'elle comptât encore sur lui, après toutes ces années, signifiait tout pour lui. Ensemble, ils formaient un duo inséparable, chacun tirant sa force de l'autre. George se demandait souvent si Michael savait à quel point Marion et lui étaient étroitement associés. Il en doutait fort.

Comment Michael, qui était le Centre de la vie de sa mère, aurait-il pu se rendre compte de cette sollicitude de George ?

Marion, elle-même, l'appréciait-elle à sa juste valeur ? Il avait accepté

cette condition et continuait de prodiguer toutes ses énergies aux affaires de la famille.

A la vue de Marion, George fut tout de suite inquiet : il avait reconnu cette tension, cette pâleur du visage.

— Marion, ça ne va pas ?

Il en savait plus que tout autre sur son état de santé. Elle l'avait mis au courant, quelques années auparavant, puisqu'il était essentiel que quelqu'un fut au courant.

Elle souffrait sérieusement d'hypertension et son cœur était très malade. Elle tourna enfin les yeux du côté de son vieil ami.

—Oui, oui, ça va.. Bonjour, George, approchez !

—J'ai l'impression d'être arrivé à un bien mauvais moment.

—Pas du tout, George, j'allais partir, dit Michael, Incapable de sourire. Il se tourna vers sa mère sans s'en approcher.

—Je t'appellerai demain, Michael. Nous pourrons parler de tout cela au téléphone.

Il aurait voulu être cruel, l'effrayer, mais il ne savait Comment. Et pourquoi après tout ?

—Michael..

Il ne répondit pas. Se contentant de serrer gravement la main de George, il sortit de la bibliothèque sans se retourner.

Il ne put apercevoir le regard de sa mère, ni l'inquiétude de George quand Marion s'enfonça lentement dans son fauteuil et ramena ses mains tremblantes sur son visage. Des larmes coulaient de ses yeux, mais elle réussit à les cacher.

—Pour l'amour du ciel, que s'est-il passé?..

—Il est sur le point de faire une folie.

—Peut-être pas. Ça nous arrive à tous, de temps à autre, d'avoir des idées folles.

—À notre âge on les pense, mais à leur âge on les exécute.

Toutes ses tentatives n'aboutissaient donc à rien, ni l'enquête du détective, ni tous ces appels téléphoniques, ni...

Elle soupira et s'allongea lentement dans son fauteuil.

— Avez-vous pris vos remèdes aujourd'hui ?

Marion secoua la tête presque imperceptiblement.

— Dans mon sac, derrière le secrétaire.

George s'avança sans proférer aucune remarque sur les feuilles éparées sur le plancher. Il trouva le sac à main en peau de crocodile avec son agrafe dix-huit carats. Il le connaissait bien, ce sac à main, puisqu'il le lui avait offert trois ans avant pour Noël. Il trouva les remèdes et s'approcha de Marion, deux comprimés au creux de la main.

Au cliquetis de la tasse de porcelaine, elle ouvrit les yeux et sourit.

— George, qu'est-ce que je ferais sans vous ?

— Marion, qu'est-ce que je ferais moi, sans vous ? Je devrais vous laisser. Vous avez besoin de repos.

— La seule pensée de Michael me bouleverse.

— Vient-il toujours travailler pour la firme ?

— Bien sûr. Il s'agit d'autre chose.

Il s'agissait donc de la fille, George ne le savait que trop. Il ne voulait pas insister pour le moment, il sentait Marion encore trop troublée, même si les couleurs revenaient un peu sur son visage. Après avoir avalé les comprimés, elle tira une cigarette de son étui.

George s'offrit pour la lui allumer, ce qui lui permit de regarder encore une fois cette belle femme qu'il avait toujours admirée et qu'il admirait encore en dépit de sa lassitude et de sa maladie. Michael se rendait-il compte de l'état de santé de sa mère ? Probablement pas. Autrement, il ne l'aurait pas bouleversée à ce point-là.

Ce que George ignorait, c'est que Michael lui-même était aussi angoissé que sa mère. Les larmes lui brûlaient les yeux quand il monta dans le taxi qui le ramena à l'aéroport. Il y appela tout de suite Nancy, avant le départ de l'avion.

— Comment cela s'est-il passé ? » Elle ne put rien deviner par le ton de

la voix.

— Très bien. Toi, tu vas te grouiller ; tu vas préparer un sac de voyage, t'habiller pour être prête quand j'arriverai, dans une heure et demie.

— Prête pour quoi ? ... Elle était vraiment intriguée.

Michael laissa s'écouler quelques secondes et, pour la première fois depuis deux heures, esquissa enfin un sourire.

— Pour une aventure, mon amour. Tu verras.

— Tu es fou.

Elle riait de son merveilleux rire velouté.

— Oui, je suis fou, fou de toi.

Il se sentait redevenir lui-même. Tout reprenait sens. Rien ni personne ne pourrait dorénavant la lui ravir, ni sa mère, ni le dossier, rien. Ce qu'il avait juré à Nancy, sur la plage où ils avaient enfoui les perles, il l'avait juré sérieusement : il n'allait jamais la quitter.

— O.K. Nancy Fancy-pants, grouille-toi. Mets-toi du Vieux, du neuf sur le dos..

Il était tout épanoui.

— À quoi veux-tu en venir ? demandait-elle, étonnée, d'une voix traînante.

— Je veux te dire que nous allons nous marier, dès ce soir.

Tu es d'accord ?

— Sans doute, mais..

— Il n'y a pas de mais... Grouille-toi le derrière, habille-toi en mariée.

— Pourquoi ce soir ?

— L'instinct, ma chérie. Fais-moi confiance. Et puis, c'est la pleine lune.

— Je suppose. Elle finit par sourire elle aussi. Elle allait se marier, ils allaient se marier !

— Dans une heure, ma mie.. Nancy, je t'aime.

Il raccrocha et courut à la barrière. Il était le dernier a monter dans l'avion. Rien maintenant ne pourrait l'arrêter.

Chapitre 3

Il y avait bien dix minutes qu'il frappait. Il n'allait pas lâcher. Il savait que Ben était chez lui.

— Ben, ouvre-moi ! Ouvre, nom d'un chien !

Il finit par entendre des pas. La porte s'ouvrit sur un Ben en sous-vêtements, à moitié endormi et se grattant la jambe.

— Vingt-trois heures, et tu dors encore ! Tu m'as l'air éméché.

— Jusqu'au bout des orteils !

Ben se regardait les pieds, l'air espiègle, oscillant sur ses jambes.

— Dégrise-toi, mon vieux. Vite, j'ai besoin de toi.

— Va au diable. J'ai bu six Beefeater, laisse-moi en profiter, merde !

— Je m'en fous, Habille-toi !

— Mais, je suis habillé...

Michael se dirigea vers la petite cuisine, c'était un vrai fouillis.

— Dis donc, as-tu lancé une grenade dans ta cuisine ?

— Oui, et je vais t'en fourrer une dans..

—Bon. Bon. C'est une occasion très spéciale qui m'amène !

De la porte de la cuisine, Michael sourit à Ben. Une lueur d'espoir s'alluma dans les yeux de celui-ci.

—On va trinquer à ça, alors !

—Tant que tu voudras, mais plus tard.

—O.K.

Ben se laissa tomber dans une chaise, la tête roulant sur les coussins.

— Veux-tu savoir ce qui m'amène ?

—Non, si tu ne me permets pas de boire. Faut bien que je boive à mon diplôme aussi, voyons.

—Moi, mon vieux, je vais me marier.

—C'est parfait!. .

Après une seconde, il se redressa d'un coup sec, les yeux grands ouverts.

— Tu vas quoi ?

— Tu as bien compris. Nancy et moi, nous nous marions.

Mike avait dit cela de la voix assurée d'un homme qui sait ce qu'il veut.

— Mais c'est une réception de fiançailles, dit Ben. Cela vaut bien six autres Beefeater, même sept, même huit !

—Il ne s'agit pas de fiançailles, Avery, il s'agit de mariage, je te l'ai dit.

—Tu te maries ? Mais pourquoi tout de suite ?

—Parce que nous le voulons. D'ailleurs, à quoi bon, tu es encore trop endormi pour comprendre. Pourrais-tu au moins te ressaisir assez pour être notre témoin ?

—Certainement, certainement. Dire que tu vas te marier !

Ben se leva de son fauteuil, tituba et se cogna un orteil sur la table à café.

—Merde..

—Essais de t'habiller sans te tuer ! Je prépare du café.

—Ça va, ça va.

Il marmonna encore et gagna sa chambre. Il en sortit un peu plus dégrisé. Il s'était même mis une cravate et une chemise rayée bleu et rouge. Michael lui jeta un grand sourire narquois.

—Tu aurais pu au moins choisir une cravate qui allait avec la chemise.

La cravate était marron foncé avec des dessins beige et noir.

— Ai-je vraiment besoin d'une cravate ?

Il avait l'air inquiet.

— Je n'ai pu en trouver une qui allait avec la chemise.

—Contente-toi de fermer la braguette de ton pantalon, et ça ira ! Tu pourrais aussi, peut-être, trouver ton autre soulier quelque part.

Ben se pencha et, s'apercevant qu'il n'avait qu'un seul soulier, éclata de rire.

—Oui, je suis pas mal gris ! Comment pouvais-je savoir que tu aurais besoin de moi ce soir ? Tu aurais pu au moins me prévenir ce matin.

—Mais, je ne le savais pas encore ce matin.

Ben était devenu sérieux.

— Tu ne savais vraiment pas ?

—Non.

—Tu es certain de ça ?

—Bien sûr. Ne me fais pas parler, veux-tu. Contente toi de te rendre présentable et nous irons chercher Nancy.

Il présenta à Ben une tasse de café. En grimaçant, Ben but une bonne gorgée.

—Quel gaspillage ! Un bon gin ferait mieux !

—Nous t'en paierons une traite après le mariage.

—A propos, où va se passer la cérémonie ?

—Tu verras. C'est dans une jolie petite ville que j'aime bien et que je connais depuis mes vacances d'enfant. C'est à peu près à une heure d'ici. C'est parfait comme endroit !

—As-tu ton certificat ?

—Pas besoin. Dans ces petites villes, on ne s'embarrasse pas de formalités. Tout se fait d'un seul coup ! Es-tu prêt ?

Ben finit d'avaler son café.

—Je suis prêt, du moins je le pense. Merde, que je me sens nerveux. Pas toi ?

Il regarda Mike, cette fois un peu plus dégradé. Mike, lui, était très calme.

— Pas du tout.

— Je suppose que tu sais ce que tu fais. Je me demande..

Tu sais, le mariage..

Il secoua la tête, baissa les yeux. Il s'aperçut alors qu'il lui manquait son autre soulier.

— Nancy est une sacrée bonne fille !

— Plus que ça. Elle a tout ce que je désire d'une femme.

Michael aperçut le soulier sous le divan et le remit à Ben.

— J'espère que le mariage va combler tous vos désirs, dit Ben, avec un regard très amical. Michael l'entoura de ses deux bras.

— Merci, mon vieux.

Ils regardèrent au loin, pressés de partir, pressés de vivre ces moments d'allégresse.

— Suis-je convenable ?

Ben se mit à la recherche de son portefeuille et de ses clés.

— Fantastique !

— Ah, laisse-moi donc faire. Où sont mes sacrées clés ?

Il les cherchait désespérément tout autour, alors qu'elles étaient attachées à sa ceinture.

— Allons, Avery. Partons.

Bras dessus, bras dessous, ils vociféraient de vieux refrains de tavernes.

Tous les résidents de l'édifice pouvaient les entendre, mais ici les gens ne s'en faisaient pas. C'était des étudiants et, deux semaines avant la fin du semestre, ils faisaient tous les fous.

Dix minutes plus tard, Michael et Ben arrivaient à la résidence de

Nancy, rue Spark. Elle leur fit signe de sa fenêtre quand elle entendit le klaxon et descendit tout de suite. Les deux jeunes gens restèrent un instant figés.

Michael rompit le silence le premier.

— Nom de Dieu, que tu es belle, Nancy. Où as-tu pris tout ça ?

— Je l'avais déjà.

Encore un autre long silence. Nancy se sentait vraiment comme une mariée, malgré l'heure tardive et l'incongruité des circonstances. Elle portait une longue robe blanche avec une toque de satin bleu sur sa chevelure noire. Elle avait porté cette robe au mariage d'une amie trois ans auparavant et Michael ne l'avait jamais vue. Elle avait des sandales Manches et, à la main, un très beau mouchoir de dentelle ancienne.

— Tu vois, j'ai mis du neuf. . et du vieux. Ce mouchoir Appartenait à ma grand-mère.

Nancy était si belle que Michael en était tout bouleversé.

Ben aussi, la vue de Nancy l'avait complètement dégrisé.

— Tu as l'air d'une princesse, Nancy.

—Merci, Ben.

Celui-ci pencha la tête et se mit à se fouiller dans le cou. Il en tira une jolie chaîne en or.

— Je ne fais que te la prêter. C'est un cadeau de ma sœur pour ma graduation. J'aimerais que tu la portes à ton mariage.

Il se pencha pour l'enrouler autour du cou de Nancy. Elle s'ajustait très bien à l'encolure de sa robe.

— Epatant!

— Toi aussi, tu es épataante.

Mike était si impressionné qu'il n'avait pas encore bougé de son siège. Il descendit enfin de la voiture pour lui ouvrir la portière.

— Assieds-toi en arrière, Avery. Toi, ma chérie, monte à l'avant.

—Elle ne pourrait pas s'asseoir sur mes genoux? Protesta Ben tout en s'apprêtant à monter à l'arrière. Mike pointa le doigt vers lui.

—Ça va, ça va, mon vieux. Ne t'énerve pas. J'avais simplement pensé qu'en tant que témoin..

— Si tu ne te surveilles pas, tu es un homme mort!

L'atmosphère était à la taquinerie. Nancy monta sur le siège avant et fit une révérence à l'homme qu'elle allait épouser.

Un moment, le souvenir de Marion assombrit son cœur, mais elle chassa cette pensée.

En ce moment, ce n'était qu'à elle et à Michael qu'il fallait penser.

—Quelle nuit folle.. j'adore ça.

En route vers la petite ville, Ils passaient du rire au silence, du silence au rire, puis ils se turent. Chacun était plongé dans ses pensées. Michael revivait l'entrevue avec sa mère. Nancy réfléchissait au sens que ce jour avait pour elle.

— C'est encore loin?

Nancy commençait à être nerveuse. Elle froissait le mouchoir de sa grand-mère dans ses mains agitées.

—Encore quelques minutes, ma petite, et nous serons mariés.

— Alors dépêchez-vous, Monsieur, avant que j'aie les pieds froids!

Ben chantait. Tout le monde riait. Mike appuya sur l'accélérateur pour prendre la prochaine courbe. Leur rire tourna vite à la suffocation quand Michael tenta en vain d'éviter un camion qui occupait les deux côtés de la route et fonçait sur eux. Le chauffeur devait être à moitié endormi: il avançait très vite, ayant pratiquement perdu le contrôle de son véhicule.

Le seul bruit dont Nancy se souvenait, c'était le cri angoissé de Ben et sa propre voix, qui lui perçait les oreilles.

Ensuite, un interminable vacarme de verre fracassé, de métal grinçant, de moteur haletant, grognant, de cuir déchiré, de plastique cassé. Et à la fin de ce tintamarre.. une noirceur de fin du monde.

Ben eut l'impression de reprendre conscience des années plus tard, la

tête coincée dans le tableau de bord de la voiture.

Tout était noir autour de lui et il se sentait la bouche remplie de sable. Il avait mis des heures à ouvrir les yeux, lui semblait-il, et l'effort qu'il y déploya l'avait rendu malade.

Tout d'abord, il ne comprit rien à ce qu'il vit. Puis, il se rendit compte qu'il était rendu sur le siège avant et que, ce qu'il regardait, c'était l'œil de Michael et un mince filet de sang qui lui coulait du visage.

C'était une chose étrange à regarder. Pendant un certain temps, il ne put rien faire d'autre. Enfin, la vérité se fit jour dans l'esprit de Ben. Un accident. C'était un accident, Mike conduisait la voiture. Il essaya de se lever pour mieux voir, il reçut un coup sur la tête. Quelques minutes plus tard, il reprit son souffle et rouvrit les yeux de nouveau.

Mike gisait toujours là, il saignait encore, mais Ben s'aperçut qu'il respirait. Il finit par lever la tête et vit plus loin le camion qui les avait frappés, renversé sur le bord de la route. Ce qu'il ne vit pas, c'était le chauffeur, mort, sous la cabine de son véhicule. Ben se rendit compte qu'il voyait tout cela par des fenêtres sans glaces. Du verre en éclats était répandu partout. Du côté de Mike, plus de portière. Mais n'y avait-il pas quelqu'un d'autre avec eux? Oui, Nancy. . Il lui était extrêmement difficile de se concentrer, à cause de ce terrible mal de tête et de cette horrible douleur dans la jambe.

Il se déplaça un peu et aperçut Nancy, dans une sorte de robe rouge et blanc, la tête renversée sur le capot de la Voiture.

Elle devait être morte. Oubliant la douleur de sa jambe, il se glissa par-dessus le tableau de bord pour rejoindre Nancy.

Il lui fallait à tout prix la rejoindre.. la retourner. . l'aider.. Il vit une fine poussière sur ses cheveux et le pare-brise pressé sur elle. Dans un suprême effort, Ben tourna péniblement le corps de Nancy et la, comme un petit garçon terrifié, il se mit à sangloter.

— Seigneur...

Il n'y avait plus de visage sous la toque de satin bleu, tout était baigné de sang. Impossible de savoir si elle était vivante ou morte: il n'y avait plus rien de Nancy, rien de son beau visage. Ivre de chagrin, baigné de sang et de larmes, Ben s'évanouit.

Chapitre 4

D'un coin de la chambre, Marion Hillyard regardait son fils. Il était très pâle et semblait très souffrant. Elle avait été là, Jadis, dans cette même chambre, à regarder un autre Visage. On eût dit que rien n'avait véritablement changé.

C'est là que Frederick, son mari, était mort en quelques heures, d'une attaque cardiaque. Elle se sentait en ce moment aussi seule et aussi anxieuse. Pas question de pleurer: il ne lui fallait pas se laisser aller à ces souvenirs.

Son mari n'était plus, mais Michael était vivant: elle ne permettrait pas que quoi que ce soit lui arrive et elle s'accrochait à lui jusqu'aux limites de ses forces.

L'infirmière surveillait Michael très attentivement mais sans s'alarmer. Il était dans le coma depuis la veille. Marion veillait à son chevet depuis cinq heures du matin, une limousine de service l'ayant amenée de New York. Elle serait Venue à pied s'il l'eût fallu. Elle se devait d'être là pour le garder en vie, lui qui était tout pour elle. Il y avait sans doute les affaires, mais c'est à lui qu'elles étaient destinées. Le plus grand cadeau qu'elle pouvait lui offrir était celui du pouvoir et du succès. Il n'avait pas le droit de tout balancer pour cette garce de fille. Il n'avait pas le droit de mourir. Ce qui était arrivé était la faute de cette fille. N'était-ce pas elle qui l'avait entraîné?

L'infirmière se leva brusquement pour écarter les paupières du malade. Du coup, Marion arrêta ses réflexions, se releva et, silencieuse et tendue, se rapprocha de l'infirmière. Elle tenait à tout voir.

Il ne se passait rien. Aucun changement. L'infirmière, impassible, pressa un moment le poignet de Marion pour lui chuchoter qu'il n'y avait rien de changé. Marion la suivit dans le corridor. L'infirmière s'inquiétait maintenant pour Marion.

—Le docteur Wickfield m'a dit de vous prier de partir vers cinq heures, Madame Hillyard. J'ai bien peur que..

Elle jeta un coup d'œil à sa montre et regarda Marion avec un air à la fois de reproche et d'excuse. Il était cinq heures et quart. Marion venait de passer douze heures au chevet de son fils et n'avait bu que deux tasses de café de toute la journée. Elle ne se sentait pas fatiguée pour autant, elle n'avait ni faim, ni rien. . Et elle n'allait pas partir.

—Merci de votre attention. Je vais faire un tour dans le hall et je reviendrai.

Elle n'avait pas l'intention de quitter Michael. Jadis elle avait laissé Frederick à peine une heure pour aller dîner. On avait alors insisté pour qu'elle mange quelque chose et c'est pendant ce temps-là qu'il était mort. Une telle chose ne se répéterait pas. Elle en était sûre, tant qu'elle serait auprès de lui, Michael ne mourrait pas.

Les lésions étant surtout internes, le docteur Wickfield croyait que Michael prendrait peu de temps à sortir du coma.. Marion ne prendrait pas le risque de s'absenter.

N'avait-il pas cru que Frederick s'en tirerait?

—Madame Hillyard?

L'infirmière pressa doucement son bras.

—Vous devriez vous reposer. Le docteur Wickfield vous a réservé une chambre au troisième.

— Ce n'est pas nécessaire.

Elle jeta un regard vide vers l'infirmière et se dirigea vers l'extrémité du hall.

Le soleil brillait encore à travers la grande fenêtre, Marion s'assit sur le rebord, alluma une cigarette et regarda le soleil se coucher derrière une église toute blanche dans cette jolie petite ville de la Nouvelle-Angleterre. Heureusement qu'on était à moins d'une heure de Boston et qu'il avait été facile d'y faire venir les meilleurs médecins en consultation. Il faudrait sans doute ramener Mickael à New York mais, d'ici là, Marion le savait entre bonnes mains.

Médicalement Michael était celui qui avait été le plus traumatisé par l'accident. Le jeune Avery était sérieusement blessé, mais il était conscient et bien vivant. Son père l'avait ramené à Boston en ambulance dans l'après-midi. Il avait un bras, une jambe et la clavicule fracturés. Quant à la jeune fille, c'était sa faute à elle et Marion n'avait aucune raison de s'en soucier. Du pied, Marion écrasa sa cigarette.

La jeune fille s'en tirerait, elle aussi. Ce qu'elle avait perdu, c'était son visage. Une fraction de seconde, Marion Voulut réagir contre sa colère, essayer d'être désolée. . juste au cas où ce que l'on disait de la

charité chrétienne pourrait être vrai, au cas où ses réactions pourraient avoir de l'importance pour Michael, juste au cas où Dieu existerait et la punirait en lui enlevant son fils. Mais non, c'était vraiment au-dessus de ses forces, elle haïssait trop cette fille!

—Madame, je pense que je vous ai donné l'ordre de prendre du repos.

Marion se retourna. C'était le docteur Wickfield.

—Marion, vous n'écoutez donc personne?

—Jamais, quand ça m'est possible! Comment est Michael?

Elle fronça les sourcils et alluma une autre cigarette.

— Je viens d'examiner Michael. Son état est stable. Je Vous l'ai dit, il va s'en sortir, mais laissons-lui le temps. Son Organisme a subi tout un choc.

— Moi aussi, quand j'ai appris la nouvelle de l'accident..

Vous êtes sûr qu'il n'y aura pas de dommages irréparables?

Elle s'arrêta un moment avant de prononcer les mots terribles:

— Pas de lésion cérébrale?

Wickfield la frappa légèrement sur le bras et s'assit près d'elle sur le rebord de la fenêtre.

—Je vous l'ai dit, Marion. Tout ira bien. Sans doute faudrait-il qu'il ne tarde pas trop à reprendre conscience. J'ai toujours bon espoir.

—Moi aussi.

Ces deux mots dans la bouche d'une femme forte comme Marion surprirent un peu le médecin. Il y avait donc des aspects de Marion Hillyard que personne ne soupçonnait.

— Et la jeune fille?

À voir le durcissement des traits et ce regard acéré, le docteur Wickfield revoyait la Marion qu'il avait toujours connue.

— Il n'y aura pas de changement pour elle. Pas pour le moment du moins. Sa condition a été très stable toute la journée et nous ne pouvons absolument rien pour elle.

De toute façon, il n'y a que quelques médecins capables de refaire son visage. Il ne lui reste rien d'intact, pas un os, pas un nerf, pas un muscle. Seulement ses yeux ont été épargnés.

—Au moins elle aura de quoi se voir.

Le docteur Wickfield bondit.

—Écoutez, Marion. C'est Michael qui conduisait la voiture, pas elle.

Marion renonça à discuter! Elle avait décidé qui était fautif et c'était la jeune femme.

—Qu'arriverait-il si on ne pouvait rien faire pour elle?

Survivrait-elle?

—Oui et ce sera tragique, malheureusement. On ne peut attendre de la part d'une fille de vingt-deux ans qu'elle se fasse à une condition si terrible. Était-elle jolie femme?

—Je suppose. Personnellement je ne sais pas, puisque je ne l'ai jamais vue.

Elle avait la voix et les yeux durs comme du roc.

— Je vois. En tout cas, elle aura à affronter une réalité très pénible. Ici nous ferons notre possible, mais ce sera peu de choses. A-t-elle de l'argent?

— Non.

On aurait dit, par le ton de la voix, que Marion prononçait une sentence de mort.

—La pauvre n'aura donc pas grand choix. Les spécialités de cette sorte de chirurgie ne travaillent pas par charité, croyez-moi.

—Pensez-vous à quelqu'un en particulier?

Oui, j'en connais quelques-uns. Deux en fait. Le meilleur est à San Francisco.

Une petite flamme s'alluma dans le cœur du docteur Wickfield. Avec tout l'argent dont elle disposait, Marion Hillyard pouvait.. à condition évidemment que..

—Il s'appelle Peter Gregson. Je le connais depuis plusieurs années. C'est vraiment un homme exceptionnel.

—Pourrait-il s'occuper de ce cas-là?

Wickfield eut un sursaut d'admiration. Il eut presque envie de l'embrasser mais n'osa pas.

— Il est peut-être le seul qui pourrait réussir. Alors est-ce que?.. Voudriez-vous que je l'appelle?

Il avait hésité à le demander. Marion le regardait de ses yeux froids et calculateurs. Que pouvait-elle avoir derrière la tête? Il eut presque peur.

— Je vous le ferai savoir.

—Très bien.

Il consulta sa montre et se leva.

— J'aimerais que vous vous reposiez, Marion. J'y tiens.

—Je sais, dit-elle, le gratifiant d'un petit sourire glacial. Je sais, mais je reste ici, vous le savez bien, il me faut être auprès de Michael.

—Même si ça vous tue?

—Non, je reste, je suis bien trop mesquine pour mourir, et part ça, j'ai trop à faire, Wicky.

—Est-ce que cela en vaut vraiment la peine?

Il la regarda un moment avec étonnement: s'il avait eu le d i x i è m e de l'ambition de cette femme, il serait devenu un très grand chirurgien. Mais, voilà, il n'était pas aussi ambitieux.

— Est-ce que cela en vaut vraiment la peine? répéta-t-il plus doucement.

—N'en doutez pas une seconde, si je perdais Michael, je perdrais tout.

—Bon, bon. Je vous concède encore une heure, mais je reviendrai et, s'il faut vous administrer une piqûre de Nembutal, je le ferai et vous traînerai hors d'ici. Est-ce assez clair?

—Très clair.

Elle se leva, écrasa une autre cigarette au plancher et lui donna des petites tapes sur la joue.

— Wicky, merci.

Elle le regarda à travers ses grands cils marron. Pour un moment, elle était toute élégance et toute douceur. Le docteur Wickfield l'embrassa gentiment sur la joue, lui pressa le bras et, s'arrêtant devant elle:

— Tout ira bien, Marion.

Il n'osait pas prononcer le nom de la jeune fille. On parlerait de cela plus tard. Il se retira, bien content d'avoir demandé quelques heures plus tôt à George Calloway de venir. Marion avait besoin de quelqu'un auprès d'elle.

Marion n'avait pas bougé. Elle se décida enfin à revenir lentement vers la chambre de Michael, passant devant des portes ouvertes, des portes fermées.

Cet étage était réservé aux cas critiques. On n'entendait absolument rien. Elle avait atteint le milieu du corridor, quand elle perçut des sons saccadés. Ils étaient si faibles qu'elle ne put d'abord savoir d'où ils provenaient. Mais, en voyant le numéro de la chambre, elle sut qui se plaignait ainsi. Elle se figea devant la porte comme devant un mur.

Dans la demi-obscurité, elle distingua la ligne du lit dans un coin de la pièce. On avait tiré rideaux et persiennes pour épargner les yeux de la patiente.

Marion s'arrêta longuement, craignant d'avancer, tout en sachant qu'il lui fallait le faire. Posant lentement un pied devant l'autre, elle se glissa doucement dans la chambre et, au bout de quelques pas, s'arrêta de nouveau. Les sanglots étaient un peu plus forts, d'un rythme plus rapide. La respiration était haletante et anxieuse.

— Il y a quelqu'un?

La tête de la jeune fille était couverte de bandages et sa voix, étouffée, donnait un son étrange.

— Il y a quelqu'un? La voix demandait plus fort. Je ne vois plus.

—C'est que vos yeux sont couverts de bandages. Vous n'avez rien aux yeux.

Marion lui parlait d'une voix monocorde et sans chaleur.

Elle-même avait l'impression de vivre un rêve. Mais il fallait qu'elle fût là! Pour Michael!

— On ne vous a rien donné pour vous aider à dormir?

—Ça ne donne rien du tout. Je reste éveillée.

—Souffrez-vous beaucoup?

—Non, mais je suis toute engourdie. Qui êtes-vous?

Marion avait peur de le lui dire. Elle s'approcha près du lit, s'assit sur la chaise étroite de vinyle bleu que l'infirmière avait posée là. Les mains de la jeune fille étaient emmitouflées dans les bandages.

Marion se rappelait ce que le docteur Wickfield lui avait dit. La jeune fille, au moment de l'accident, avait spontanément ramené ses mains sur son visage pour le protéger. Pas étonnant qu'elles soient aussi sérieusement blessées que son visage. Pour une artiste, c'était vraiment un désastre. Somme toute, sa vie était fichue, sa jeunesse, sa beauté, son art, sa vie amoureuse.

A ce moment, Marion sut parfaitement quoi lui dire.

— Nancy.

C'était la première fois qu'elle prononçait son nom.

— Est-ce que. . commença-t-elle d'une voix douce en s'asseyant près de la jeune fille. Est-ce qu'on vous a dit à propos de votre visage?

Le silence s'allongea indéfiniment. . brisé ensuite par un sanglot étouffé sous les bandages.

— On ne vous a pas dit dans quel état misérable il était?

Elle eut un haut-le-cœur en proférant ces mots, mais impossible pour elle de s'arrêter là. Il lui fallait libérer Michael et, en le libérant, lui permettre de vivre. Cela, elle le sentait jusqu'au fond de ses entrailles.

— Est-ce qu'on vous a dit que ce serait impossible de vous rétablir comme vous étiez?

Il y avait de la colère dans la voix de Nancy quand elle répondit:

— Ils m'ont menti. Ils m'ont dit que..

— Il n'y a qu'un homme, Nancy, qui peut vous aider à retrouver complètement votre visage, mais cela coûterait des centaines de milliers de dollars. Vous ne pouvez sans doute pas vous payer ça. Michael non plus.

— Je ne le laisserais jamais faire ça.. Je ne le laisserais jamais.

— Qu'allez-vous faire alors?

— Je ne sais pas.

Elle se remit à pleurer.

— Pourriez-vous vous présenter devant lui telle que vous êtes? Pensez-vous qu'il vous aimerait encore? Même s'il essayait de vous accepter, par loyauté ou par obligation, combien de temps cela pourrait-il durer? Comment pourriez-vous supporter le mal que vous lui causeriez?

Les sanglots de Nancy avaient maintenant de quoi faire peur.

— Nancy, il ne vous reste rien, absolument rien.

Le silence s'allongea sans fin et Marion avait l'impression qu'elle ne cesserait jamais d'entendre ces sanglots. Il le fallait, autrement son intervention ne serait pas efficace.

— Michael est perdu pour vous. Il mérite mieux que cela et, si vous l'aimez, vous le savez.

La jeune fille ne se souciait même pas de lui répondre.

— Vous pourriez commencer une vie nouvelle, Nancy, vous pourriez avoir un nouveau visage.

— Comment?

— Il y a un médecin à San Francisco qui pourrait vous refaire une beauté. Vous pourriez vous remettre à la peinture. Mais cela prendrait beaucoup de temps, beaucoup d'argent aussi. Mais ça en vaudrait la peine, n'est-ce pas, Nancy?

Un très léger sourire se dessinait au coin de la bouche de Marion. Elle se tenait maintenant sur un terrain familier, puisqu'il s'agissait d'un marché impliquant des centaines des milliers de dollars.

Un son ébréché sortit des bandages sans visage.

— Impossible pour nous.

Ce « nous » fit presque frissonner Marion. Ils n'étaient plus un « nous », il n'y en avait jamais eu.

Marion prit une longue respiration et se ressaisit. Il lui fallait poursuivre sa stratégie. Ce n'était pas cette fille qui était en cause, mais Michael.

— Impossible, Nancy. Mais moi, je puis. Vous savez qui je nuis, n'est-ce pas?

— Oui, je sais.

—Vous comprenez que vous avez perdu Michael. Il ne pourra jamais surmonter l'impact de ce tragique accident.

Vous comprenez bien cela, n'est-ce pas?

— Oui, je comprends.

—Et vous vous rendez compte qu'il serait malhonnête d'essayer de le forcer, dans les circonstances, a vous prouver sa loyauté.

Elle n'osait prononcer le mot « amour », puisque cette fille, selon elle, n'en était pas digne.

— Vous me comprenez bien?

—Oui.

Cette fois le « oui » était fait d'un filet de voix épuisée.

— Vous avez donc perdu tout ce que vous pouviez perdre, n'est-ce pas?

— Oui.

La voix n'avait plus de couleur, n'avait plus de vie.

— Nancy, je veux vous proposer un petit marché.

Marion était là à son meilleur. Si Michael l'avait entendue, il aurait voulu la tuer.

— J'aimerais que vous pensiez à ce nouveau visage, à cette vie nouvelle, à une nouvelle Nancy. Pensez à tout ce que cela signifierait pour vous. Vous seriez belle de nouveau, vous auriez des amis, vous pourriez sortir, aller dans les restaurants, fréquenter les cinémas, les magasins.

Autrement.. les gens se riront de vous, vous ne pourrez aller nulle part, vous ne pourrez porter de toilettes, sortir avec des hommes. Les enfants pleureront en vous voyant.

Vous vous rendez compte? Cependant, vous avez le choix! »

Elle laissa les mots faire leur chemin. « Bien sûr que vous avez le choix et c'est moi qui veux vous offrir cette vie nouvelle.

Vous aurez un appartement dans la ville où vous serez traitée, vous aurez le nécessaire et tout ce que vous désirez.

Plus aucun souci, Nancy, et, dans un an ou presque, le cauchemar sera dissipé.

—Ensuite?

—Ensuite, vous serez libre. Cette vie nouvelle sera bien à vous.

Une longue pause fut marquée. Marion se préparait à assener la charge que Nancy attendait.

— Tout cela pour que vous me promettiez de renoncer à Michael. C'est ma condition. Même si vous refusez mon offre, vous avez perdu Michael de toute façon. Pourquoi alors vivre jusqu'à la fin de vos jours comme une épave, quand vous pouvez l'éviter?

—Mais si Michael ne respectait pas cette entente? Je pourrais me tenir loin de lui, mais si lui ne restait pas loin de moi?

—Tout ce que j'exige, c'est que vous, vous vous teniez loin de lui. Ce qu'il fera, ça dépendra de lui.

—Vous respecterez sa décision? S'il me désire encore..

ou, de toute façon, s'il me revient, ça ne dépendra que de lui?

—Je respecterai sa décision.

Nancy avait l'impression d'avoir remporté une victoire, elle qui connaissait Michael infiniment mieux que sa mère.

Michael ne céderait jamais, il finirait par la rejoindre, il l'aiderait à passer à travers la dure épreuve.

Sa mère était impuissante à ce niveau-là, quelles que soient ses manigances.

Accepter ce marché de Marion, c'était une tricherie aux yeux de Nancy. Mais il le fallait, il n'y avait pas d'autre issue.

— Acceptez-vous?

Marion retenait son souffle dans l'attente du mot qui libérerait Michael. Enfin, il vint.

Le mot, pour Nancy, n'en était pas un de défaite, mais de victoire. Ne se rappelait-elle pas la promesse faite près de la roche où ils avaient caché les perles? Il avait solennellement promis de ne jamais la quitter et elle savait qu'il tiendrait parole.

—Votre réponse, Nancy?

Marion ne pouvait attendre davantage, son cœur ne l'aurait pas supporté.

— Oui.

Chapitre 5

À six heures du matin, Marion Hillyard, portant une robe de laine noire et un manteau noir de Cardin, se tenait à la porte de l'hôpital. On portait Nancy à l'ambulance. Marion ne lui avait pas reparlé. Après l'entente conclue la veille au loir, elle avait demandé au docteur Wickfield d'appeler son Confrère de San Francisco. Enthousiaste, Wickfield avait embrassé Marion sur la joue. Il appela Peter Gregson, qui accepta de s'occuper de Nancy.

Il fallait la transporter à San Francisco sans tarder.

Marion, de son côté, avait réservé un compartiment spécial dans l'avion de huit heures et engagé deux infirmières. Elle ne regardait pas à la dépense.

—Voilà une fille chanceuse, Marion.

Wickfield était dans l'admiration. Marion écrasa une nuire cigarette.

—Bien sûr. Je ne veux pas, cependant, que Michael l'apprenne. C'est clair, Wickfield?

On sentait dans le ton de sa voix que, si on ne respectait pas cette consigne, elle annulerait tout.

—Mais pourquoi? N'a-t-il pas le droit de savoir ce que vous faites pour la jeune fille?

—C'est entre elle et moi, Wickfield. C'est-à-dire entre nous quatre, puisque Gregson et vous êtes de la partie.

Michael n'a pas à être au courant. Quand il sortira du coma, il ne faudra pas lui parler de cette fille. Cela ne ferait que l'énervier.

Marion avait somnolé sur la chaise toute la nuit, malgré les protestations de Wicky. Elle se sentait étrangement revigorée depuis cette conversation avec la jeune fille. Selon elle, Michael était maintenant libre de faire sa vie et la jeune fille, libre de faire la sienne. Elle était certaine d'avoir fait ce qu'il fallait.

—Allons, Robert, vous ne direz rien, n'est-ce pas?

Elle ne s'adressait jamais à Wickfield par son prénom, sauf quand elle voulait lui rappeler ce que l'hôpital devait à la fortune des Hillyard.

—Évidemment. Si c'est ce que vous voulez.

—C'est ce que je veux.

La portière se referma et la couverture bleue qui enveloppait la jeune fille disparut dans l'ambulance. Les deux infirmières allaient s'occuper de Nancy à San Francisco pendant six à huit mois. Après cela, de l'avis de Gregson, leurs services ne seraient plus requis. Pendant ces quelques mois Nancy aurait, la plupart du temps, les yeux bandés, pendant qu'il opérerait ses paupières, son nez, son front, les pommettes de ses joues. C'était un visage à refaire complètement. Il y avait d'autres dépenses à prévoir: Nancy aurait besoin des soins prolongés d'un psychiatre pour s'adapter psychologiquement à la nouvelle personne qu'elle allait devenir. Ne pouvant pas reconstituer l'ancienne Nancy, il fallait créer une femme entièrement nouvelle. Cette perspective avait plu à Marion: la jeune femme s'éloignerait d'autant plus de Michael. Aucune chance pour lui de la reconnaître plus tard. Il ne fallait pas qu'un tel accident se produise.

Marion repassa dans son esprit les arrangements qu'elle avait conclus avec Gregson. Ce Gregson lui parut un homme brillant, dynamique. Dans la quarantaine, il jouissait d'une renommée internationale dans sa spécialité. Oui, cette jeune femme avait de la chance! La secrétaire de Gregson allait la pourvoir de tout, d'un appartement, d'une garde-robe.

En peu de temps on avait pu régler l'aspect financier de toute l'affaire: dix-huit mois de chirurgie, soins additionnels du psychiatre, service d'infirmières. Le tout s'élevait à quatre cent mille dollars. Le prix avait paru raisonnable à Marion, qui comptait appeler sa banque vers neuf heures et faire virer la somme sur la côte ouest, au compte de Gregson.

L'argent serait transféré avant même l'ouverture de la banque de celui-ci à San Francisco. Non pas que Gregson eût quelques inquiétudes à ce sujet. Il comprit vite quel genre de personne était Marion. Qui aurait pu ne pas s'en rendre compte?

— Pourquoi n'entreriez-vous pas, Marion? Allons prendre le petit déjeuner. »

Wickfield perdait tout espoir d'avoir quelque influence sur elle. Calloway avait fait savoir qu'il ne pourrait partir de New York avant le matin. Ce qu'il ignorait, c'est que Marion avait contremandé ce voyage de Calloway. Elle tenait à être seule pour manigancer ses affaires. Tout

allait trop bien jusqu'ici.

— Marion! Le petit déjeuner.

— Plus tard, Wicky, plus tard. Je veux voir Michael.

— J'irai, moi aussi, jeter un coup d'œil.

Marion s'arrêta un moment à la toilette des dames et Wickfield prit les devants. Il ne s'attendait à aucun changement, puisqu'il avait examiné Michael une heure plus tôt.

Il régnait un calme étrange dans la chambre quand Marion y pénétra cinq minutes plus tard. Wicky se tenait un peu à l'écart, l'air très sérieux. L'infirmière n'était plus là. Le soleil de la Nouvelle-Angleterre inondait la pièce et on ne savait d'où venait le bruit constant d'une fuite d'eau tombant dans le lavabo.

L'ambiance était trop calme. Marion sentit un coup au cœur. C'était comme quand Frederick. . Sa main se posa spontanément sur son cœur. Son regard allait de Wicky au lit, puis s'immobilisa. Ses yeux se remplirent de larmes à la vue de Michael qui souriait, de son petit garçon qui lui souriait. Les jambes vacillantes, elle s'approcha, se pencha et caressa la figure de Michael.

— Bonjour, mère.

C'était les plus belles paroles qu'elle ait jamais entendues et son sourire se noya dans les larmes.

— Je t'aime, mon Michael.

— Moi aussi, je t'aime, mère.

Même Wickfield avait les larmes aux yeux en voyant bien vivant ce garçon si jeune, si beau, et cette femme qui s'était tellement dépensée pour lui ces derniers jours.

Subrepticement il se glissa hors de la chambre.

Marion étreignit longuement son fils dans ses bras, lui caressant la tête.

— Ne t'en fais pas, mère, tout ira bien. Que j'ai faim!

Marion éclata de rire. Que c'était bon de le savoir bien vivant et tout à elle maintenant.

—Tu auras le plus gros, le plus succulent des petits déjeuners, pourvu que Wicky soit d'accord.

—Au diable Wicky. Je meurs de faim.

—Michael! Voyons!

Impossible pour elle de se fâcher. Elle ne pouvait que le chérir. Elle continuait de le couvrir des yeux, quand elle perçut comme un voile sur son visage. Jusque-là il avait réagi comme il l'avait fait lors de son opération des amygdales, ne réclamant que sa mère et de la crème glacée. Cette fois, il voulait se lever, il cherchait ses mots, il fallait qu'il lui demande. Sa mère continuait de le regarder et de lui serrer la main.

— Ne t'en fais pas, mon amour.

—Maman, et les autres?.. L'autre soir. . Je me souviens que. .

—Ben est retourné chez son père à Boston. Il a été pas mal ébranlé, mais il va bien, beaucoup mieux que toi.

Elle reprit son souffle et serra son étreinte, prévoyant bien la suite. Elle était prête à l'affronter.

— Et Nancy? La figure de Michael avait la pâleur de l'ivoire. Et Nancy, mère? Les larmes coulèrent de ses yeux quand il put lire la réponse sur la physionomie de sa mère, qui, assise près du lit, promenait son doigt sur le pourtour de son visage.

— Elle n'a pu passer au travers malheureusement. Ils ont fait l'impossible, mais les dégâts étaient vraiment trop sérieux.

Elle se tut juste une seconde et ajouta:

Elle est morte tôt ce matin.

Michael scrutait le visage de sa mère pour en savoir d'avantage.

— Je me suis tenue à son chevet pendant quelque temps, la nuit dernière.

Michael enfouit sa tête dans l'oreiller et pleura comme un enfant. Marion le tenait par les épaules. Michael répéta le n o m de Nancy jusqu'à ne plus pouvoir pleurer.

Quand il se retourna vers sa mère, celle-ci perçut dans sa figure

quelque chose qu'elle n'avait jamais vu. On aurait dit qu'en répétant ainsi le nom de Nancy, il s'était vidé d'une partie de lui-même. Cette part de lui-même avait coulé comme le sang d'une blessure et ne vivait plus.

Chapitre 6

Nancy entendit sous le ventre de l'avion le bruit du train d'atterrissage qui se déployait et, pour la centième fois, elle sentit la pression de la main qui lui touchait le bras. C'était pour elle un grand réconfort de sentir cette main sur elle et encore plus de se rendre compte qu'elle pouvait faire la différence entre les gestes des deux infirmières qui l'accompagnaient. L'une avait des mains délicates aux doigts longs et fins; les mains étaient plutôt froides, mais on y sentait beaucoup de force. Nancy se sentait redevenir courageuse à leur contact.

L'autre avait les mains chaudes, grassettes et douces, des mains qui rassurent, des mains affectueuses. C'était cette infirmière, à la voix très douce, qui lui avait administré les calmants. L'autre parlait avec un léger accent. Nancy les aimait bien toutes les deux.

—Ce ne sera pas long maintenant. Déjà on peut voir la baie de San Francisco. Nous arrivons.

En fait, vingt minutes encore allaient s'écouler, et Peter Gregson comptait sur ces vingt minutes. Il s'amenait sur la voie rapide dans sa Porsche noire. L'ambulance devait le rejoindre à l'aéroport: il avait été convenu qu'une des jeunes femmes de son bureau ramènerait sa voiture. Il tenait à revenir en ville au chevet de cette patiente. Elle l'intriguait.

Elle devait être quelqu'un d'important, puisque Marion Hillyard s'intéressait tellement à elle. Quatre cent mille dollars, c'était toute une somme!

Les trois quarts lui revenaient à lui; le reste devait servir au bien-être de la jeune femme. Gregson s'était engagé à prendre grand soin de la patiente. De toute façon, il l'aurait fait de son propre chef, puisque ces soins étaient sa responsabilité. Il comptait connaître à fond cette personne, afin que s'établisse entre eux une amitié telle qu'ils puissent compter l'un sur l'autre. Il le fallait, puisque Peter Gregson allait en quelque sorte donner naissance à Nancy McAllister après une sorte de grossesse de dix-huit mois. Il allait falloir qu'elle soit une fille très courageuse. Elle le serait et il y verrait, parce que c'était ensemble qu'ils livreraient ce combat.

Cette idée l'exaltait parce que Gregson aimait ce qu'il faisait et, si étrange que cela fût, il aimait déjà Nancy, il aimait ce qu'il ferait d'elle, ce qu'elle allait être. Il allait lui donner tout ce qu'il pouvait lui

donner.

Un coup d'œil à sa montre et il enfonça l'accélérateur.

L'automobile était un de ses moyens de détente. En plus, il pilotait son propre avion, faisait de la plongée sous-marine, quand il en avait le temps, du ski, de l'alpinisme. Il avait déjà escaladé plusieurs montagnes d'Europe. C'était un homme qui visait haut en tout, qui aimait relever des défis impossibles et gagner la partie. C'est comme cela et pour cela qu'il aimait son travail. Les gens l'accusaient de jouer au demi-dieu, mais c'était plutôt la sensation excitante d'affronter l'impossible qui le stimulait. Il n'avait jamais subi de défaite du côté des femmes, des montagnes, ni même d'aucun patient. A quarante-sept ans, il avait réussi tout ce qu'il avait touché, et allait réussir cette fois encore. Lui et Nancy allaient réussir ensemble.

Ses cheveux noirs flottaient dans le vent, ses yeux éclataient de vitalité. Il gardait encore quelque chose du hâle que deux semaines de vacances à Tahiti avaient donné à sa peau. Toujours impeccablement vêtu et bien mis de sa personne, il portait ce matin-là un pantalon gris et un pull de cachemire bleu comme ses yeux. C'était un homme exceptionnellement beau. Mais, plus encore que sa belle apparence, c'était sa grande vitalité qui attirait l'attention.

Il arriva à l'entrée de l'aéroport au moment même où l'avion de Nancy atterrissait. Il présenta un laissez-passer à un agent qui, avec un grand sourire, prit soin de sa voiture.

Personne n'était indifférent à Peter Gregson, même pas un policier. Il émanait de lui un charme irrésistible, une impression de force dans tout ce qu'il faisait. On aimait toujours être près de cet homme.

Il traversa le hall de l'aéroport d'un pas décidé et dit un mot à un superviseur. Celui-ci prit le téléphone et quelques minutes plus tard on l'escorta, par une porte et un escalier, vers un petit véhicule de l'aéroport qui l'amena en vitesse à travers la piste. L'ambulance était rendue et les préposés s'apprêtaient à descendre la patiente de l'avion. Gregson remercia le chauffeur et se précipita vers l'ambulance pour vérifier si on avait respecté ses consignes. Tout était parfaitement en ordre. Sans doute était-il difficile de savoir comment serait la patiente après ce long voyage, mais il avait tenu à ce qu'elle vînt tout de suite à San Francisco. Il lui était ainsi possible de voir de près sa condition et de prévoir les interventions qu'il comptait commencer dans quelques jours.

On fit attendre un peu les autres passagers pendant que Nancy était transportée par la portière avant de l'avion. Les hôtes de l'air reculèrent d'un pas et détournèrent leurs regards des bouteilles de transfusion qui pendaient au-dessus de la jeune fille enveloppée de bandages. L'aspect des deux infirmières plut à Gregson. Elles avaient l'air à la fois jeunes et compétentes, et semblaient bien s'entendre.

C'est ce qu'il espérait, parce qu'elles feraient partie de son équipe pendant la prochaine année et demie. Tout pour lui était important; il ne fallait tolérer aucune réticence, ni aucun manque de savoir-faire. Tous devaient contribuer avec le meilleur d'eux-mêmes, Nancy comprise. Il y verrait d'ailleurs, car c'était elle, Nancy, qui devait être la grande vedette des opérations.

Il attendit qu'on eût déposé doucement la civière dans l'ambulance, sourit aux infirmières et leur fit signe d'attendre. Il monta s'asseoir près de Nancy, prit sa main dans la sienne.

—Bonjour, Nancy. Je suis Peter. Comment s'est passé le voyage?

Il lui parlait comme on s'adresse à une personne réelle, pas à une chose sans visage. Nancy ressentit un grand soulagement au seul son de sa voix.

—Tout s'est bien passé. Vous êtes le docteur Gregson?

Le ton de sa voix disait à la fois sa fatigue et son intérêt.

—C'est bien ça. Mais ce docteur Gregson perd un peu de sa gravité quand il s'associe à une nouvelle collaboratrice.

Nancy apprécia sa façon de dire les choses. Elle aurait souri, si elle en avait été capable.

—Vous êtes venu exprès pour me rencontrer?

—Vous n'en auriez pas fait autant pour moi, non?

—Oui, sans doute.

Elle aurait aimé lui faire signe.

— Je suis bien content d'être ici. Etes-vous déjà venue à San Francisco?

—Non, jamais.

—Vous aimerez beaucoup la ville. Nous allons vous trouver un appartement à votre goût. Vous ne penserez plus à repartir d'ici. D'ailleurs, la plupart des gens qui mettent les pieds à San Francisco veulent y rester pour toujours. Moi-même, je suis venu de Chicago il y a quinze ans et n'y retournerais pas pour tout l'or au monde. Êtes-vous de Boston?

Il s'adressait à elle comme si elle lui avait déjà été présentée par des amis. Il voulait la détendre après ce long voyage et jugeait que ces quelques minutes l'y aideraient.

Les infirmières en profitèrent pour se décontracter en causant avec les deux préposés à l'ambulance. De temps à autre, elles jetaient un coup d'oeil du côté du docteur Gregson, qui continuait de causer avec Nancy. Il leur plaisait déjà, à elles aussi. Une telle chaleur se dégageait de sa personne.

—Non, je suis originaire du New Hampshire. C'est là que j'ai grandi, dans un orphelinat. A dix-huit ans j'ai déménagé à Boston.

—Tout ça me paraît assez romantique. Un orphelinat, mais c'est du vrai Dickens, ma foi.

Il donnait une touche légère et joyeuse à tous ses propos.

L'allusion à Dickens fit rire Nancy.

— Pas du tout. Les bonnes sœurs étaient si gentilles que j'ai pensé devenir sœur moi-même.

—Ah, ah. Vous, là, attention!

Le ton de sa voix la fit rire.

—Mais c'est pour Hollywood, Mademoiselle, que nous allons vous préparer. Si jamais vous allez vous cacher dans un couvent, moi, je saute en bas d'un pont. Vaut mieux me promettre tout de suite de ne jamais rentrer chez les soeurs.

La promesse était facile à faire, puisqu'elle aimait toujours Michael. Ses rêves de devenir Sœur Agnès-Marie s'étaient depuis longtemps dissipés, mais elle s'amusait à taquiner ce docteur Gregson, qui déjà lui plaisait beaucoup.

—Alors entendu, dit-elle, comme à contrecœur, des rires dans la voix.

—Est-ce là une vraie promesse? Allons, je veux l'entendre répétez après moi: Moi, Nancy, je promets solennellement. .

—Je promets.

—Vous promettez quoi?

Ils riaient ensemble de bon cœur.

— Je promets de ne jamais devenir une bonne sœur.

—Bon, ça, c'est mieux.

Il fit signe aux infirmières de les rejoindre et aux préposés de monter à l'avant de l'ambulance. Nancy était maintenant prête et il ne voulait pas la fatiguer avec ces bavardages.

—Auriez-vous l'obligeance de me présenter à vos deux amies?

—Voyons! Les mains froides, c'est Lily. Les mains chaudes, c'est Gretchen.

Tout le monde se mit à rire.

—Merci beaucoup, Nancy.

Lily riait avec beaucoup de bienveillance. Nancy souriait intérieurement, se sentant en toute confiance avec ses nouveaux amis. Elle pensait aussi à Michael, se demandant comment il la trouverait à la fin du traitement. Elle aimait bien Peter Gregson et se rendit compte qu'il allait faire d'elle quelqu'un de très spécial.

— Bienvenue à San Francisco, ma petite.

Les mains fraîches de Lily firent place à ses mains à lui, à ses mains douces et fortes.

Chapitre 7

Les portes de l'ambulance s'ouvrirent et on porta diligemment la civière à l'intérieur de l'hôtel. Le gérant, qui les attendait, avait réservé une suite à l'étage supérieur. Ils ne feraient pas la plus que deux jours: ce ne devait être qu'une halte entre l'hôpital et leur résidence. Marion avait quelques affaires à régler et Michael, de son côté, avait insisté pour qu'on s'arrêtât quelques jours à Boston. Sa mère avait acquiescé, prête à se plier à toutes ses fantaisies.

Les ambulanciers déposèrent soigneusement Michael sur son lit. Il grimaça.

— Nom de Dieu, mère, je n'ai aucun mal. Tout le monde est d'avis que je vais très bien.

— Sans doute, mais il ne faut rien presser.

— Presser?

Il parcourut la pièce du regard et se mit à grommeler. Sa mère glissa un pourboire généreux aux infirmiers, qui l'empressèrent de quitter les lieux. La chambre était remplie de fleurs et on avait posé sur la table, près du lit, un immense panier de fruits. Il faut dire que Marion était propriétaire de cet hôtel qu'elle avait acheté plusieurs années auparavant.

—Pour le moment, tu vas te reposer. Ne t'énerve pas trop.

Veux-tu manger quelque chose?

Elle avait songé à retenir les services d'une infirmière, mais le médecin avait jugé que c'était inutile et Michael, d'ailleurs, en aurait été fortement ennuyé. Il n'avait qu'à se reposer pendant quelques semaines avant de se mettre au travail.

Michael, de son côté, avait un autre projet.

—Que dirais-tu d'un bon déjeuner?

—Je mangerais des escargots, des huîtres avec du Champagne, des œufs de tortue et du caviar.

Il se souleva dans son lit avec des airs d'enfant espiègle.

—Quel mélange épouvantable!

Elle ne l'écoutait pas. C'était sa montre qu'elle surveillait.

—Allons, fais vite ton menu. George sera ici d'un moment à l'autre et l'assemblée du bas de la ville est à treize heures.

Toute affairée, elle annonça l'arrivée de George Calloway.

—Eh bien, Michael, comment ça va?

—Après deux semaines dans un hôpital à ne faire absolument rien, je me sens presque gêné.

Il essayait de prendre les choses à la légère, mais il avait encore les yeux alourdis de chagrin. Sa mère l'avait bien remarqué mais attribuait cela à la fatigue. Elle s'était fermé l'esprit à toute autre explication, de sorte qu'elle et Michael n'en avaient pas fait mention. Ils s'entretenaient des affaires, des plans du centre médical de San Francisco, mais jamais de l'accident.

—Je me suis arrêté à ton bureau ce matin, Michael.

Vraiment splendide!

George s'assit au pied du lit.

— Je n'en doute pas.

Michael regarda sa mère, qui était revenue dans la pièce.

Elle portait un Chanel gris pâle avec une blouse bleu clair, des boucles de perles aux oreilles et trois rangs de perles au cou.

—Mère a un goût excellent!

—Sans aucun doute, dit George en souriant chaleureusement à Marion.

Celle-ci fit nerveusement signe à l'un et l'autre.

—Vous deux, cessez de lancer des fleurs. Nous allons être en retard au meeting. George, vous avez toute la documentation?

—Oui, j'ai tout.

—Allons-y.

Elle se rapprocha rapidement du lit de Michael et se pencha pour l'embrasser sur le front.

—Repose-toi, mon chéri. Et n'oublie pas de commander le déjeuner.

—Oui, mère. Bonne chance au meeting!

Elle leva la tête.

— La chance n'a rien à faire là-dedans!

Les deux hommes éclatèrent de rire..

Dès qu'ils furent sortis, Michael se leva. Il le fit lentement, méthodiquement. Il savait clairement ce qu'il voulait.

Pendant ces deux dernières semaines, il avait bien calculé son projet, il n'avait pensé qu'à cela. C'était même la raison pour laquelle il avait suggéré cette halte à l'hôtel et insisté pour que sa mère assistât elle-même à cette assemblée où on devait discuter de la nouvelle bibliothèque de Boston. Il lui fallait absolument disposer de cet après-midi. Ne voulant surtout rien rater et s'assurer que sa mère et George étaient sortis pour de bon, il resta assis pendant exactement une demi-heure.

Tout était prêt et le scénario, il l'avait repassé cent fois dans sa tête. Sans perdre de temps, il tira de sa valise un pantalon gris, une chemise bleue, des souliers, des chaussettes et des sous-vêtements. Il lui semblait ne pas avoir porté de complet depuis des siècles et il fut un peu étonné de se sentir chancelant quand il eut fini de se vêtir. Il dut même s'asseoir trois ou quatre fois pour reprendre souffle. Comme cet ail ridicule de se sentir si faible! Il n'allait pas renoncer pour autant, ni attendre une journée de plus. Il prit presque une demi-heure pour s'habiller, se peigner, commanda un taxi et sortit vers l'ascenseur.

Le taxi l'attendait. Il donna l'adresse au chauffeur et monta à l'arrière avec un grand sentiment d'exaltation.

C'était comme s'il se rendait à un rendez-vous, comme si elle l'attendait. A la fin de la course, il donna un généreux pourboire au chauffeur et lui dit de ne pas attendre. Il tenait à être là seul, aussi longtemps qu'il le voudrait. Il avait même caressé l'idée de louer lui-même cet appartement pour y venir à sa guise. Après tout, c'était « leur » appartement et ce n'était qu'à une heure de vol de New York.

Il regardait l'édifice avec beaucoup de chaleur dans l'âme et se surprit

à dire tout haut ce qu'il pensait intérieurement.

—Bonjour, Nancy Fancy-pants, je suis à la maison!

Ces mots, il les avait répétés des milliers de fois, quand, naguère, il passait la porte et la trouvait assise à son chevalet, les bras et parfois la figure éclaboussés de peinture, et parfois trop prise par son travail pour l'entendre venir.

Michael gravit lentement l'escalier, fatigué sans doute, mais stimulé par cette impression de rentrer chez lui. Tout ce qu'il voulait, c'était de monter là, s'y asseoir, se sentir près d'elle, près de ses choses. Il perçut la même senteur diffuse dans l'édifice, les mêmes sons, celui de l'eau courante, la voix d'un enfant, le miaulement d'un chat au rez-de-chaussée, le bruit d'un klaxon dans la rue. Il entendait un chanteur espagnol à la radio et se demanda un moment si l'appareil n'était pas dans le studio de Nancy. Il atteignit le palier et, la clé à la main, s'arrêta un long moment.

Pour la première fois de la journée, il sentit les larmes lui brûler les yeux: Nancy n'était plus là et, il ne le savait que trop, elle était partie pour toujours. Il se le répétait tout haut pour se le graver dans l'esprit. Il n'était pas de ces gens qui, n'affrontant pas la réalité, se jouent la comédie. Nancy n'aurait d'ailleurs pas aimé une telle attitude.

Il tourna la clé dans la serrure et attendit, comme s'il eût espéré que quelqu'un vînt à la porte. Il ouvrit lentement et sursauta.

—Seigneur, où donc, où donc..

Tout était parti, tout, les tables, les chaises, les plantes, les toiles, le chevalet, les vêtements. Il s'entendit crier « Nancy »

avec des sanglots de colère dans la voix. Il ouvrit toutes les portes. Même le réfrigérateur était parti. Abasourdi, il dégringola les marches deux par deux jusqu'à la loge du concierge, au sous-sol, et martela la porte jusqu'à ce que le bonhomme finit par répondre. La porte s'entrouvrit, juste la largeur de la chaîne de sécurité. Les yeux pleins d'effroi, le concierge reconnut Michael, sourit et ouvrit. Michael l'empoigna par le collet et se mit à le secouer.

—Où sont ses affaires, Kowalski? Où diable sont-elles?

Qu'est-ce que vous en avez fait? Vous les avez prises? Qui les a prises? Où sont-elles?

—Quelles affaires? Oh non, non, pas moi. Je n'ai rien pris.

On est venu il y a deux semaines et on m'a dit. .

Ils tremblaient, lui de peur, Michael de colère.

—Qui ça on ?

—Je ne sais pas. Quelqu'un m'a appelé pour me dire que l'appartement serait inoccupé, que mademoiselle McAllister était. . avait. .

Il vit les larmes sur le visage de Michael et n'osa poursuivre.

—On m'a dit que l'appartement serait vidé à la fin de la semaine. Deux infirmières sont venues prendre certaines choses. Le lendemain matin ce fut un camion Goodwill.

—Des infirmières? Quelles infirmières?

Michael était éberlué.

—Je ne sais pas qui elles étaient. Elles avaient l'air d'être Infirmières, puisqu'elles portaient du blanc. Elles n'ont pas pris grand-chose, juste un petit sac et les toiles. C'est Goodwill qui a emporté le reste. Moi-même, je n'ai touché à absolument rien, faites-moi confiance. Je n'aurais certainement pas fait cela à une fille si gentille..

Stupéfait, Michael ne l'écoutait plus, ses yeux allant de l'escalier à la rue. Le bonhomme secouait la tête. Pauvre garçon, se disait-il, peut-être qu'il venait tout juste de l'apprendre.

— Je suis vraiment navré, dit le bonhomme.

Michael fit un petit signe de tête et sortit sur la rue.

—Comment ces infirmières ont-elles pu savoir? Comment ont-elles pu faire ça? Probablement qu'elles ont volé quelques bijoux, quelques breloques et les peintures.

Quelqu'un à l'hôpital les avait sans doute mises au courant.

Ces vautours, si je les avais vues..

Il héla un taxi et monta sans tenir compte du mal qui commençait à lui marteler la tête.

—Où est le Goodwill le plus proche?

Le chauffent mâchouillait un cigare et ne semblait pas particulièrement au courant de ce « Goodwill ».

—Le magasin Goodwill, je veux dire. On y vend des vêtements d'occasion, des vieux meubles.

—Oui, oui, je vois. Ça va.

Ce garçon ne ressemblait pas à ses clients habituels..

C'était à cinq minutes de l'appartement de Nancy. L'air frais raviva un peu Michael après le choc qu'il venait de subir.

—O.K., Monsieur. C'est ici.

Michael remercia le chauffeur et, l'esprit ailleurs, paya le double du prix de la course. Il n'était pas sûr de vouloir entrer dans ce magasin. Sans doute qu'il tenait à revoir ces choses, mais dans l'appartement, pas dans une boutique puante et poussiéreuse, les prix déjà marqués sur les étiquettes. Et puis, qu'en ferait-il? Les racheter toutes? Pour en faire quoi? Il entra dans le magasin, fatigué, encore bouleversé.

Personne ne se présenta. Il parcourut un côté du magasin, puis un autre, ne découvrant rien de familier. Soudain, il eut le cœur serré, non pas à cause des objets qui, le matin, lui avaient semblé si importants, mais à cause de celle qui les avait possédés. Elle n'était plus. Quelle importance qu'il retrouve ses choses ou non?

Il sortit lentement sur la rue, mais cette fois il n'appela pas de taxi. Il s'en alla à pied, aveuglément, se laissant guider plus par ses jambes que par sa tête. Il se sentait tout le corps en bouillie, le cœur comme pétrifié. Dans ce magasin, il s'était senti au bout de son existence. Il attendait qu'un feu rouge tourne au vert et puis, à quoi bon.. Il s'effondra et s'évanouit.

Il revint à lui quelques minutes plus tard. Autour de ce coin de gazon où on l'avait déposé, une foule de gens s'était attroupée. Un agent le regardait droit dans les yeux.

— Ça va, mon garçon?

Il était certain que ce garçon n'était ni ivre, ni drogué. À voir son teint blême, il avait l'air plutôt malade, a moins qu'il soit affamé? Pourtant, il ne donnait pas l'impression d'être pauvre.

—Oui, ça va! Je suis sorti de l'hôpital ce matin et j'en ai probablement

trop fait.

En se relevant, il sourit tristement devant cette foule de badauds. L'agent leur demanda de se disperser et revint à Michael.

— J'appelle une patrouille et nous allons vous reconduire chez vous.

— Non merci. Ça va aller.

— Peu importe. À moins qu'on vous reconduise à l'hôpital?

— Non, pas ça.

— Très bien. On vous ramène chez vous!

Il transmet un message par un petit walkie-talkie et s'accroupit près de Michael.

— Ils seront ici dans une minute. Vous êtes malade depuis longtemps?

— Depuis deux semaines.

Michael avait une petite cicatrice sur la tempe, mais trop petite pour que le policier pût la remarquer.

— Bon, ne vous inquiétez pas!

La voiture de patrouille freina doucement et l'agent aida Michael à se relever.

Michael essaya de sourire au policier en le remerciant, mais celui-ci se demandait encore ce qui n'allait pas, il y avait une telle détresse dans les yeux de ce jeune homme.

Michael donna aux policiers de la patrouille une adresse A un coin de rue de l'hôtel. À partir de là, il rentra à pied.

Personne. Il renonça à enlever ses vêtements et à se remettre au lit. A quoi bon cette comédie? Il avait fait ce qu'il voulait, même si cette sortie ne l'avait conduit nulle part. Ce qu'il cherchait, en définitive, c'était Nancy et il savait qu'il ne la retrouverait jamais ailleurs que dans son propre cœur.

La porte de la suite s'ouvrit pendant qu'il regardait dehors par la fenêtre. Il ne se retourna pas, n'ayant nulle envie de les revoir, ni de savoir quoi que ce soit du meeting, ni de faire semblant.

—Qu'est-ce que tu fais debout comme ça?

Sa mère avait parlé comme si elle s'adressait à un enfant de sept ans plutôt qu'à un jeune homme de vingt-cinq ans. Il se retourna, ne dit rien d'abord, puis:

— Il est temps que je me lève, mère. Je ne resterai pas au lit indéfiniment. Je pars pour New York ce soir!

—Quoi?

—Je pars pour New York!

—Mais pourquoi? Toi qui voulais tant venir ici! Elle était complètement décontenancée.

—Vous avez eu votre meeting. J'ai eu le mien, se disait-il.

Il n'y a aucune raison de traîner ici plus longtemps. Et je tiens à être au bureau demain. Vous êtes d'accord, George?

George le regarda, un peu inquiet de la peine et l'accablement qu'il percevait dans les yeux du jeune homme.

Il n'avait sans doute pas l'air très fort, mais l'inaction lui était probablement encore plus pénible.

—Tu as peut-être raison, Michael. Tu pourrais d'abord faire des demi-journées.

—Vous êtes stupides, tous les deux. Vous semblez oublier que Michael n'est sorti de l'hôpital que ce matin.

—Evidemment, mère, quand il s'agit de toi, tu prends un tel soin de ta santé! dit-il ironiquement.

Il la regarda se couler lentement dans le fauteuil.

—Très bien, très bien.

—Et le meeting, tout s'y est bien passé?

Michael s'assit devant elle et fit mine d'être intéressé. Il allait dorénavant se forcer pour l'être, parce que cet après-midi il avait pris une décision: celle de ne vivre que pour une seule chose, son travail. Que lui restait-il d'autre, en effet?

Chapitre 8

— Vous êtes prête?

— Je crois bien.

Elle ne sentait absolument rien à partir des épaules en descendant; c'était comme si on lui avait coupé la tête. Ces lumières brillantes de la salle d'opération l'auraient fait sourcillé mais, même cela, elle ne le pouvait pas. Tout ce qu'elle voyait, c'était la figure de Peter penchée sur elle, sa barbe bien taillée, le masque bleu du chirurgien et ses yeux vifs. Pendant trois semaines, celui-ci avait étudié les radiographies, avait pris des mesures, dessiné, planifié, discuté avec Nancy.

La seule photographie dont il disposait était cette photo prise à la foire le jour de l'accident. Malheureusement le visage de Nancy y était partiellement caché par cette stupide façade de bois peint à travers laquelle elle et Michael s'étaient passé la tête. C'était là un point de départ qui lui donnait une certaine idée, mais il projetait davantage: il voulait vire d'elle une femme différente, une femme de rêve.

Peter sourit de nouveau et remarqua que les paupières de Nancy s'alourdissaient.

— Il va falloir rester éveillée et ne pas cesser de parler.

Même si vous vous sentez assoupie, il ne faut pas dormir.

Il la distrayait avec des histoires, des plaisanteries, lui posait des questions, la faisait penser à quantité de choses, lui faisait rappeler les noms de toutes les bonnes sœurs de son enfance.

—Vous êtes sûre que vous ne voulez pas encore devenir sœur Agnès-Marie?

Ils se taquinèrent durant ces trois heures d'intervention et Nancy admirait les mouvements fascinants de ces mains qui voltigeaient comme de petites danseuses de ballet.

—Vous rendez-vous compte que, dans quelques semaines, vous serez dans votre propre appartement avec vue sur. . . A propos, quelle vue aimeriez-vous? Aimeriez-vous, de votre chambre, voir la baie de San Francisco?

—Certainement, pourquoi pas?

—Vous n'êtes pas plus enthousiaste que ça? J'ai l'impression que vous avez eu le goût gâté par ce que vous voyez de cette fenêtre d'hôpital.

—Mais, ça me plaît beaucoup!

—Bon, bon. Nous irons ensemble dénicher quelque chose de mieux.

—Entendu!

Elle était enchantée, cela perçait à travers sa voix somnolente.

— Est-ce que je peux dormir maintenant?

Encore quelques minutes, Princesse, et on va vous transporter dans votre chambre, où vous pourrez dormir tout votre soûl.

Tant mieux.

—Je vous ai emmerdée tant que ça?

Son faux air blessé la fit rire aux éclats.

— Eh bien, voilà! C'est fini!

Il fit un signe à son assistant, se recula un moment et une infirmière piqua Nancy à la cuisse. Peter se pencha ensuite et sourit à ces yeux qu'il connaissait déjà si bien. Le reste, il ne le vit pas, pas encore en tout cas. Mais ses yeux, il les voyait bien, comme elle voyait bien les siens.

— Savez-vous qu'aujourd'hui est pour moi un jour bien spécial, Nancy?

—Mais, oui.

—Oui? Comment l'avez-vous su?

—C'était le jour de l'anniversaire de Michael, mais Nancy n'osait le dire. Michael avait vingt-cinq ans aujourd'hui. Que pouvait-il faire en ce moment?

— Je le savais, tout simplement.

—C'est pour moi un jour très spécial, dit Peter, parce qu'il marque un commencement, la première étape d'un merveilleux voyage vers la Nancy nouvelle. Qu'en pensez vous?

Il lui sourit, mais déjà les yeux de Nancy s'étaient fermés doucement. Elle dormait.

—Bonne fête, patron!

—Ne m'appelle pas comme ça, imbécile. Mon pauvre Ben, tu ne m'as pas l'air en forme du tout!

Aidé de sa secrétaire, Ben s'avança clopin-clopant sur ses béquilles vers une chaise dans le bureau richement décoré de Michael.

— On t'a monté tout un bureau! Est-ce que le mien sera aussi beau?

—Si tu veux celui-ci, je te le laisse. Il me déplaît souverainement.

—C'est gentil à toi, Michael. Alors, quoi de neuf?

Leurs relations restaient tendues. Ils ne s'étaient vus que deux fois depuis le retour de Ben à Boston. C'était vraiment trop difficile pour l'un et pour l'autre de ne pas parler de Nancy, eux qui ne pouvaient s'empêcher de penser à elle.

—Le médecin m'a dit que je pouvais commencer de travailler la semaine prochaine.

Michael se mit à rire en secouant la tête.

— Mais tu es complètement fou, mon vieux!

—Et toi, t'es pas aussi fou?

Les yeux de Michael s'assombrirent.

—Je n'ai rien de cassé, moi, vois-tu. Rien d'apparent en tout cas. Je te l'ai dit, Ben, tu as encore un mois, deux mois, si tu veux. Pourquoi ne pars-tu pas en Europe avec tes sœurs?

—Qu'est-ce que je ferais là? M'asseoir dans une chaise roulante et rêver de bikinis? Je pourrais commencer à travailler dans deux semaines?

—On verra!

Après un long silence, Mike se mit à regarder son ami avec un air d'amertume que Ben ne lui connaissait pas.

—À quoi bon?

—Que veux-tu dire par là, Michael?

—Exactement ce que cela veut dire. On va trimer comme des imbéciles pendant cinquante ans, tromper le plus de monde possible, faire le plus d'argent qu'on pourra.. alors quoi?

—Tu es en veine, toi, ce matin. Qu'est-ce qu'il t'es arrivé?

Tu t'es écrasé le doigt en poussant un tiroir de ton bureau?

—De grâce, Ben, sois sérieux, veux-tu? Moi, en tout cas, je me pose sérieusement des questions sur le sens de notre vie.

À quoi ça rime tout ça?

C'était une question qu'en ce moment Ben non plus ne pouvait éviter.

— Je ne sais trop, Mike. L'accident m'a fait réfléchir, et j'en suis à me demander, moi aussi, ce que je crois vraiment important dans la vie.

—Et tu es arrivé à une conclusion?

—Je ne sais pas. Je suis en tout cas très reconnaissant d'être encore vivant. Peut-être l'accident m'a au moins appris le prix de la vie.

Il avait les larmes aux yeux.

— Ce que je ne comprends pas, c'est pourquoi c'est arrivé comme ça. Je voudrais que.. Je voudrais que ce fût plutôt moi..

Mike ferma les yeux sur ses propres larmes et contourna son bureau pour s'approcher de son ami. Ils se tinrent très près l'un de l'autre, réconfortés par leurs dix années d'amitié.

— Merci, Ben.

— Écoute, j'ai une idée.

Avec sa manche de veste, Ben essuya les larmes de ses joues

—Morbleu, c'est ta fête! Si nous sortions et prenions un coup?

Michael se mit à rire et acquiesça avec les airs d'un petit garçon complice d'une conspiration.

— C'est parfait! Dix-sept heures et aucun autre meeting ou ma présence est requise. Nous irons au Oak Room nous en payer une

bonne! »

Il aida Ben à sortir et à monter dans le taxi.

Une demi-heure plus tard, ils étaient déjà sur la voie d'une cuite bien carabinée.

Michael ne rentra pas à l'appartement de sa mère avant minuit et il fallut que le concierge lui donne un bon coup de main pour monter l'escalier. Le lendemain matin, la servante le trouva endormi sur le plancher de la chambre.

Il avait peine à ouvrir les yeux quand il se présenta au petit déjeuner. Sa mère était déjà à table, lisant le New York Times. L'odeur des galettes sucrées et du café faillit le faire vomir.

—Ce devait être bien intéressant, hier soir, dit-elle d'un ton glacial.

—J'étais avec Ben.

—Ta secrétaire m'a dit ça. J'espère que vous n'en ferez pas une habitude.

—Merde, pourquoi pas? On ne peut pas boire de temps ni temps?

— D'abord, on ne part pas du bureau avant le temps, on ne se soûle pas comme ça, non plus. Vous avez dû avoir l'air intelligent quand vous êtes rentrés!

—Je ne m'en souviens pas.

Il tentait désespérément de ne pas vomir son café.

— Il y a autre chose que tu as oublié.

Elle déposa un document sur la table en lançant un regard furieux.

— Nous avons eu un dîner au Twenty-one, hier soir. Je t'ai attendu pendant deux heures. Il y avait là neuf personnes.

C'était ton anniversaire. Tu sais ça au moins?

Michael en avait assez.

—Tu ne m'as rien dit à propos de ces neuf personnes, tu m'as simplement invité à dîner. J'ai cru qu'il n'y aurait que toi et moi.

Ce fut tout de suite une cause de discorde.

—Evidemment, comme il ne s'agissait que de moi, ça ne te gênait pas de me balancer.

—Non, de grâce! J'ai simplement oublié. Et puis, ce n'était pas un anniversaire que j'appréciais particulièrement.

—Je suis désolée!

Elle ne semblait pas se rendre compte de ce que cet anniversaire pouvait avoir de spécial. Vexée comme elle était, elle s'en souciait peu.

—Cela m'amène à parler d'autre chose, mère. J'ai l'intention de déménager d'ici, et d'aller vivre ailleurs.

—Mais pourquoi?

—Parce que j'ai vingt-cinq ans. Je travaille pour toi, mais je n'ai pas pour autant à vivre avec toi.

—Tu n'es tenu à rien.

Elle commençait à se poser des questions sur ce jeune Avery, se demandant quelle sorte d'influence il exerçait sur Michael. Cette idée de partir pouvait bien venir de là.

—Ne parlons plus de cela pour le moment. J'ai un terrible mal de tête..

—Tu as la gueule de bois, tu veux dire.

Elle jeta un coup d'œil à sa montre et se leva.

—Je te reverrai au bureau dans une demi-heure. N'oublie pas le meeting avec les gens de Houston. Tu es bien au courant de l'affaire?

—Je le serai, mère. À propos de mon appartement, je regrette, mais j'estime que le temps est venu pour moi.

Elle le regarda un moment d'un regard sévère, puis soupira.

—C'est bien possible, Michael, c'est bien possible. Bon anniversaire, de toute façon!

Elle se pencha pour embrasser Michael, qui s'efforça de lui sourire malgré son effroyable mal de tête.

—J'ai laissé un petit cadeau pour toi sur ton bureau!

—Tu n'aurais pas dû.

Aucun présent ne pouvait dorénavant avoir quelque importance pour lui. Ben avait bien compris ça, lui qui ne lui en avait pas apporté.

—Les anniversaires sont des anniversaires, après tout. Je te reverrai donc au bureau.

Quand elle fut partie, Michael resta longtemps dans la salle à manger à regarder par la fenêtre. Il savait quel appartement il aurait voulu. Cet appartement se trouvait à Boston. Il ferait pourtant l'impossible pour en dénicher un pareil à New York.

Jusqu'à un certain point, il n'avait pas encore renoncé à son rêve, même s'il estimait ridicule de s'y accrocher encore.

Chapitre 9

—Bonjour, Suzanne. Monsieur Hillyard est là?

Ben avait sa barbe de fin de journée quand il arriva au bureau de Mike. Il n'était pas encore complètement fourbu mais soulagé d'être rendu à la fin de la journée. Il n'avait pu eu un moment pour s'asseoir et souffler.

— Il est là. Vais-je vous annoncer?

Elle lui souriait, et Ben ne put s'empêcher de lorgner la silhouette pourtant bien dissimulée. Marion Hillyard ne prisait guère les secrétaires qui avaient trop de sex-appeal, même au service de son fils.. Surtout de son fils? se demandai! Ben.

— Non, merci. Je vais m'annoncer moi-même.

—Il s'avança, tenant à la main un dossier qui lui servait de prétexte, et frappa à la lourde porte de chêne.

— Personne ici?

Pas de réponse. Il frappa de nouveau, sans résultat.

—Vous êtes sûre qu'il est là?

—Oui, je suis sûre.

—Bon!

Ben essaya encore une fois. Enfin, un hennissement lui signifia d'entrer. Ben ouvrit la porte avec circonspection et regarda tout à l'entour.

—Tu dors ou quoi?..

Michael regardait son ami avec un large sourire.

—J'aimerais bien pouvoir dormir. Regarde-moi ce fouillis.

Il était cerné par des dossiers, des maquettes, des plans, des rapports, de quoi occuper dix hommes pendant dix ans.

—Assieds-toi, Ben.

—Merci, patron.

Ben ne pouvait s'empêcher de le taquiner.

—La ferme! Qu'y a-t-il dans le dossier que tu m'apportes?

Il se passa la main dans les cheveux et se renversa dans le lourd fauteuil de cuir. Il commençait de s'habituer à cet ameublement, à ce décor plutôt impersonnel. Cela n'avait plus d'importance pour lui, qui n'avait d'attention que pour son travail, n'avait aucun intérêt pour ces murs, ce bureau ou sa secrétaire, et ce depuis quatre mois.

— Ne me dis pas, je te prie, que tu m'apportes un autre paquet de problèmes reliés à ce sacré centre commercial de Kansas City. C'est à me rendre fou.

—Dis-moi, Mike, quel est le dernier film que tu as vu? Le pont sur la rivière Kwai ou Fantasia?

Il ne t'arrive donc jamais de sortir d'ici?

—Quand j'en ai la chance, répondit Michael, le nez dans ses papiers. Alors, ton dossier?

—Ce n'est qu'une couverture. Je voulais simplement te parler.

—Et tu ne peux faire ça sans t'inventer un prétexte?

Ils se souriaient comme autrefois quand, au collège, ils s'arrangeaient pour bavarder ensemble, sous prétexte de se consulter.

—Je n'oublie pas que ta mère n'est précisément pas la plus tolérante des femmes.

—Si ce n'était que ça!

Tous deux savaient pertinemment qu'elle était pire encore mais ils ne pouvaient, ni l'un ni l'autre, le dire ouvertement. Marion n'endurait pas que les gens « flottent » dans les Salles, comme elle disait. Elle avait l'œil vif pour s'enquérir de tous les dossiers que les employés avaient en main.

—Comment ça va, Ben? Comment étaient les Hampton cet été?

Ben s'immobilisa un bon moment et regarda Michael attentivement avant de lui répondre.

— Est-ce que cela t'intéresse vraiment?

— Tu veux dire toi ou les Hampton?

Michael avait l'air accablé, la peau blême comme si on était en décembre plutôt qu'à la fin de l'été.

— Je me soucie beaucoup de toi, Ben.

— Tu n'as pas l'air de te préoccuper beaucoup de toi-même. T'es-tu regardé dans un miroir récemment? Tu ferais peur à la mère de Frankenstein!

— Merci bien!

— Il n'y a pas de quoi. De toute façon, c'est à cause de ça que je suis venu.

— De la part de madame Frankenstein?

— Non, de la part de ma mère. Nous tenons à ce que tu viennes avec nous à Cape Cod. J'y tiens. Nous y tenons tous.

Ecoute, si tu refuses je saute par-dessus ce bureau et je te traîne hors d'ici.

— J'aimerais bien, Ben, mais c'est impossible. L'affaire de Kansas City me préoccupe avec les quarante mille problèmes qui y sont rattachés et, apparemment, nous n'arriverons pas à les résoudre tous. Tu le sais, toi qui étais au meeting d'hier.

— Les vingt-trois autres personnes qui étaient là hier, laisses-les s'en occuper, au moins pendant ce week-end. À moins que ta vanité t'empêche de consentir à ce que d'autres touchent à tes affaires.

Ils savaient tous les deux que là n'était pas la vraie raison.

Le travail était devenu pour Michael une véritable drogue nul le rendait indifférent à tout le reste et dont il avait abusé dès qu'il avait mis les pieds dans ce bureau.

— Allons, Michael. Donne-toi un peu de bon temps. Au moins une fois!

— Je ne peux absolument pas, Ben.

— Merde! Qu'est-ce qu'il faudrait que je te dise? Mais, regarde-toi! Tu

es en train de te tuer et je me demande pourquoi!

Il hurlait presque et sa voix se répercutait physiquement sur Michael, qui pouvait voir l'émotion quasi convulsive sur la physionomie de son ami.

—A quoi cela sert-il, Mike? Ce n'est pas en te tuant à la tâche que tu vas la ramener. Tu es vivant, nom de Dieu, et tu as vingt-cinq ans. Vas-tu te brûler comme le fait ta sacrée mère? C'est ce que tu veux, être comme elle? Tu voudrais, comme elle, vivre, manger, boire et dormir pour les damnées affaires? C'est ça la vie, pour toi? C'est toi, ça? Moi, je ne le crois pas. Je sais que ce n'est pas toi, ça, mon vieux, et c'est toi que j'aime bien. Tu te traites comme un chien et je n'ai pas l'intention de te laisser faire. Sais-tu ce qu'il faudrait que tu fasses? Tu devrais sortir avec la jolie secrétaire assise là, à la porte du bureau, ou avec la douzaine d'autres femmes que tu pourrais rencontrer dans les meilleurs clubs en ville. Sors de cette boîte avant que. .

Mike l'interrompit avant qu'il eût fini. Appuyé au bureau, il tremblait, encore plus pâle.

—F. . moi le camp d'ici Ben. Va-t'en avant que je te tue !

Va-t'en!

C'était le rugissement d'un lion blessé. Les deux hommes se dévisageaient, ébranlés, effrayés par ce qu'ils avaient ressenti et par ce qu'ils s'étaient dit.

— Je m'excuse, Ben.

Michael se rassit et s'enfouit la tête dans les mains.

— Si nous laissons ça pour aujourd'hui.

Il ne regardait plus Ben. Celui-ci traversa lentement la pièce, les épaules rentrées, et sortit en fermant doucement la porte derrière lui. Il n'y avait plus rien à dire.

Intriguée, la secrétaire de Michael regarda Ben passer près d'elle, mais ne lui dit rien. Elle avait entendu les hurlements, tout le monde les aurait entendus, pour peu qu'on ait écouté.

Ben croisa Marion dans le hall, mais elle était occupée par ce que Calloway lui présentait et Ben n'était pas d'humeur à lui faire ses plaisanteries habituelles. Elle le dégoûtait trop, pour le mal qu'elle

laissait Mike se faire à lui-même. Qu'il travaille ainsi servait ses intérêts à elle, servait ses affaires, son empire, et la dynastie. . Ben Avery en était écœuré.

Ce soir-là, il sortit du bureau à dix-huit heures trente et de la rue il vit encore de la lumière dans le bureau de Michael. Il savait qu'il y en aurait jusqu'à vingt-trois heures et même jusqu'à minuit. Pourquoi pas, après tout? Quel intérêt avait-il à rentrer chez lui? Il avait loué son appartement sur Central Park sud, il y a trois mois. Quelque chose de la disposition avait rappelé à Ben celui de Nancy à Boston. Il était sûr que Mike l'avait remarqué lui aussi. C'était fort probablement la raison qui le lui avait fait choisir.

Quelque chose de grave s'était produit chez Michael. Ce qui lui restait de goût de vivre s'était évaporé et il avait commencé cette folle ronde de travail.

Il n'avait dès lors rien fait pour cet appartement. Il ne faisait qu'y croupir, dans une solitude froide et livide.

L'ameublement ne consistait qu'en deux chaises pliantes, un lit et une lampe affreuse sur le plancher. On eût dit que le locataire venait d'être évincé, le matin même.

Ben était déprimé à la seule pensée de rentrer là.. Il pouvait s'imaginer ce que Mike ressentait. . même s'il prétendait que l'ambiance ne l'affectait nullement, ce dont Ben doutait fort.

Il lui avait donné trois plantes vertes en juillet. L'une d'elles était morte à la fin du mois et, comme la lampe affreuse, les pots restaient là, sans qu'il y fasse attention.

Ben n'aimait pas ça du tout, mais il n'y pouvait rien.

Nancy, elle, aurait pu, mais elle était morte. A penser à elle, il sentait encore une sorte de malaise physique comparable à ce qu'on ressent quand la fatigue vous tombe dans les chevilles et dans les jambes. Ben s'était remis de ses fractures. Sa jeunesse y avait certes contribué.

Il espérait qu'il en fût de même pour Michael. Mais les fractures de Michael étaient reliées à d'autres brisures, imperceptibles celles-là, si ce n'est dans ses yeux et sur sa figure à la fin d'une journée de travail et sur sa bouche quand, assis à son bureau, il regardait dans le vague.

Chapitre 10

—Eh bien, petite Madame, ai-je tenu ma promesse?

N'avez-vous pas d'ici la plus belle vue de la ville?

Peter Gregson était sur la terrasse avec Nancy et ils partageaient la même admiration. Celle-ci portait encore des bandages, mais ses yeux dansaient au travers. Ses mains étaient maintenant libres; elles n'étaient plus les mêmes, sans doute, mais leurs gestes étaient ravissants quand elles montraient le paysage.

D'où ils étaient on pouvait voir toute la baie de San Francisco avec le Golden Gate Bridge à gauche, l'Alcatraz à droite et Marin County en face. De l'autre côté de la terrasse, la vue qui donnait sur la ville, au sud et à l'est, n'était pas moins impressionnante. Cette terrasse circulaire la gratinait également de levers et de couchers de soleil, et lui procurait toute la journée un immense plaisir. Et le temps avait été superbe en Californie depuis qu'elle occupait cet appartement que Peter lui avait trouvé comme il l'avait promis.

—Je suis terriblement gâtée, savez-vous?

—Vous le méritez bien. A propos, je vous ai apporté quelque chose.

Elle se mit à battre des mains comme une fillette.

Gregson lui apportait toujours quelque chose; des babioles, des paquets de revues, des livres, un chapeau amusant, un joli fichu pour couvrir les bandages, un merveilleux bracelet à breloques pour fêter ses nouvelles mains. C'était une marée régulière de cadeaux. Celui d'aujourd'hui allait être plus gros que les autres. Avec un air mystérieux il se leva de son fauteuil et entra dans l'appartement. Quand il ressortit, il portait une boîte assez grosse, plutôt lourde. Quand il l'eut déposée sur ses genoux, Nancy était sûre d'avoir bien deviné.

—Qu'est-ce que c'est, Peter? On dirait du roc.

Elle sourit à travers les bandages. Peter riait.

—Gagné! C'est la plus grosse émeraude que j'ai pu trouver au magasin de variétés.

—Parfait.

Le cadeau était encore mieux qu'elle pensait. Le contenu de la boîte mystérieuse consistait en un appareil photo presque de professionnel et qui avait dû coûter très cher.

—Peter, mon Dieu, quel cadeau! Je ne puis. .

—Vous pouvez certainement et je compte vous voir faire du travail sérieux avec cet appareil!

Tous deux savaient combien elle était troublée de ne plus avoir le goût de peindre encore. Les bandages n'étaient plus une excuse, elle ne pouvait plus, tout simplement. Quelque chose en elle l'empêchait même d'y penser. Les toiles que les infirmières avaient rapportées de son appartement de Boston, elle les avait laissées dans leur grand carton, relégué à l'arrière d'une armoire de rangement. Elle ne voulait pas les revoir, encore moins les retoucher.

Avec l'appareil photo, cela pouvait être différent. Peter surprit un éclair dans les yeux de Nancy et souhaita par ce cadeau lui suggérer de nouvelles possibilités. Nancy, selon lui, avait besoin d'ouvrir des portes toutes nouvelles parce qu'aucune des anciennes ne lui rendrait ce qu'elle attendait.

Le mieux était de tout recommencer à neuf.

—Avec l'appareil, vous allez trouver un manuel d'instructions bien compliqué. Dix ans d'école de médecine ne m'ont pas préparé à comprendre ces choses. Peut-être que vous pourrez vous y retrouver?

Elle feuilleta le manuel, s'y plongea momentanément, l'appareil à la main, oubliant la présence de son ami.

—Mais, c'est fantastique, Peter. . Regardez. . cette chose ici, si vous y touchez. .

Elle était lancée, complètement fascinée. Peter la regardait un peu à distance, avec un sourire de satisfaction.

Ce n'est qu'une demi-heure plus tard qu'elle s'aperçut à nouveau de sa présence. Il y avait un tel ravissement dans ses yeux qu'il vit à quel point elle lui était reconnaissante.

— C'est le plus beau cadeau que j'ai jamais reçu.

Sauf, évidemment, les perles bleues de Michael à la foire..

Elle s'efforça de les balayer de son esprit. Peter était habitué à ces brouillards soudains qui passaient devant ses yeux quand de vieux souvenirs la poursuivaient. Il savait qu'ils finiraient par se dissiper pour de bon.

— Avez-vous apporté un rouleau de film?

Il tira de l'emballage une autre boîte, plus petite, qu'il, déposa sur ses genoux.

— Pensez-vous que je l'aurais oublié?

— Non, vous n'oubliez jamais rien.

Elle mit très peu de temps à charger l'appareil photo et elle se mit à prendre des photos de Peter, du panorama, puis une série d'instantanés d'un vol d'oiseau.

—Mes photos seront probablement horribles, mais c'est un commencement.

Il l'observa longuement en silence, puis avança son bras autour de ses épaules. Ils entrèrent dans l'appartement.

— Je dois vous dire, Nancy, que j'ai un autre cadeau.

—Une Mercedes. Vous voyez, je devine toujours tout.

—Non. Ce cadeau-là est très sérieux.

Il la regardait avec un sourire à la fois gentil et circonspect.

—J'ai l'intention de vous faire partager l'affection d'une grande amie à moi.

Un moment, Nancy ressentit un petit frisson de jalousie, mais quelque chose dans la physionomie de Peter lui dit qu'elle n'avait pas à nourrir un tel sentiment. Il vit qu'elle l'observait très attentivement.

—Son nom est Faye Allison. Nous avons fait l'école de médecine ensemble. Et elle est un des psychiatres les plus compétents de la côte ouest, peut-être même de tout le pays.

Elle est par surcroît une très grande amie à moi et a une personnalité exceptionnelle. Je crois que vous allez l'aimer.

— Et puis?

Nancy attendait, à la fois tendue et curieuse.

—Et puis. . j'estime que ce serait une excellente idée que vous la voyiez pendant un certain temps. Vous comprenez, puisque nous avons déjà discuté de la chose.

—Vous ne croyez pas que je m'adapte assez bien?

Un peu ébranlée, elle déposa l'appareil photo pour le regarder avec plus d'attention.

—Je crois au contraire que vous allez remarquablement bien, Nancy. Mais il demeure possible que vous ayez besoins de quelqu'un d'autre à qui parler. Il est vrai que vous avez Lily, Gretchen et moi. N'aimeriez-vous pas parler à quelqu'un d'autre?..

A Michael, se disait-elle intérieurement, lui qui avait été si longtemps son meilleur confident. Pour le moment, l'amitié de Peter était bien suffisante.

—Je ne sais vraiment pas.

—Vous le saurez, je crois, quand vous aurez rencontré Faye. C'est une personne très bonne et très chaude, et elle s'est montrée très intéressée par votre cas depuis le début.

—Elle est au courant?

—Depuis le commencement.

En effet, Faye Allison était chez lui le soir où Marion Hillyard et le docteur Wickfield avaient appelé de Boston.

Nancy n'avait pas à savoir ça. Par intervalles, Peter et Faye j avaient entretenu une liaison très intime, faite de camaraderie et de collaboration professionnelle plutôt qu'amoureuse. Avant tout, ils étaient de grands amis.

—Elle doit venir prendre le café avec nous cet après-midi.

Vous êtes d'accord?

—Je suppose, dit-elle, sachant qu'elle n'avait pas le choix.

Elle devint très pensive quand elle s'installa dans le living-room, pas très sûre d'apprécier la venue d'un nouveau personnage dans le décor. La venue d'une femme, particulièrement, risquait de susciter de la

méfiance et de les mettre en conflit.

Aucune de ces appréhensions ne survécut à sa première rencontre avec Faye Allison. Ce que Peter lui en avait dit n'avait même pas laissé prévoir tant de chaleur chez une femme. Elle était grande, mince, blonde, plutôt maigre, avec les traits doux. Ses yeux étaient à la fois vifs et chaleureux.

Toujours prête à la répartie, à la plaisanterie, on la sentait quand même volontiers sérieuse et compatissante. Après une heure, Peter les laissa seule à seule. Nancy était vraiment très heureuse.

Elles causèrent de mille choses, sauf de l'accident; de Boston, de peinture, de San Francisco, des enfants, des gens, de l'école de médecine. Faye raconta des bribes de sa vie et Nancy lui livra des aperçus d'elle-même qu'elle n'avait partagés avec personne depuis bien longtemps, depuis qu'elle avait connu Michael.

Elle parla aussi de la vie de l'orphelinat, telle qu'elle était plutôt que de ses aspects amusants, comme elle l'avait fait avec Peter.

Elle rappela le sentiment d'abandon qu'elle y avait ressenti, les questions qu'elle se posait sur qui elle était réellement, sur les raisons qui l'y avaient amenée, sur le sens de cette grande solitude dont elle avait souffert.

Enfin, sans aucun motif apparent, elle fit part à Faye de l'entente qu'elle avait conclue avec Marion Hillyard. Dans sa façon de l'écouter, Faye Allison ne manifestait ni étonnement ni reproche, mais plutôt beaucoup de chaleur et de compréhension, et Nancy se surprit à exprimer des sentiments vieux de plusieurs années, bien antérieurs aux derniers quatre mois. Nancy fut particulièrement soulagée d'avoir pu parler de Marion Hillyard.

— Je ne sais pas, ça peut vous sembler étrange, mais..

Nancy hésita un peu se sentant plutôt sotte et infantile.

—. mais, n'ayant jamais eu de famille à moi et ayant grandi dans un orphelinat, la mère supérieure fut celle qui, pour moi, ressemblait le plus à une vraie mère, à une sorte de tante célibataire. En dépit de ce que je savais de Marion Hillyard, par ce que Michael et son ami Ben m'en avaient dit et de ce que je sentais personnellement, en dépit de tout cela, j'avais toujours caressé le rêve qu'elle finirait par m'accepter et que nous serions de bonnes amies.

Ses yeux se remplirent de larmes imprévues.

—Avez-vous vraiment pensé qu'elle deviendrait une mère pour vous?

Nancy opina de la tête et dissimula sa peine sous les rires.

— C'est stupide n'est-ce pas?

—Mais pas du tout. C'est plutôt plausible. Vous aviez Michael et n'aviez pas de famille. Il était dès lors normal pour vous de désirer adopter la sienne. N'est-ce pas pour cette raison que l'entente avec madame Hillyard vous a si profondément blessée?

Elle connaissait la réponse. Nancy aussi.

— Oui, sans doute, et cela montre aussi à quel point elle me haïssait.

—Je n'irais pas si loin, Nancy. À tout considérer, elle a beaucoup fait pour vous. Elle vous a confié à Peter pour qu'il vous refasse à neuf, sans mentionner les conditions de vie extrêmement confortables qu'elle a prévues pour la longue période de traitement.

—Oui, mais pour que je renonce à Michael. Moi, elle me rejetait! Elle me rejetait pour lui autant que pour elle, J'ai bien vu, à ce moment-là, que je n'avais aucune chance, et ce fut vraiment terrible. Mais, après tout, j'ai perdu bien des choses avant cela et j'ai survécu.

—Vous souvenez-vous quand vous avez perdu vos parents?

—Pas réellement. J'étais trop jeune pour pouvoir me souvenir de la mort de mon père et je n'étais pas beaucoup plus vieille quand ma mère m'a confiée à l'orphelinat. Je me rappelle avoir pleuré, mais je ne sais pas avec certitude pourquoi, puisque je ne crois pas me souvenir vraiment d'elle. Je me sentais plutôt abandonnée.

—Un peu comme vous vous sentez aujourd'hui, non?

C'était une hypothèse, mais elle était juste.

— Peut-être. Un peu comme si je me demandais avec angoisse tout au fond de moi-même: Qui maintenant va prendre soin de moi? Oui, il m'arrive de penser encore à cela.

Jadis je comptais sur l'orphelinat, maintenant je puis compter sur Peter, sur l'argent de Marion. Mais quand je serai raccommodée?

—Et Michael? Pensez-vous qu'il va vous revenir?

—Parfois oui. Très souvent oui.

—Et le reste du temps?

—Je commence à me le demander. J'ai pensé que dans ces nouvelles conditions il serait incertain de ses sentiments en me voyant différente. Maintenant qu'il est au courant de la chirurgie, il doit tout de même se figurer que mon état s'est amélioré. Alors comment se fait-il qu'il ne soit pas encore venu? C'est surtout cela qui me rend songeuse, ajouta-t-elle en se tournant pour regarder Faye directement dans les yeux.

—Vous arrive-t-il de trouver des réponses?

Rien de bien joli! Parfois, je me dis que la mère a fini par l'avoir de son côté, qu'elle l'a convaincu qu'une fille comme moi, avec un passé pas très reluisant, ferait beaucoup de tort à sa vie professionnelle. Marion Hillyard a contribué à bâtir un empire et elle compte sur Michael pour le garder dans les meilleures traditions de la famille. Ce qui exclut tout mariage avec une fille comme moi, une fille sans nom, sortie d'un orphelinat et qui, de plus, est une artiste.

Elle tient à ce qu'il épouse plutôt une débutante et une héritière qui peut lui apporter mieux.

— Et si vous le perdiez?

Nancy grimaça mais ne dit rien. Ses yeux parlaient par eux-mêmes.

— Je ne sais pas. Peut-être attend-il que tout soit terminé.

—N'êtes-vous pas offensée qu'il n'ait pas daigné être là quand vous en aviez le plus besoin?

—Peut-être, dit-elle avec un grand soupir. Peut-être, je ne sais vraiment plus. J'y pense beaucoup, mais je n'arrive pas à trouver de réponse.

—Le temps y pourvoira. Ce qui importe, c'est que vous sachiez bien comment vous vous sentez, comment vous vous sentez devant la nouvelle Nancy. Cette perspective d'être différente vous trouble-t-elle? Vous fait-elle peur? Vous choque-t-elle ou vous rassure-t-elle?

—Tout cela!

Cette réponse bien franche fit rire les deux femmes.

—Pour dire vrai, je suis terrifiée. Vous imaginez-vous vous regardant dans une glace après vingt-deux ans et, tout à coup, vous y apercevez une étrangère. Mais c'est obsédant!

Elle riait, mais on sentait qu'elle avait quand même peur.

—Vous arrive-t-il d'être obsédé par quelque chose?

—Parfois, mais je puis être longtemps sans y penser.

—De quoi s'agit-il?

—Vous voulez que je sois bien franche?

—Bien sûr!

—Eh bien, il s'agit de Michael. De Peter parfois. Surtout de Michael.

—Seriez-vous amoureuse de Peter?

La question venait plus du docteur Allison que de Faye.

—Non. Je ne pourrais pas être amoureuse de Peter. Cet homme très attachant est un bon ami pour moi. Il représente un peu le père merveilleux que je n'ai jamais eu. Peter m'apporte des cadeaux tout le temps.. Mais c'est Michael que j'aime! »

Faye Allison jeta un coup d'œil à sa montre. À son grand étonnement, elles avaient parlé pendant presque trois heures. .

Il était dix-neuf heures.

— Mon Dieu, savez-vous quelle heure il est?

Nancy regarda sa montre; toute surprise, elle ouvrit de grands yeux.

—Oh! Oh! Comment avons-nous fait ça?

Avec un sourire, elle invita Faye à revenir. Peter avait raison elle était une femme très spéciale!

— Merci. Cela me fera grand plaisir de revenir. De fait, Peter avait pensé que nous pourrions peut-être nous voir régulièrement. Qu'en dites-vous?

—Je pense que ce serait merveilleux pour moi d'avoir quelqu'un avec qui bavarder, comme nous l'avons fait aujourd'hui.

—Je ne puis promettre de vous allouer trois heures chaque fois!

Elles s'étaient remises à rire pendant que Nancy la reconduisait à la porte.

—Que pensez-vous de trois rencontres d'une heure chaque semaine? Des rencontres professionnelles, j'entends.

Ce qui n'empêchera pas de nous rencontrer sur le plan de l'amitié. D'accord?

—C'est épatant!

Elles se serrèrent la main. Nancy fut toute surprise d'avoir déjà hâte à la première séance officielle, à deux jours de là.

Chapitre 11

Nancy s'assit sur la chaise longue près du feu et s'y allongea confortablement. Aujourd'hui, en avance de cinq minutes, elle avait hâte de parler avec Faye. Celle-ci s'annonça par le bruit sec des talons martelant le plancher du hall qui enduisait à son bureau. Nancy se redressa, souriante, elle tenait à donner une bonne impression.

— Bonjour, mon oiseau matinal. Comme vous êtes jolie in rouge!

En s'arrêtant sur le seuil de la porte, elle sourit à Nancy.

—...Laissons ce rouge. Faites-moi voir le nouveau menton.

Faye s'avança lentement, attentive à la partie inférieure du visage de Nancy. Son regard remonta vers les yeux avec un air de victoire.

— Et puis, comment le trouvez-vous?

Elle pouvait déjà lire la réponse sur la figure de Faye: de l'admiration pour le beau travail de Peter et du plaisir pour la joie de la jeune fille.

—Nancy, vous êtes très belle, tout simplement très belle!

La ligne du cou était adorablement jeune, gracieusement articulée sur les épaules délicates, le menton était fin, la bouche sensuelle. L'effet de l'ensemble était remarquable et convenait parfaitement à la personnalité de la jeune femme.

Les interminables esquisses et modelages de Peter n'avaient donc pas été vains.

—Grand Dieu, comme je voudrais être belle comme ça, moi aussi!

Nancy, gloussant de plaisir, s'allongea dans le fauteuil, le feutre brun acheté chez I. Magnin deux semaines plus tôt rabattu sur la partie de sa figure encore enveloppée de bandages. Ce chapeau allait parfaitement bien avec la robe de tricot rouge, le nouveau manteau de laine brune et les bottes de même couleur. Sa ligne était superbe et on voyait qu'avec ce nouveau visage, Nancy allait devenir une fille ravissante. Elle-même, d'ailleurs, commençait à entrevoir la jolie fille qu'elle allait devenir. Peter avait certes été fidèle à sa promesse.

— Je suis embarrassée, Faye. Je me sens si bien que je pourrais crier. Cependant, je trouve étrange d'aimer ce visage qui ne me ressemble

pas.

—Je suis bien contente pour vous. Mais le fait que ce visage ne vous ressemble pas vous gêne-t-il?

—Pas autant que j'aurais pensé. Peut-être que je me figure que le reste sera plus ressemblant. De toute façon, je n'ai jamais beaucoup aimé ma bouche. Peut-être que cela va me sembler encore plus étrange si le reste du visage doit ressembler à quelqu'un d'autre. Je ne sais pas.

—Nancy, pourquoi ne pas vous détendre et jouir de la situation? Voire même vous en amuser un peu? Avancer avec le courant des événements?

—Que voulez-vous dire?

—Voici ce à quoi vous travaillez, c'est devenir la vraie Nancy, et nous nous sommes arrangés pour vous fournir progressivement certains éléments de cette Nancy. Il vous faudra ensuite prendre une sorte de recul pour voir l'ensemble. Ainsi, aimez-vous votre ancienne façon de marcher?

La question intrigua Nancy. C'était là un point de vue tout à fait nouveau, dont Faye et elle n'avaient pas encore parlé depuis les quatre mois que durait le traitement.

—Je ne sais pas, Faye. Je n'ai jamais été attentive à ma démarche.

—Alors nous allons y penser. Et votre voix? Vous n'y avez jamais songé? Vous avez une très belle voix, elle est moelleuse et douce; avec l'aide d'un maître, vous pourriez peut-être la rendre plus belle encore. Pourquoi ne pas exploiter à fond tout ce que vous avez? C'est ce que veut Peter. Et vous, Nancy?

La figure de Nancy s'illumina, elle commençait à mieux comprendre l'enthousiasme de Faye.

— Je pourrais donc développer toutes sortes de nouveaux aspects de moi-même? Jouer du piano.. avoir une nouvelle démarche.. Je pourrais même changer de nom?

—Eh bien, ne brûlons pas les étapes. Il s'agit, pour vous, de ne pas avoir le sentiment de vous perdre, mais plutôt de perfectionner ce que vous êtes déjà. Il faudra y penser: j'ai l'impression que tout cela vous ouvrira des horizons nouveaux extrêmement intéressants.

—Je veux une nouvelle voix.

Elle se rassit, moqueuse, et baissa la voix de plusieurs tons.

—Que dites-vous de celle-ci?

Faye éclata de rire.

— Si vous continuez comme ça, il faudra que Peter vous fasse pousser une barbe.

—Formidable!

Elles étaient dans l'euphorie d'un jour de fête. Nancy se mit à sautiller autour de la pièce. En ces occasions, Faye le rappelait combien Nancy était jeune.

Elle n'avait après tout que vingt-trois ans. Sans doute avait-elle mûri comme bien peu de personnes. Mais au fond elle était restée très jeune de caractère.

—Nancy, je voudrais que vous teniez compte d'une chose.

Le ton était plus sérieux.

—Vous comprendrez peut-être pourquoi il vous est assez facile de poursuivre cette expérience. Il est fréquent que vous, orphelines, ne soyez pas complètement assurées de votre identité. Ne sachant pas comment étaient vos parents, il vous manque cette référence à la réalité. Il vous est dès lors plus facile de renoncer à certains aspects de vous-mêmes que ce le serait pour quelqu'un qui a gravé dans sa mémoire des images très claires de ses parents. Vous voyez pourquoi, à certains points de vue, votre condition peut vous rendre les choses plus faciles?

Nancy lui souriait sans rien dire, enfoncée dans le fauteuil confortable, près du foyer. Dans cette très belle pièce, les patients se sentaient vite parfaitement à l'aise. Faye y avait étendu des tapis persans, hérités de sa grand-mère, dont elle avait su tirer profit. Ils mettaient en valeur les splendides lambris et les vieilles appliques de cuivre. Le foyer était lui-même orné de cuivre, les tentures étaient de dentelle ancienne. Sur les murs, des livres et des petites peintures dans des recoins inattendus. Partout, une profusion de fougères. On s'y sentait dans le « home » d'une personne chaleureuse. C'était exactement l'atmosphère que Faye avait voulu y créer.

—Ça va! Je vous laisse le temps de réfléchir là-dessus, pour le moment, il y a un autre point important que j'aimerais aborder: qu'avez-vous à dire sur les vacances?

—Les vacances?

Les yeux de Nancy s'étaient refermés comme deux portes closes; elle ne riait plus du tout. Faye avait prévu cette réaction, et c'était pour elle un moyen d'amorcer le sujet.

—Que pensez-vous des vacances? Vous font-elles peur?

—Mais non!

Faye surveillait le visage immobile.

— Elles vous rendent triste?

—Non plus.

—Très bien. Assez de ce jeu de devinettes, Nancy. Dites donc ce que vous pensez vraiment à ce sujet?

—Vous voulez savoir?

Nancy la regarda droit dans les yeux.

—Vous voulez savoir?

Elle se leva et arpenta la pièce de long en large.

— Elles me font vomir!

—Vomir?

—Vomir au superlatif, vomir royalement!

—Vomir sur qui?

Nancy plongea une autre fois dans le fauteuil et regarda le feu du foyer. Quand elle reprit, sa voix était à la fois triste et douce.

— Sur Michael! Je croyais qu'il m'aurait retrouvée. Déjà plus de sept mois ont passé et il n'est pas encore venu!

Elle ferma les yeux pour retenir ses larmes.

— À qui en voulez-vous? A vous-même?

—Oui.

—Pourquoi?

—D'abord pour avoir conclu ce marché avec Marion Hillyard. Je la déteste jusqu'aux tripes et je me déteste encore plus. Je me suis vendue!

—Vous croyez?

—Oui, vendue pour le prix d'un nouveau menton.

Elle avait maintenant le dégoût de ce dont, une heure plus tôt, elle était si fière.

On était maintenant au cœur du problème.

—Je ne suis pas d'accord, Nancy. Ce n'est pas pour un nouveau menton que vous avez fait ça, mais plutôt pour une vie nouvelle. À votre âge qu'est-ce que cela a de rebutant?

Que penseriez-vous d'une autre personne qui ferait la même chose?

—Je ne saurais dire. Peut-être la trouverais-je stupide, tout en la comprenant.

—Vous vous rendez compte: il y a quelques minutes, nous parlions de vie nouvelle, de voix nouvelle, de démarche nouvelle, de visage nouveau et même de nouveau nom. Tout est nouveau, mais il ne manque qu'une seule chose, n'est-ce pas?

Nancy s'arrêta, n'osant l'entendre dire:

— Vous arrive-t-il de penser à une vie nouvelle sans Michael?

—Non.

Ses yeux se remplirent de larmes. Toutes deux savaient pertinemment que Nancy mentait.

— Jamais?

—Je ne pense à aucun autre homme, mais il m'arrive évidemment de penser que Michael, je l'ai perdu pour de bon!

—Qu'est-ce que cela vous fait?

—Je voudrais être morte.

Ce n'est pas ce qu'elle pensait et, encore une fois, toutes deux le savaient.

—Michael, c'est entendu, vous ne l'avez pas. Mais est-ce que, quand même, la vie n'est pas agréable?

Nancy haussa les épaules. Faye poursuivit d'une voix infiniment douce.

— Peut-être faudrait-il approfondir ce sujet, Nancy.

—Vous ne croyez pas qu'il reviendra, n'est-ce pas?

Elle se fâcha de nouveau, contre Faye cette fois, parce qu'elle n'avait personne d'autre à qui s'en prendre.

—Je ne sais pas, Nancy. Personne d'autre ne peut répondre à cette question que Michael lui-même..

—Evidemment. Le salaud!

Elle se leva, arpenta de nouveau la pièce.

Progressivement, sa colère tomba en même temps que son allure. Elle finit par s'arrêter devant le foyer. Les larmes lui coulaient sur le visage et ses mains se crispaient sur la grille du foyer.

—Ah, Faye. J'ai tellement peur!

—Peur de quoi, Nancy? demanda la voix douce derrière elle.

—D'être seule. De ne plus pouvoir être moi-même. De.. Je me demande si je ne serai pas punie pour avoir fait cette chose épouvantable, pour avoir renoncé à l'amour pour un visage.

—Mais ne pensiez-vous pas avoir tout perdu? Vous n'avez pas à vous culpabiliser pour la décision que vous avez prise.

Vous pouvez être heureuse au bout du compte.

—Peut-être.

Faye entendit d'autres sanglots et vit trembler les minces épaules de Nancy.

— J'ai peur des vacances, aussi, vous savez. C'est pire que de rentrer à l'orphelinat. Cette fois-ci il n'y aura plus personne avec moi. Lily et Gretchen sont parties depuis un mois, vous-même partez faire du ski, Peter sera en Europe une semaine et. .

Elle ne pouvait s'arrêter de pleurer. C'était là des réalités de la vie auxquelles elle avait à faire face. Faye n'avait pas à se sentir coupable de partir, ni Peter. Ils avaient leur vie à vivre, comme ils avaient du temps à lui consacrer.

—Peut-être serait-il temps que vous sortiez et vous fassiez de nouveaux amis?

—Dans l'état où je suis?

Elle tourna son visage du côté de Faye, enleva son chapeau de feutre, découvrant ainsi de larges bandes de pansements.

—Comment voulez-vous que je rencontre des gens? Je vais simplement les effrayer. Par ici les amis, c'est moi Dracula!

—Mais non, Nancy, on les enlèvera dans quelque temps, ce ne sont que des bandages après tout. Les gens vont comprendre!

—C'est possible.

Elle n'était pas prête à le croire.

—De toute façon, je n'ai pas besoin d'amis. J'ai de quoi m'occuper avec mon appareil photo.

Ce cadeau de Peter avait été pour elle un présent du ciel.

— Je sais. J'ai vu votre dernière série de photos l'autre jour chez Peter. Il en est si fier qu'il les montre à tout le monde. C'est du très beau travail!

—Je vous remercie.

Sa colère un peu apaisée, elle se rassit et allongea les jambes.

— Qu'est-ce que je vais donc faire de ma vie?

—C'est précisément ce que nous essayons de voir, n'est-ce pas? En passant, avez-vous pensé à ces cours de diction, aux leçons de musique? Ça pourrait être amusant.

—Oui, il faudra que j'y repense. Quand comptez-vous revenir de vos vacances de ski?

—Dans deux semaines. Je vais laisser un numéro de téléphone pour que vous puissiez me rejoindre en cas d'urgence.

Faye était plus inquiète de laisser Nancy qu'elle ne voulait l'admettre.

La période des fêtes est un temps propice à la dépression, même au suicide. Sans doute Nancy était-elle solide pour le moment, mais Faye ne voulait simplement pas que la solitude la rende hystérique. C'était sans doute une coïncidence malheureuse qu'elle et Peter s'absentent en même temps, mais d'un autre côté il n'était pas mauvais que Nancy apprenne à ne pas trop dépendre d'eux.

—Pourquoi ne pas fixer tout de suite un rendez-vous pour dans deux semaines? Au retour je tiens à voir une montagne des plus belles photos que vous aurez prises pendant les vacances.

—Oh, ça me rappelle!

Nancy avait sauté de son fauteuil et disparu dans le corridor, où elle avait laissé un paquet enveloppé de papier brun. Quand elle revint, elle le présenta à Faye avec un grand sourire.

—Joyeux Noël!

Faye défit le paquet avec grand plaisir, puis elle fut émerveillée. C'était une photographie d'elle-même. On eût dit qu'elle avait été prise, pendant de longues séances pour permettre au photographe de capter avec justesse à la fois la physionomie et l'état d'âme du modèle. Cette photo avait la sensibilité rêveuse d'une toile impressionniste. On y voyait Faye sur la terrasse de Nancy, le vent dans les cheveux, portant un chemisier de soie rose pâle et, derrière elle, le soleil noyé dans les teintes rouges et rosées. Faye se souvenait du jour où la photo avait été prise, mais Nancy avait travaillé à son insu.

—Quand avez-vous pris cette photo?

—Quand vous ne regardiez pas.

Nancy était très contente d'elle-même et elle avait raison, la photo était magnifique. C'était elle-même qui avait fait l'agrandissement et l'impression. L'encadrement était lui aussi de très bon goût.

—Vous êtes incroyable, Nancy. Quel cadeau splendide!

—Il faut dire que j'avais un très bon modèle.

Les deux femmes s'embrassèrent et Nancy, bien a regret, remit son manteau.

—Bonnes vacances de ski!

—Merci, Nancy. Je vous apporterai de la neige.

—Vous êtes folle!

Nancy l'embrassa une dernière fois et elles se souhaitèrent un joyeux Noël.

Faye eut un petit serrement de cœur après que Nancy fut partie. Oui, Nancy était une très belle jeune fille, très belle dans son âme surtout, et c'est ce qui importait.

Chapitre 12

— Monsieur Calloway pour vous, M. Hillyard.

La neige était tombée pendant cinq ou six heures sur les rues déjà boueuses de New York sans que Michael ne s'en fût aperçu. Il était rivé à son bureau depuis six heures ce matin-là et il était maintenant dix-sept heures.

Il agrippa le téléphone tout en continuant à signer une pile de lettres que sa secrétaire devait mettre à la poste. Au moins, il n'avait plus le contrat de Kansas City sur les bras.

Actuellement c'était de Houston qu'il avait à se soucier et, au printemps, le centre médical de San Francisco allait lui préparer quelques ulcères. Son travail était fait d'une chaîne sans fin de maux de têtes, d'exigences, de contrats, de problèmes, de meetings. .

— George? Ici Mike. De quoi s'agit-il?

— Ta mère est à un meeting et m'a demandé d'appeler.

Elle fait dire qu'elle rentrera de Boston ce soir si la neige le permet. Sinon, elle sera ici demain.

— Il neige chez vous?

Mike semblait aussi étonné que si on eût été en juin.

— Non.

George fut un moment étonné.

— Mais on dit qu'il y a une tempête de neige à New York, est-ce vrai?

Mike leva les yeux vers la fenêtre et grimaça.

— En effet. Je n'y avais pas fait attention. Je m'excuse.

Il était en train de se tuer, ce garçon, comme sa mère.

George se demandait de quelle race ils étaient pour être si durs pour eux-mêmes et pour ceux qui les aimaient.

— Maintenant que ce problème de neige est réglé, dit George en rigolant, j'ai à t'avertir que ta mère t'attend pour le dîner de Noël,

demain soir. Elle reçoit quelques amis et compte sur ta présence.

Michael soupira. Quelques amis, cela voulait dire vingt, trente personnes ennuyeuses ou inconnues et l'inévitable jeune femme célibataire et de bonne famille.. à son intention. Quelle infecte façon de passer la Noël!

—Je regrette, George. Il faut m'excuser auprès de ma mère. Je suis déjà pris.

—Oui?

George parut un peu étonné.

—Je voulais la prévenir la semaine dernière, mais j'ai complètement oublié. Le centre de Houston m'a tellement accaparé que je n'ai pas réussi. Elle va sûrement comprendre.

Il valait mieux qu'elle comprenne, après les miracles qu'il avait réussis avec le client de Houston. Michael savait qu'à cette occasion il avait eu le dessus sur elle.

—Elle va être déçue, cela va sans dire, mais elle sera contente de savoir que tu as tes projets pour Noël..

Quelqu'un d'excitant, j'espère?

—Oui, George, du tonnerre!

—Rien de sérieux?

Maintenant voici que George devenait soucieux. Il n'y avait décidément pas moyen de contenter ces gens-là.

—Non, George, rien pour vous inquiéter. Du bon divertissement, bien en règle!

—Excellent. Joyeux Noël donc!

—À vous aussi, George! Dites à ma mère que je l'embrasse. Je l'appellerai demain.

—Je le lui dirai.

Quand il raccrocha, George était tout sourire, bien aise que le garçon se comporte plus normalement. Pendant un certain temps, en effet, Michael avait mené une drôle de vie.

Sa mère serait sans doute réconfortée, elle aussi, tout en étant un moment furieuse qu'il ne vienne pas à son dîner. Il était jeune, après tout, il avait bien le droit de s'amuser un peu. George, après une gorgée de scotch, eut un visage épanoui: il se rappela ce Noël à Vienne vingt-cinq ans auparavant. A ce moment-là, comme toujours d'ailleurs, ses pensées le ramenaient à la mère de Michael.

Au bureau de Michael le téléphone s'était remis à sonner, C'était Ben, qui voulait s'informer des plans de Michael pour les vacances. Michael l'informa qu'il allait chez sa mère; il y aurait là une grappe d'invités ennuyeux, clients par surcroît, venus là pour se plaindre, flatter. . et présenter leurs vœux de Noël.

Quand il eut raccroché une dernière fois, il marmonna: «Allez tous au diable! » et leva les yeux de surprise en entendant dans le corridor un rire qui ne lui était pas familier. C'était le rire de la nouvelle décoratrice que Ben avait engagée. Une jolie fille, par surcroît. Sa chevelure, d'un riche châtain roux, lui descendait sur les épaules en ondulations bien fournies qui faisaient ressortir le satiné de son teint et le bleu de ses yeux. Evidemment Michael ne l'avait pas remarquée, lui qui ne s'intéressait à rien d'autre qu'aux documents qu'on déposait sur son bureau pour qu'il y appose sa signature.

—Est-ce que vous souhaitez toujours un joyeux Noël aux gens de cette façon?

—Seulement aux gens dont j'aime avoir des nouvelles.

Il se demandait en souriant ce qu'elle pouvait bien faire là.

Il ne l'avait pas convoquée et, autant qu'il savait, elle n'avait pas directement affaire à lui.

—Est-ce que je puis faire quelque chose pour vous, Mademoiselle..

Zut! Il ne pouvait même pas se rappeler son nom.

—Wendy Townsend. Je suis venue simplement vous souhaiter un joyeux Noël.

—Evidemment.. une enjôleuse. Amusé, Michael l'invita à s'asseoir.

—On ne vous a pas dit que c'était moi l'original Scrooge de Dickens?

—J'ai bien pensé cela quand j'ai vu que vous n'étiez ni à la fête du personnel, ni au dîner de Noël hier soir. On dit aussi que vous

travaillez beaucoup trop.

—C'est bon pour mon teint, voyez-vous?

—Il y a bien d'autres choses qui sont bonnes pour le teint, répondit-elle en croisant ses jolies jambes.

Michael avait bien remarqué le geste, mais il y fut insensible comme il l'était pour tout depuis mai dernier.

—Je voulais aussi vous remercier pour l'augmentation.

Elle déploya tout l'éclat de sa parfaite dentition. Michael commençait à se demander ce qu'elle voulait vraiment. Une gratification? Une augmentation?

—C'est Ben Avery qu'il faut remercier. Je n'y suis pour rien, j'ai bien peur.

—Je vois.

C'était une conversation qui ne menait nulle part. Elle s'en rendit bien compte, se leva et regarda par la fenêtre. Quelque vingt-cinq centimètres de neige s'étaient accumulés sur le rebord.

—Regardez. Nous aurons un Noël blanc après tout. Ce sera pratiquement impossible de rentrer chez soi ce soir.

—Je crois que vous avez raison. Pour ma part, je n'essaierai même pas.

Il pointait le doigt vers le divan.

— J'ai, l'impression qu'on a mis le divan ici précisément pour m'enchaîner à ce bureau.

Non, Monsieur, c'est vous qui vous enchaînez, pensa-telle. Elle se contenta de sourire et de lui souhaiter un joyeux Noël.

Michael retourna à ses signatures pour ensuite se coucher effectivement sur le divan. Cela lui convenait parfaitement, puisqu'il y passa même la nuit suivante. Noël tombant cette année-là durant le week-end, personne ne sut où il était, puisque le concierge et les domestiques étaient en congé, il n'y avait que le gardien de nuit qui savait que Michael n'était pas sorti de son bureau du vendredi jusqu'au dimanche soir.

A ce moment-là, Noël était bien passé, de sorte qu'en rentrant à son appartement il n'avait plus à redouter les souvenirs qui menaçaient de le hanter.

Un énorme poinsettia, commandé par sa mère, l'attendait ostensiblement à sa porte. Il la posa à côté de la corbeille à papier.

À San Francisco, Nancy avait eu des vacances plus agréables, même si elle les avait passées aussi seule que Michael. Elle s'était fait rôti un petit chapon, s'était chanté des chants de Noël la veille sur la terrasse et avait dormi tard le lendemain. Elle aussi avait redouté cette journée-là.

Impossible d'échapper à ces clinquants, à ces arbres, à ces promesses et à ces mensonges. Au moins le beau temps de San Francisco lui rappelait moins facilement les fêtes de Noël qu'elle avait connues dans l'Est. Pour elle, c'était comme si, ici, les gens faisaient semblant.

Elle avait reçu deux cadeaux cette année: un très beau lac à main Gucci de la part de Peter et un livre très amusant de la part de Faye. Dans l'après-midi, après avoir mangé son chapon avec farce et canneberges, elle se recroquevilla dans un fauteuil avec ses cadeaux, un peu comme ces vieilles dames qui semblent transporter tous leurs espoirs dans un sac d'emplettes. Elle s'était toujours demandé ce qu'elles pouvaient bien cacher dans leurs sacs. De vieilles lettres, des photos, des breloques, des trophées ou bien des rêves?

Il était passé dix-huit heures quand elle finit par déposer le livre et s'étirer les jambes. Comme elle avait besoin d'air, une bonne marche lui ferait grand bien. Elle mit donc son manteau et son chapeau, prit son appareil photo et se sourit à elle-même dans la glace. Elle continuait d'aimer son nouveau sourire.

Elle avait un beau sourire. Elle se demandait comment serait le reste de son visage quand Peter aurait fini son travail. C'était un peu devenir une femme de rêve, puisqu'il lui avait dit qu'il réaliserait en elle son « idéal ».

Ce n'était pas là une sensation des plus confortables.

Néanmoins, elle aimait ce sourire nouveau. Elle mit son appareil photo en bandoulière et descendit par l'ascenseur.

Une brise d'air vif et l'absence de tout brouillard annonçaient une soirée idéale pour la photographie. Elle prit le chemin des quais par des rues pratiquement désertes.

Chacun se remettait du dîner de Noël: les gens devaient récupérer dans leurs chaises longues ou leurs divans, ou encore doucement ronfler devant leurs télévisions. Au moment où ces évocations la faisaient sourire en elle-même, elle trébucha en poussant des cris aigus. Peter l'avait avertie de prendre garde de ne pas tomber et elle ne pouvait encore s'adonner à aucun sport actif, précisément pour éviter ce danger.

Et voilà qu'elle avait failli tomber dans la rue. Son bras allongé l'avait sauvée d'une chute en lui permettant de reprendre son équilibre avant de frapper le pavé. C'est alors qu'elle se rendit compte qu'elle n'avait pas été seule à crier: elle avait trébuché sur un petit chien à longs poils. La bête avait l'air très offusquée; elle s'était assise et présentait la patte avec des petits jappements aigus. Une vraie petite boule embroussaillée beige et brun, qui regardait Nancy et continuait d'aboyer.

— Ça va, ça va. Je m'excuse. Tu m'as fait peur toi aussi? tu sais!

Elle se pencha pour le caresser: il agita la queue et aboya de nouveau. C'était un drôle de petit chien, à peine plus vieux qu'un chiot. Il avait l'air affamé et Nancy regrettait de n'avoir rien à lui donner. Elle se releva et le caressa une fois encore avant de lui faire des petits signes de la main, Heureuse de n'avoir pas laissé choir son appareil photo, elle allait s'éloigner quand, après quelques pas, elle vit le toutou la suivre et trotter à ses côtés jusqu'à ce qu'elle s'arrêtât pour le regarder.

— Maintenant, écoute-moi bien. Tu vas rentrer chez toi, Va! »

A chacun de ses pas, il avançait. Quand elle s'arrêtait, il s'asseyait pour attendre qu'elle reparte. Cette petite bête l'amusait beaucoup. Elle était mignonne. Nancy s'accroupit une autre fois pour la caresser. Elle n'avait pas de collier.

Nancy eut tout à coup l'idée de prendre quelques photos du petit chien. Il se montra parfait modèle, très naturel, se pavanant, se donnant des airs, se payant du bon temps.

Nancy s'était fait un nouvel ami qui, après une demi-heure, ne semblait pas vouloir la quitter.

— D'accord, alors viens!

Elle parvint jusqu'aux quais, où elle photographia des étalages de crabes, des vendeurs de crevettes, des touristes, des pères Noël en

ribote, des bateaux, des oiseaux et encore le petit chien. Elle passa des heures très agréables, toujours accompagnée du chien, qui la suivait.

Elle fit halte pour un café. Elle avait développé une habileté particulière à se présenter dans les « coffee shops »

et les restaurants à service rapide: cela consistait à incliner la tête pour dissimuler une bonne partie de son visage sous son chapeau. Elle était même parvenue à exécuter un sourire pour accompagner ses « merci ». Cette fois, elle avait commandé un café noir pour elle-même et un hamburger pour le chien.

Celui-ci le goba dès qu'elle eut posé l'assiette en carton rouge sur le trottoir. Il la remercia par des aboiements particuliers.

—Est-ce que ça veut dire merci ou plus que cela?

D'autres jappements ponctuèrent les rires de Nancy. Un passant s'arrêta pour le caresser et demander son nom.

—Je ne sais pas. Il vient tout juste de m'adopter.

—L'avez-vous déclaré?

—Je pense que je devrais.

Le monsieur lui dit comment procéder. Elle appellerait de son appartement si le chien la suivait jusque chez elle.

Effectivement, il la suivit et s'arrêta à sa porte comme s'il était de la maison. Rentrée chez elle, elle appela donc la société protectrice des animaux. Personne n'était à la recherche d'un chien qui répondait à son signalement. On lui suggéra soit de se résigner à le garder, soit de le déposer à la fourrière, où il serait piqué. Indignée qu'on lui fit une telle suggestion, elle entoura le petit chien d'un bras protecteur.

—Tu es tout crotté, sais-tu. Que dirais-tu d'un bon!

Il agita et la langue et la queue. Elle le prit dans ses brasi et le déposa dans la baignoire.

Nancy eut grand soin que ses bandages ne soient pas éclaboussés. Le petit chien, de son côté, se soumettait sans résistance à l'opération. À mesure que celle-ci progressait, les couleurs n'étaient plus beige et brun mais brun chocolat et blanc. C'était un chien si adorable que Nancy espérait que personne ne le réclamerait. Elle n'avait jamais eu

de chien à l'orphelinat, c'était impossible et les animaux n'étaient pas autorisés dans l'édifice de Boston où elle avait son appartement. Ici l'administration n'avait pas d'objection.

Nancy, assise sur ses talons, essuya de nouveau dans une serviette le toutou qui trépignait de ses quatre pattes. Il s'agissait maintenant de lui trouver un nom. Elle pensa à celui d'un chien dont Michael lui avait parlé, le premier chiot de son enfance. Nancy jugea que ce nom s'accordait parfaitement avec l'esprit d'indépendance de son petit chien à elle.

— Que dirais-tu de Fred, mon ami? Ça t'irait bien, non?

Deux aboiements: Nancy comprit tout de suite leur signification approbative!

Chapitre 13

Nancy avança la tête furtivement dans la porte et sourit à Faye, déjà confortablement installée près du feu.

— Qu'essayez-vous de me cacher, petite Madame?

Faye se réjouissait de la revoir en si bonne forme.

— J'ai amené un ami.

— Un ami? Je n'ai été partie que deux semaines et vous Vous êtes déjà fait un ami? Comment trouvez-vous ça?

Fred bondit dans la pièce, fier de son collier rouge tout neuf et de sa laisse. Personne ne l'ayant réclamé, il appartenait officiellement à Nancy. Déjà elle lui avait procuré son permis, une couchette, un bol et quelque dix-sept jouets. Nancy le comblait.

—Faye, je vous présente Fred, dit-elle en regardant le petit chien avec des airs maternels.

—Mais il est adorable, Nancy. Où l'avez-vous déniché?

—C'est lui qui m'a adoptée, le soir de Noël. J'aurais dû l'appeler Noël, mais Fred m'a semblé plus approprié.

Cette fois elle n'osa dire à Faye pourquoi, parce qu'elle commençait à se sentir un peu folle de se cramponner ainsi à Michael.

— J'ai aussi apporté un tas de choses que j'ai faites.

—Mais, dites-moi, vous avez été très occupée! Peut-être faudrait-il que je m'absente plus souvent!

—Soyez gentille, Faye, ne faites pas ça!

Un coup d'oeil permit à Faye de se rendre compte que Nancy s'était senti quand même très seule.

Malgré tout, elle avait passé à travers Noël sans personne.

Ce qui n'était pas un succès négligeable.

—Et puis, ajouta-t-elle avec fierté, j'ai fait des démarches auprès d'un professeur de diction. Peter m'assure que cela fait partie du traitement.

J'aurai ma première leçon de main à trois heures. Impossible encore de suivre les classes de danse, mais l'été prochain je pourrai, parce que mon visage sera alors pratiquement refait.

—Je suis fière de vous, Nancy.

—Moi aussi.

La séance fut excellente et, pour la première fois après huit mois, elles ne parlèrent pas de Michael, au grand étonnement de Faye. Ce ne fut qu'au printemps que Nancy mentionna son nom. Ce dont elle parlait, c'était de ses projets, de ses leçons de diction, de ses intentions pour le joui où elle posséderait les techniques de la photographie.

Ce printemps-là, elles firent de longues marches ensemble, à travers les roseraies du parc, le long des sentiers lo plus reculés qui les menaient jusqu'à la plage. Parfois Peter l'amenait en voiture jusqu'à des plages plus retirées où ses bandages importaient peu.

Petit à petit son nouveau visage prenait forme, sa personnalité aussi.

On eût dit que, tout en modelant ses pommettes, son front et son nez, il faisait émerger ce qui avait été enfoui sous les avatars de son enfance. Elle avait considérablement mûri durant ces douze mois qui avaient suivi l'accident.

— Déjà un an!

Faye en fut vraiment étonnée en regardant Nancy un certain après-midi. À ce moment-là, Peter travaillait dans la région des yeux et Nancy portait de larges lunettes teintées qui lui cachaient les pommettes et les yeux.

—Oui, c'est arrivé en mai dernier! Je vous vois depuis Suit mois, Faye. Croyez-vous vraiment que j'ai fait du progrès?

Elle avait l'air déprimée mais elle ressentait encore les fatigues de l'intervention chirurgicale pratiquée trois jours plus tôt.

— Avez-vous des doutes là-dessus?

— Parfois, oui. Surtout quand je pense trop à Michael!

C'était un aveu difficile pour elle, qui s'accrochait aux dernières bribes d'espoir, à l'espoir de le retrouver et de voir annuler l'entente conclue avec Marion.

— Je ne sais pas pourquoi je me tourmente avec cela.

—Attendez de pouvoir sortir davantage. Actuellement tout ce que vous pouvez faire, c'est revenir sur le passé et spéculer sur un avenir que vous ne connaissez pas. Il est bien normal que vous regardiez ainsi en arrière. Vous n'avez personne d'autre dans votre vie, mais cela viendra en son temps. Soyez patiente! »

Nancy exhala un long soupir.

—J'en ai vraiment assez de patienter; j'ai l'impression que ce travail sur ma figure va durer éternellement. Parfois, je déteste Peter, même si je sais que ce n'est pas sa faute à lui. Il va aussi vite qu'il peut.

—Ça vaut la peine d'y mettre le temps. Déjà on en voit les résultats!

En effet, la configuration délicate du visage se dégageait et chaque semaine apportait des nuances nouvelles. La voix agréablement modulée avait légèrement baissé, et Nancy pouvait en contrôler la douceur mieux que tout autre qui n'avait pas suivi ces leçons de diction. Faye eut alors une idée.

—Avez-vous songé à faire du théâtre quand tout sera fini?

C'est une expérience qui pourrait vous aider à prendre conscience d'un tas de choses.

Nancy secoua la tête.

—Faire des films, peut-être mais, pas jouer la comédie.

J'aimerais plutôt être de ce côté de la caméra.

—Ce n'était qu'une idée. Qu'avez-vous à votre agenda, cette semaine?

—J'ai promis à Peter de prendre des photos pour lui.

Nous partons en avion pour Santa Barbara, où nous passerons la journée de dimanche. Il a des gens à rencontrer et il a offert de m'y amener. .

—C'est le genre de vie qu'il me faudrait. Eh bien Nancy. .

dit-elle en regardant sa montre, nous nous revoyons mercredi?

—Entendu.

Nancy la salua d'un sourire et Fred bondit hors de la pièce, la laisse à la gueule. Il était habitué à ces sessions dans le bureau de Faye, parce que Nancy le laissait toujours entrer avec elle.

Elle résolut cette fois de marcher jusqu'à un petit paru tout près, où elle pourrait photographier les enfants du terrain de jeu. Elle n'avait pas travaillé avec les enfants depuis quelque temps. Les modèles ne manquaient pas: les enfants grimpaient, se poussaient, criaient. Du banc où elle s'était assise, Nancy les observait pour mieux les comprendre et saisir ce qui les animait.

La journée était magnifique et Nancy se sentait parfaitement réconciliée avec la vie.

— Venez-vous souvent ici?

Du banc où il était assis, Michael leva les yeux avec surprise. Il s'était échappé du bureau pour une heure afin de jouir un peu de la verdure. Il y avait toujours quelque chose de magique dans les premiers jours de printemps alors que New York passait du gris au vert et que la vie relit tait dans les buissons, les arbres et les fleurs. Il était sûr cependant d'être seul dans ce coin retiré où il avait trouvé ce banc inoccupé. Aussi, cette voix le prit par surprise. En levant les yeux, il vit Wendy Townsend, la décoratrice du bureau.

—Non, je ne viens pratiquement jamais. Je passe en ce moment par une crise grave de fièvre du printemps.

— Moi aussi.

Elle parut toute gênée, son cornet de glace dégoulinait et il fallut qu'elle passe la langue pour ne pas perdre de chocolat.

—Ce doit être délicieux, ce cornet!

—En voulez-vous?

Elle avançait le cornet pour le lui offrir, telle une petite fille de troisième à son petit ami. Michael refusa d'un geste de la tête.

—Merci quand même. Aimeriez-vous vous asseoir?

Il se sentait un brin ridicule d'avoir été ainsi surpris dans le parc, mais la journée était si belle qu'il était prêt à la partager avec cette jeune fille, qui était somme toute bien plaisante. Leurs pas s'étaient croisés depuis qu'elle avait pénétré dans son bureau cinq mois plus tôt pour

lui souhaiter Un joyeux Noël. Elle s'assit donc près de lui et mangea le reste de sa glace.

—Sur quoi travaillez-vous ces jours-ci, Mademoiselle?

—Je travaille sur les projets de Houston et de Kansas City.

Mon travail est toujours cinq ou six mois en retard sur le vôtre. C'est intéressant de vous talonner ainsi.

—Je ne sais pas au juste comment prendre ce que vous dites.

—Prenez-le comme un compliment, dit-elle en lui souriant et en battant ses longs cils châtain roux.

—Je vous remercie. Ben vous traite-t-il bien? Il n'est pas plutôt un bourreau d'esclaves comme je le lui avais prescrit?

—Il en serait bien incapable.

—Je sais.

La plaisanterie le fit sourire.

— Nous nous connaissons, Ben et moi, depuis longtemps.

Notre amitié a duré la moitié de nos vies en fait. C'est un frère pour moi.

—C'est une sacrée bonne personne!

Mike opina sans un mot, se rendant compte de n'avoir vu Ben que très peu depuis un an, faute de temps, faute surtout de ne pas prendre le temps. Il ne savait pas ce qui se passait dans la vie de son ami et avait laissé des mois s'écouler sans qu'il eût pris la peine de s'enquérir. Il se sentait coupable, perdu dans ses pensées. Bien des choses avaient changé pour lui au cours de la dernière année: lui-même avait considérablement changé.

— Je vous sens loin d'ici, Monsieur Hillyard. Vous pensez à des choses agréables, j'espère?

—Le printemps me fait un drôle d'effet; c'est pour moi un temps d'arrêt d'une année à l'autre et ça me porte à faire une sorte de bilan. C'est à ça que je pensais.

—C'est une bonne idée. Moi, je ne sais pourquoi, c'est en septembre.

Je pense que les rentrées scolaires m'ont marquée. Bien des gens font cet inventaire en janvier. Mais c'est encore au printemps que cela a le plus de sens: la vie repart à neuf au printemps, alors pourquoi pas nous? »

Ils s'échangèrent des sourires. Michael regardait le petit lac du parc, parfaitement calme, où seuls quelques canards se pavanaient avec contentement.

— Que faisiez-vous au même moment, l'an dernier?

Elle en avait à dire sur ce thème mais, pour Michael l'innocente question le transperça comme un glaive. L'an dernier, à cette date..

— Rien de bien différent de ce que je fais maintenant.

Il fronça les sourcils, jeta un coup d'œil à sa montre et se leva.

Chapitre 14

À la grande surprise de Michael, Wendy participait à la réunion qui avait lieu dix minutes plus tard. Ben tenait à sa présence, parce qu'on devait y discuter des plans initiaux du Mitre médical de San Francisco. La décoration intérieure était un facteur important et un apport artistique local était requis pour mettre en relief la ligne générale de l'édifice. Ben s'en était chargé, tandis qu'au bureau central de New York Wendy était responsable du travail de coordination, et ce plus que de coutume, en raison de l'absence de Ben, souvent requis à San Francisco.

Le projet était, il va sans dire, loin de son achèvement, mais encore fallait-il se mettre à l'œuvre, travailler sur les plans, résoudre la multitude des problèmes de détail qu'ils soulevaient.

Le meeting fut long, mais intéressant, mené en grande partie par Marion, avec l'assistance de George Calloway.

Michael prit une part à peu près égale aux délibérations. Ce projet était le sien et c'est ce que sa mère avait voulu dès le point de départ. Tous les plus importants bureaux d'architectes du pays avaient convoité ce contrat et Marion avait la ferme intention de l'utiliser pour bien asseoir le nom et la réputation de Michael.

Il était presque dix-huit heures quand la réunion prit fin et Wendy se sentait vidée. Elle avait bien présenté ses points de vue, n'avait pas cédé devant Marion quand il le fallait et, aux yeux de Michael, avait manifesté beaucoup de bon sens.

Ben était fier d'elle: à la sortie, il lui donna des petites tapes d'approbation sur l'épaule.

— Beau travail, ma petite, excellent travail.

Appelé par sa secrétaire, il dut laisser Wendy, qui continua seule dans le corridor. Elle fut surprise quand Michael l'aborda à son tour.

— Votre travail m'a fortement impressionné, Wendy. Je j crois qu'ensemble nous allons faire de l'excellente besogne.

— Je le crois, moi aussi.

L'éloge, surtout venant de lui, la fit littéralement rougir.

—Je. . Michael.. je. . je le regrette vraiment si cet; après-midi, dans le parc, j'ai pu dire des choses qui vous ont blessé.

Je ne voulais nullement m'immiscer dans vos secrets. Alors, si ma question était déplacée, je suis navrée. .

Touché de sa déconvenue, il leva la main pour la disculper et lui sourit avec beaucoup de gentillesse.

—J'ai été frustré et je m'en excuse. Je suppose que la fièvre du printemps me rend aussi stupide que rêveur. Est-ce que je pourrais réparer ma bêtise en vous invitant à dîner ce soir?

Il fut surpris autant qu'elle des mots qui lui tombaient des lèvres. A dîner! Lui qui n'avait pas dîné avec une femme depuis le mois de mai. Celle-ci était gentille, elle travaillait bien et elle voulait bien faire. Il la vit toute rouge d'embarras.

—Mais.. ce n'est pas nécessaire que vous. .

—Je sais mais j'aimerais que vous acceptiez.

Il le pensait vraiment.

—Etes-vous libre?

—Oui, et j'accepte volontiers.

—Très bien. Alors je vous prends chez vous dans une heure.

Il griffonna l'adresse, sourit et revint vite à son bureau.

C'est peut-être là une folie mais, diable, pourquoi pas?

Il se présenta à l'appartement exactement une heure plus tard. C'était une petite maison de brique brune avec une porte peinte en émail noir et un gros heurtoir de cuivre.

L'immeuble comprenait quatre appartements. Celui de Wendy était le plus petit, mais il avait l'avantage de jouir à l'arrière d'un petit jardin parfaitement bien tenu. La décoration intérieure comportait un agencement heureux de vieux et de neuf, d'ancien et de moderne bien choisis. Le tout baignait dans des couleurs chaudes et un éclairage discret.

Elle semblait grand amateur de vieille argenterie et de plantes vertes.

Michael regarda tout autour avec grand plaisir et s'assit pour savourer les hors-d'œuvre qu'elle avait préparés. Ils burent des Bloody Mary et échangèrent des propos sans Importance sur leur travail. Une bonne heure s'écoula en conversation facile et plaisante. Michael aurait voulu poursuivre, mais il avait fait des réservations à un restaurant français des alentours où on ne retenait plus les tables après cinq minutes de retard.

—Il va falloir partir si nous voulons arriver à temps. Mais est-ce que nous y tenons vraiment?

Il fut étonné d'entendre de sa voix à elle ce qu'il pensait intérieurement et se demandait quel sens pouvait avoir l'embarras qu'il percevait dans ses yeux. N'étant pas sorti depuis si longtemps, il craignait de mal s'exprimer et de faire des faux pas.

—A quoi pensez-vous exactement, Mademoiselle Townlend? Est-ce que l'idée est aussi choquante que ce que je puis lire sur votre visage?

—Bien plus encore. Parce que, voyez-vous, ce à quoi je pensais, c'est à un pique-nique sur le bord de l'East River, ou nous pouvions regarder passer les bateaux!

Elle avait l'air d'une petite fille avec son idée folle. Ils étaient là, tous les deux habillés pour un dîner en ville, lui en habit sombre, elle en robe de soie noire.. et elle proposait un pique-nique sur l'East River.

—Extraordinaire. Avez-vous du beurre d'arachide?

—Certainement pas. » Elle avait l'air offusquée. « Mais j'ai du pâté que je fais moi-même, Monsieur Hillyard. J'ai aussi du pain au levain. »

Elle avait l'air très fière d'elle-même et Michael était agréablement impressionné.

— Seigneur. . Je pensais plutôt à quelque chose comme du beurre d'arachide, de la gelée ou encore des hot-dogs.

—Jamais de la vie.

Elle fit la moue et disparut dans la cuisine, où en dix minutes elle avait concocté un pique-nique pour deux: un, reste de ratatouille, son pâté, du pain, une bonne pointe de Brie, trois poires bien mûres, du raisin et une petite bouteille de vin.

—Est-ce que ça ressemble assez à un pique-nique?

demanda-t-elle avec un petit air inquiet.

Il éclata de rire.

—Mais êtes-vous sérieuse? Je n'ai jamais mangé d'aussi bonnes choses depuis ma douzième année. Je vis la plupart du temps de sandwiches faits de restes de rosbif et de n'importe quoi apporté par ma secrétaire. Comme je ne regarde pas de près, ça pourrait être de la nourriture pour chien et je ne m'en apercevrais pas.

—Grand Dieu! C'est étonnant que vous ne soyez pas en train de mourir de faim. »

S'il n'allait pas crever de faim, il était certainement très décharné.

— Tout est prêt?

Wendy regarda autour d'elle et prit un joli châle beige pendant que Michael ramassait le panier de pique-nique.

Ils croisèrent quelques rues jusqu'à l'East River, trouverent un banc et s'y installèrent, tout heureux de voir évoluer les bateaux. La soirée était chaude et belle avec un ciel rempli d'étoiles. La rivière fourmillait de remorqueurs, de bateaux de croisière et même de quelques voiliers en ballade. Décidément Mike et Wendy n'étaient pas les seuls à ressentir la fièvre du printemps.

— Est-ce votre premier emploi, Wendy?

La bouche à moitié pleine de pâté, il avait l'air plus jeune.

—Oui, et aussi le premier que j'ai sollicité. J'en suis bien contente: dès ma graduation à Parsons, c'est chez vous que je suis venue.

—Intéressant! J'en suis à mon premier emploi, moi aussi.

Il était bien tenté de lui demander ce qu'elle pensait de la mère, mais il n'osa pas, ne voulant pas la mettre dans l'embarras. Après tout, si cette fille avait le moindre jugement, elle devait certainement la détester. Sur le plan du travail, Marion Hillyard était un monstre, et Michael était le premier à le savoir.

—Vous avez de bonnes chances de réussir dans votre besogne, Michael!

Elle disait cela pour le taquiner, ce qui le fit rire.

—Que ferez-vous ensuite, Wendy? Vous marier? Avoir des enfants?

—Je ne sais pas. Peut-être bien. Ce ne sera certainement pas avant un certain temps. Je veux d'abord assurer ma Carrière. Il me sera toujours possible d'avoir des enfants quand je serai dans la trentaine.

—Eh bien! Les temps ont certainement changé. Autrefois tout le monde était pressé de se marier.

—Certaines filles le sont encore.

Elle lui sourit et prit une pointe de Brie avec une tranche de poire.

—Vous avez l'intention de vous marier un jour?

Elle le fixa d'un regard curieux et lui, il secouait la tête en regardant les bateaux au loin.

—Jamais.

Se tournant vers elle, il secoua encore la tête, mais cette fois on eût dit que ses yeux voulaient lui crier quelque chose.

Wendy se demanda alors s'il fallait ou non laisser tomber sa question,

—Je ne veux pas insister, dit-elle.

—Oh, cela n'a plus beaucoup d'importance. J'ai évité la question toute une année. Je l'ai évitée avec vous aujourd'hui même. Je ne pourrai pas toujours l'esquiver.

Il s'interrompit un moment, regardant ses mains, et il revint à elle.

—Je devais me marier l'an dernier. Nous étions en route pour le mariage, quand Ben Avery. . ma fiancée et moi avons été victimes d'un accident de voiture. Le chauffeur de l'autre véhicule a été tué.. ma fiancée aussi. .

Il ne pleurait pas, mais il se sentait l'âme en lambeaux.

Wendy le regardait avec de grands yeux horrifiés.

—Mon Dieu, Michael. C'est effroyable. Un vrai cauchemar!

—En effet. J'ai passé quelques jours dans le coma. Quand j'en suis sorti,. . elle avait déjà disparu et moi..

Il se sentit presque incapable de poursuivre et de dire ce qu'il n'avait même pas avoué à Ben. Mais il avait besoin de le dire à quelqu'un.

—Je suis retourné à son appartement deux semaines plus tard. L'appartement avait été vidé. Quelqu'un avait appelé Goodsmith, le déménageur. Quant aux peintures, elles avaient été volées par des infirmières de l'hôpital. Ma fiancée était artiste-peintre.

Ils restèrent un long moment sans rien dire. Puis, Michael reprit pour tenter de mieux saisir la portée des mots.

—Il ne restait absolument rien d'elle.. rien de moi non plus.

Quand il leva les yeux, les larmes inondaient la figure de Wendy.

— J'ai tellement de peine pour vous, Michael!

Il inclina la tête et, pour la première fois depuis un an, il se mit à pleurer et les larmes coulaient lentement sur son visage pendant qu'il serrait Wendy dans ses bras.

Chapitre 15

—Mike, que penses-tu de cette femme en charge du bureau de Kansas City?. .

Elle regardait de son côté, étendue sur une chaise longue de jardin. Michael n'écoutait pas, les yeux braqués sur le journal du samedi. Ils étaient dans le jardin, tous deux en maillots de bain sous le soleil chaud de New York. Wendy savait qu'il n'était pas plus attentif à elle qu'à son journal.

—Mike.

—Quoi?

—Je te parlais de cette femme du bureau de Kansas City.

Elle constata, avec une pointe d'irritation, qu'il était encore perdu dans ses pensées.

—Boirais-tu un autre Bloody Mary?

—Quoi? Eh bien, oui. Mais il me faudra partir bientôt pour le bureau.

Il fixait un point invisible, loin derrière son épaule gauche.

—Merveilleux! dit Wendy.

—Que veux-tu insinuer?

Il la regardait maintenant sans trop savoir quoi lire sur sa figure. Avec un peu d'application il aurait compris tout de suite.

—Rien de particulier.

Ecoute. Le centre médical de San Francisco va me faire travailler comme un forçat pendant les deux semaines qui viennent. C'est une des plus importantes entreprises du pays.

—Si ce n'était pas cela, ce serait autre chose. Et puis, tu n'as pas à te justifier devant moi.

—Ne fais pas comme si je poinçonnais ma carte.

Il poussa le journal du pied et lui lança un regard furieux.

De son côté, elle commençait à bouillir.

—Poinçonner? Parlons-en. Tu es arrivé ici à minuit trente hier, alors que nous devons dîner chez les Thompson.

J'aurais bien dû m'y rendre quand même.

—Pourquoi n'y es-tu pas allée? Tu n'avais pas à m'attendre!

—Non. Mais il arrive ceci que je suis amoureuse de toi. Je t'attends, moi, quoi qu'il arrive. De ton côté, tu n'essaies même pas d'avoir un peu d'égards pour moi. Mais qu'est-ce que tu as, nom de Dieu? As-tu peur de sortir de ton bureau?

As-tu peur que quelqu'un te mette le grappin dessus? As-tu peur d'être éventuellement amoureux de moi? Ce serait bien épouvantable!

—Ne fais pas la sotte, Wendy, tu connais mon horaire de travail mieux que quiconque.

—En effet, mais je sais aussi que la moitié de tes heures de travail n'ont pas d'autre fonction que de te cacher. Tu t'en sers pour m'éviter et pour t'éviter toi-même..

Et pour éviter Nancy, aurait-elle voulu ajouter.

— Ridicule.

Il se leva et se mit à marcher sur les pavés chauds du petit jardin. On était en septembre et il faisait encore chaud à New York.

Après les premières semaines plutôt agréables de leur liaison, Michael et Wendy passèrent un été plutôt cahoteux.

Ils l'avaient passé surtout à travailler, ne s'étant réservé qu'un week-end à Long Island.

— Et puis, diable, qu'attends-tu de moi? Je croyais qu'au départ nous avions clarifié la situation. Je t'ai dit que je ne voulais pas..

—Tu m'as dit que tu ne voulais pas t'impliquer de peur d'être blessé, que tu n'étais pas sûr de vouloir jamais te marier. Cependant, tu ne m'as jamais dit que tu avais peur de la vie, que d'être plus humain te donnait la frousse. Michael, tu passes plus de temps avec ton dictaphone qu'avec moi. Et tu es probablement plus gentil avec lui.

—Et alors?

Elle sentit un petit frisson lui parcourir l'échiné.

Décidément, ça lui était bien égal! Quelle folie de s'attarder a lui. Néanmoins, elle sentait chez lui une sorte de charme, de force un peu sauvage en même temps qu'une grande tristesse qui l'attiraient. Elle sentait surtout la profondeur de la peine et de ses besoins. Elle voulait éperdument le rejoindre et lui montrer combien elle l'aimait, mais elle se butait a son indifférence. Elle n'était pas Nancy et tous deux s'en rendaient bien compte.

Sans rien ajouter, Wendy se leva et disparut dans le living-room pour cacher ses larmes. Dans la cuisine elle se Versa un autre Bloody Mary, resta là un moment, tremblante, les yeux clos, souhaitant trouver le moyen de le rejoindre, de le rendre vraiment présent. Elle commençait cependant à croire qu'il ne serait jamais vraiment « Là » pour personne.

Elle vida son verre a grandes lampées; elle allait déposer le verre vide sur la table de cuisine, quand elle sentit les mains de Michael caresser doucement sa peau satinée et Bronzée parles longs week-ends passés seule dans son jardin. Elle ne dit rien. Il était là derrière elle et elle pouvait sentir la chaleur de son corps. Elle le désirait désespéré-

mont, excédée qu'il le sache et qu'il pût la posséder quand il le voudrait. Zut, il était grand temps de lui rendre la partie plus ardue.

—Je te désire, Wendy.

Ces mots la tourmentèrent et lui firent passer des frissons sur tout le corps, mais elle ne fléchirait pas. Elle resta le dos tourné, irritée par la douceur de ses mains qui descendaient le long de son dos vers les fesses et remontaient vers les seins.

—Et alors quoi? comme tu viens de dire.

—Tu sais que je suis incapable de contrôler cette sorte d'appétit.

—Ce n'est pas que de l'appétit, Michael, c'est de l'amour. Il est désolant que tu ne voies pas la différence. Etait-ce la même chose avec l'autre personne?

Ses mains s'arrêtèrent et ses bras se raidirent. De son côté, Wendy ne pouvait contrôler l'envie qu'elle avait de le blesser.

—Avais-tu peur de l'aimer, elle aussi? Les choses te sont peut-être plus faciles maintenant qu'elle est morte.

Dorénavant tu n'as à aimer personne et tu peux te réfugier derrière le sentiment tragique d'être privé de sa présence.

Elle se retourna lentement pour l'affronter, les yeux pleins d'amertume.

—Comment peux-tu dire des choses pareilles? Comment oses-tu?

Un moment il lui rappela sa mère, il était presque aussi dur qu'elle, presque aussi froid. Pas tout à fait quand même.

Qui, en effet, pouvait être comparé à Marion Hillyard?

—Pourquoi déformes-tu ce que je te dis?

—Je ne déforme rien. Je pose des questions, voilà tout. Si je me trompe, je le regrette. Cependant je commence à me demander si je fais vraiment erreur.

Appuyée contre la table, elle le regarda fixement. Il la saisit par les épaules et la tira vers lui.

—Michael..

Il ne dit pas un mot, il écrasa plutôt sa bouche sur la sienne. En même temps, il arracha le haut du bikini, tira fermement sur la culotte, qui lui resta dans la main parce que les agrafes dorées avaient sauté. Quand Wendy se vit étendus sur le plancher, elle se haïssait elle-même plus qu'elle n'en voulait à Michael, parce qu'elle savait qu'au fond d'elle-même c'était ce qu'elle désirait.

Au moins il était bien en vie, au moins il lui faisait l'amour, quel que fut le prix. Le prix était cependant trop élevé, puisque c'était un morceau de son âme qu'il lui arrachait.

Pendant qu'ils restaient là, pantelants et inondés de sueurs, Wendy entendit dans le silence le tic-tac de l'horloge de la cuisine. Michael ne disait rien, les yeux tournés vers le jardin, l'air étrangement triste.

« Est-ce que ça va? » aurait-il pu lui demander, mais c'est elle qui lui posa la question. Cette liaison n'avait pas de sens, elle le savait, mais en même temps il ne lui semblait pas possible d'y mettre un terme. Elle se demandait ce qu'il arriverait quand ce serait fini.

—Mike.

—Hum! Oui.. Je m'excuse, Wendy, il m'arrive d'être un imbécile sans

pareil. »

Des larmes brillaient dans ses yeux.

— Il me serait difficile de te contredire là-dessus!

Elle le regarda avec un sourire plein de regrets et lui embrassa la pointe du menton.

« ..Mais il se trouve que je t'aime quand même.

—Tu mérites mieux, tu sais.

Pour la première fois depuis des mois, il paraissait enfin la voir vraiment.

—Parfois je me hais pour tout le mal que je te fais. Je ne. ..»

Il allait poursuivre, mais elle lui posa un doigt sur les lèvres.

—Je sais, je sais.

Il opina de la tête et se leva.

—Michael, lança-t-elle du plancher où elle était restée étendue.

—Oui?

Il y avait plus de douceur sur son visage qu'une demi-heure plus tôt: elle avait donc pu faire quelque chose pour lui.

—Est-ce que Nancy te manque toujours?

Il attendit longuement avant de faire un signe affirmatif, les yeux pleins de tristesse. Sans rien ajouter, il s'en fut dans la chambre à coucher pour se rhabiller.

Wendy se releva lentement. Elle se souciait peu de son bikini déchiré: il lui avait servi tout l'été après tout et l'agrafe pouvait être réparée.

Elle se percha toute nue sur un des tabourets et réfléchit sur ce qu'elle avait aperçu dans les yeux de Michael. Quand celui-ci revint, il la trouva encore assise et plongée dans ses pensées. Elle leva un regard de surprise. . puis de regret, quand elle le vit portant jeans et chemise blanche. Il avait sa mallette d'une main et son tricot de l'autre. La mallette signifiait qu'il se rendait à son bureau malgré tout, bien qu'on fût dimanche, et le tricot voulait dire qu'il y resterait longtemps. Ce

n'était pas là de bonnes nouvelles pour Wendy.

— Est-ce que je vais te revoir plus tard?

Elle se haïssait d'avoir demandé ça: la voici qui demandait.. qui mendiait.

—Je serai probablement occupé jusqu'à deux ou trois heures du matin avant de rentrer à mon appartement. Il faudra que je m'y rende pour m'habiller de toute façon.

La gentillesse qu'elle avait vue sur son visage quelques minutes plus tôt avait disparu. Il était redevenu le Michael qui se sauvait: il avait suffi de dix ou quinze minutes pour le perdre, après avoir fait l'amour avec lui. La situation semblait sans espoir, mais elle se refusait encore à abandonner la partie. Cette forme de rejet l'incitait à donner encore plus, à essayer plus résolument, à s'engager davantage.

— Je te verrai donc au bureau demain.

S'efforçant de ne pas paraître malheureuse, elle le reconduisit à la porte en souriant. Il la quitta sans s'attarder plus que le temps d'un baiser rapide sur le front et partit sans se retourner. Wendy n'en était pas fâchée parce que, au moment où elle refermait la porte, elle s'était mise à pleurer Michael était vraiment un cas désespéré!

Chapitre 16

Les paysages s'étaient mis à courir derrière eux quand il eut enfoncé l'accélérateur de sa Porsche noire. La sensation était enivrante, on se sentait voler et personne sur la route ne pouvait l'en empêcher.

Nancy et Peter faisaient cette promenade pratiquement tous les dimanches depuis quelque temps. Il la prenait vers onze heures et ils voguaient le plus loin possible vers le sud.

Ils s'arrêtaient pour le lunch, se promenaient un peu, main dans la main, chacun s'amusant des réminiscences de l'autre.

Ils remontaient ensuite vers San Francisco. Cette balade était devenue partie d'un rituel que Nancy adorait. Elle commençait à ressentir pour Peter des sentiments très particuliers.. N'était-il pas devenu un personnage très important dans sa vie? N'avait-il pas ravivé les anciens rêves et n'en avait-il pas fait naître de nouveaux?

Ce jour-là ils s'étaient arrêtés près de Santa Cruz à un petit restaurant dont le style faisait penser à une auberge française. Ils avaient commandé une quiche lorraine et une salade niçoise arrosées d'un blanc sec. Nancy s'habituaît à ce genre de repas. On était certes loin de la Nouvelle-Angleterre, de ses foires et de ses perles bleues.

Peter Gregson était un homme très raffiné et c'était un des traits de son caractère que Nancy appréciait beaucoup. Il la faisait se sentir femme du monde, malgré ses bandages et ses drôles de chapeaux.

On pouvait maintenant voir son visage davantage, puisque toute la partie inférieure était terminée. Il n'y avait que le tour des yeux qui fût encore couvert et caché en grande partie par les verres teintés. Déjà on pouvait entrevoir non seulement le miracle de reconstitution, mais le chef-d'œuvre que Peter était en train de réaliser.

Nancy elle-même s'en rendait bien compte et cette constatation lui donnait des allures plus assurées. Ne portait-elle pas ses chapeaux avec un brin de désinvolture?

N'achetait-elle pas des vêtements plus originaux de coupe et de couleurs?

Elle avait perdu deux autres kilos, ce qui la faisait paraître plus élancée et plus élégante. Elle s'amusait même à jouer de la voix. On voyait qu'elle commençait à aimer la nouvelle personne qu'elle était

en train de devenir.

—Savez-vous, Peter, que j'ai songé à changer de nom?

Elle avait dit cela avec un petit sourire penaud. L'idée lui avait semblé moins sotte quand elle en avait causé avec Faye. Cette fois elle regretta de l'avoir mentionnée. Peter la mit vite parfaitement à l'aise.

—Je n'en suis pas du tout surpris. Vous êtes devenue une jeune femme toute nouvelle, alors pourquoi pas un nom nouveau? Vous en est-il venu un à l'esprit?

Il la regarda très affectueusement en allumant un Diego de Dunhill, dont l'arôme avait fini par lui plaire, surtout après un bon repas. Peter était en train de l'initier à quantité de bonnes choses de la vie, façon on ne peut plus agréable d'accéder à la maturité.

—Alors, qui est ma nouvelle amie? Quel est son nom?

—Je ne suis pas sûre encore, mais j'avais pensé à Marie Adamson. Qu'est-ce que vous en dites?

Il s'arrêta un moment.

—Pas mauvais du tout.. En fait, il me plaît beaucoup.

Comment vous est-il venu?

C'est le nom de fille de ma mère et celui de la religieuse que je préférais.

—Voilà une association pour le moins séduisante.

Ils rirent de bon cœur et Nancy s'adossa avec un petit sourire de contentement. Marie Adamson! Son nom l'enchantait.

—Quand vous est venue exactement cette idée de changer de nom? »

Il l'observait à travers le voile bleuâtre de la fumée de son cigare.

—Je ne sais pas. Comme ça.

—Pourquoi ne pas commencer tout de suite à vous en servir? Cela vous permettra de mieux voir si vous l'aimez.

Vous pourriez même l'apposer comme signature à vos œuvres.

Il paraissait enthousiaste, comme il l'était toujours quand il s'agissait des activités de Nancy ou des siennes.

Au grand étonnement de Nancy et à son grand plaisir, Peter voyait du même œil Nancy et ce qu'elle faisait. Elle et son œuvre avaient pour lui la même importance et il en était venu à estimer ses talents.

— Sérieusement, Nancy, pourquoi pas?

—Quoi? Signer Marie Adamson sur les photos que je vous donne?

Elle était ravie qu'il lui parle si sérieusement. Lui et Faye étaient les seuls à connaître ses œuvres.

— Cela pourrait élargir encore vos horizons.

Cette allusion n'était pas nouvelle; elle leva la main et hocha la tête avec un petit sourire bien décidé.

— Ne revenons pas là-dessus, voulez-vous?

—J'y reviendrai jusqu'à ce que vous deveniez raisonnable sur ce point, Nancy. Vous n'allez pas garder indéfiniment la lumière sous le boisseau. Vous êtes une artiste, que ce soit en peinture ou en photographie, et c'est un crime de cacher vos œuvres comme vous le faites. Il va falloir que vous prépariez une exposition.

— Ah, non!

Elle avala une gorgée de vin et se mit à regarder au loin.

— J'ai déjà été exposée plus que je ne souhaitais.

—Voyez-vous ça! C'est extraordinaire. Je fais tout ce que je peux pour vous refaire à neuf et vous allez vous cacher dans un appartement le reste de votre vie pour y prendre des photos de moi?

—Est-ce vraiment si terrible?

—Terrible pour moi, en tout cas.

Il lui sourit gentiment en lui prenant la main.

—Terrible pour vous aussi, sans aucun doute. Vous n'avez pas le droit d'être aussi avare de vos talents. N'allez pas les cacher et vous faire ce tort à vous-même. Pourquoi pas une exposition sous le nom de Marie Adamson? Il y a là une certaine forme d'anonymat qui vous

permettrait d'abandonner ce nom de Marie Adamson si vous étiez mécontente de l'exposition. Faites au moins l'essai. Greta Garbo elle-même n'était-elle pas une étoile jusqu'au jour où elle se mua en recluse?

Donnez-vous au moins une chance.

Il y avait une sorte d'imploration émouvante dans sa voix.

D'autre part, l'anonymat du nouveau nom constituait un bon argument. Peut-être aussi que ce changement de nom l'aiderait à modifier son optique, puisque quelque chose soi contractait en elle à la seule pensée de redevenir une artiste professionnelle. Cela la faisait se sentir vulnérable.. en lui rappelant Michael.

—Je vais y penser.

C'était là la réponse la plus positive qu'il avait fini par tirer d'elle et il en fut très heureux.

—Pensez-y sérieusement, Marie.

Il la regarda avec un large sourire et elle rit aux éclats,

—Ça me fait tout drôle de porter un nouveau nom.

—Pourquoi? Vous avez un nouveau visage, est-ce que ça vous fait tout drôle?

—Non, plus réellement. Grâce à Faye et à vous, je m'y suis habituée!

La plupart des femmes auraient tout donné pour un si joli visage, elle le savait bien.

—Alors, est-ce que je commence à vous appeler Marie?

Il ne voulait que la taquiner, mais il perçut comme une lumière nouvelle dans ses yeux, malicieux et éclatants de vitalité.

—À vrai dire.. oui. Je pense que je vais essayer.

—Parfait, Marie. Pincez-moi si j'oublie.

—Aucun problème, je n'aurai qu'à vous donner un coup avec mon appareil photo.

Il fit signe qu'on apporta l'addition. Ils s'échangèrent des sourires

pleins de tendresse. Après le lunch, ils déambulèrent dans la petite ville côtière, jetant un coup d'œil dans les boutiques, s'aventurant dans des rues étroites et musardant dans les galeries. Partout où ils allaient, Fred suivait derrière, habitué lui aussi à ces dimanches rituels. A l'heure du lunch, il les attendait dans la voiture avant de les accompagner dans leur promenade.

—Fatiguée?

—Il la regarda avec beaucoup d'attention après une heure de cette flânerie. Sans doute avait-elle de plus en plus d'endurance, mais Peter, plus que tout autre, savait qu'elle se fatiguait facilement. En ce dix-septième mois depuis l'accident, elle avait subi quatorze opérations et il allait falloir encore toute une année pour en arriver à une complète récupération. Cependant, ceux qui ne la connaissaient pas aussi bien n'auraient jamais soupçonné ces fatigues occasionnelles. Elle était toujours pleine d'entrain, même si une heure de marche lui demandait un certain effort.

— Êtes-vous prête pour le retour?

—Oui, même si je refuse de l'admettre, dit-elle avec un petit air triste.

Peter serra sa main dans la sienne.

— Dans un an d'ici, Marie, vous aurez le dessus sur moi dans toutes les courses!

La phrase la fit rire autant que l'aisance avec laquelle il prononçait le nouveau nom.

— J'accepte le défi.

—C'est vous qui gagnerez, j'en ai bien peur. Vous avez un grand avantage sur moi.

—Quel avantage?

—Votre jeunesse.

—Mais vous êtes jeune, vous aussi.

Elle le disait avec conviction, si bien qu'il rit en secouant sa belle tête.

—J'espère que vous me verrez toujours avec des yeux aussi bienveillants, ma chérie..

Quand il regardait au loin, une ombre de tristesse passait devant ses yeux, Nancy l'avait bien perçue. Il n'y avait pas à se cacher leur différence d'âge. Ils étaient sans doute, assez près l'un de l'autre pour jouir d'une certaine intimité, mais il y avait entre eux un écart de vingt-trois ans. Elle le lui avait dit déjà et, selon ses humeurs, il lui arrivait de la croire. Ce qu'il n'était pas arrivé à s'avouer à lui-même, c'était son propre malaise: cette jeune fille était la première qui lui avait fait rêver de redevenir jeune, de balancer une décennie ou deux d'un passé qu'il avait sans doute apprécié, mais qu'il portait maintenant comme un fardeau face à sa jeunesse.

—Nancy?..

Il avait tout à coup oublié le nouveau nom et il la regardait très sérieusement avec des yeux interrogateurs.

— Oui?

—Est-ce que.. Est-ce qu'il vous manque toujours?...

Il y avait tant de chagrin dans les yeux de Peter qu'elle eut envie de l'enlacer et de lui dire que tout allait bien.

Elle ne pouvait pas non plus lui mentir. Sans doute surprise de voir que la question lui arrachait encore des larmes, elle se replia sur elle-même et fit signe que oui.

— Parfois. Mais pas toujours.

C'était une réponse franche et honnête.

—L'aimez-vous encore?

Avant de répondre, elle le regarda droit dans les yeux.

—Je ne sais pas. Je me souviens de lui comme il était, je me souviens de nous deux comme nous étions, mais rien de j cela n'est réel aujourd'hui. Je ne suis plus la même personne; lui non plus ne peut plus être le même, l'accident l'a nécessairement marqué. Il est fort possible que, si nous nous revoyions, nous nous rendions compte qu'il ne reste rien entre nous.. Dans ces conditions, il m'est difficile de répondre, parce que tout ce qui reste, ce sont des rêves du passé. Parfois je voudrais le rencontrer, ne serait-ce que pour en finir.. Comme j'en suis arrivée à croire que je ne le reverrai plus, il va bien falloir que je mette ces rêves de côté.

Un tel avenir lui avait été difficile à accepter, mais elle l'avait fait avec beaucoup de détermination.

« Ce n'est pas facile », avait répondu Peter, les yeux pleins de chagrin.

Nancy se demanda soudain s'il n'aurait pas passé lui-même par une expérience analogue. C'était peut-être à cause de cela qu'il l'avait toujours si bien comprise.

— Peter, comment se fait-il que vous ne vous soyez jamais marié?

Ils marchaient lentement vers la plage, Fred sur leurs talons.

—Je ne devrais pas vous demander ça!

—Si, vous pouvez. Il y a une quantité de bonnes raisons. Je suis trop égoïste. J'ai été très occupé. Mon travail m'a avalé.

Tout cela mis ensemble. Et puis, je suis trop remuant, je suis incapable de me fixer.

—En un sens, je ne vous crois pas.

—Moi non plus, même s'il y a quelque chose de vrai dans toutes ces raisons.

Il s'arrêta longuement, puis poussa un grand soupir.

—Bien sûr, il y a d'autres raisons. J'ai aimé quelqu'un pendant douze ans. Elle était d'abord une de mes patientes.

J'étais épris d'elle, mais j'ai toujours évité de m'engager, au point qu'elle ne sut d'abord rien de mes sentiments.. Si ce n'est beaucoup plus tard seulement. On eût dit que le sort nous poussait constamment l'un devant l'autre, aux réunions mondaines, aux dîners, aux activités sociales ou professionnelles.

C'est que son mari était lui-même médecin. Alors, vous voyez, elle était mariée et j'ai résisté à la tentation pendant un an. Ensuite j'ai cédé, je suis tombé amoureux d'elle et nous eûmes ensemble de bons moments. Nous avons pensé nous marier, partir ensemble, avoir un enfant, mais tout cela ne s'est jamais concrétisé. Les choses continuèrent comme avant. . et cela pendant douze ans. Je ne comprends pas encore comment nous avons fait..

Je suppose que ce sont des choses qui arrivent. . Le temps passe, la vie suit son cours et un jour vous vous éveillez pour constater que dix

années, douze années se sont écoulées.

Nous avons toujours trouvé des raisons, moi pour ne pas me marier, elle pour ne pas divorcer, son mari, ma carrière, sa famille. Il y avait toujours un tas de raisons. Il est bien possible que nous préférions laisser les choses comme elles étaient. Je ne sais pas.

C'était là un aveu qu'il n'avait jamais fait. Nancy l'avait bien observé pendant qu'il parlait, les yeux perdus à des milliers de kilomètres.

—Pourquoi avez-vous cessé de vous voir?

Peut-être n'ont-ils jamais cessé, pensa-t-elle. Cette idée la fit rougir, se demandant si elle n'avait pas été trop indiscreète. Après tout, elle ignorait probablement beaucoup de choses qu'elle n'avait aucun droit de connaître.

—Je m'excuse, je n'aurais pas dû vous demander ça!

—Voyons, Nancy.

Ses yeux étaient revenus vers elle avec leur gentillesse coutumière.

—Il n'y a rien que vous ne puissiez me demander. La raison est qu'elle est morte du cancer il y a quatre ans. J'ai été auprès d'elle la plupart du temps, sauf le dernier jour. Je pense que Richard, son mari, avait fini par tout savoir. Mais rien n'importait plus, puisque nous l'avons perdue l'un et l'autre. Je crois que Richard a été très reconnaissant qu'elle ne l'ait jamais quitté.

Nous l'avons regrettée ensemble, lui et moi. C'était une femme extraordinaire. Elle était. . elle vous ressemblait beaucoup.

Il avait les yeux remplis de larmes en regardant Nancy, en pleurs elle aussi. Sans réfléchir, d'une main secourable, elle essuya doucement les larmes de ses joues et sans retirer sa main l'embrassa tendrement sur la bouche. Ils restèrent longtemps ainsi, très près l'un de l'autre, les yeux clos. Elle sentit ensuite les bras de Peter l'enlacer: elle n'avait pas connu une aussi grande paix depuis plus d'un an, ni une aussi grande sécurité. Il l'étreignit ainsi pendant ce qui leur parut un temps très long. Il pencha alors son visage vers le sien et l'embrassa avec une passion refoulée depuis quatre ans. Sans doute avait-il courtoisé d'autres femmes après la mort de Livia, mais il n'en avait aimé aucune avant de rencontrer Nancy.

—Savez-vous que je vous aime?

Il se recula un peu pour la regarder, mais d'un regard qu'elle ne lui avait jamais vu encore. De son côté, elle était à la fois heureuse et triste, n'étant pas certaine d'être prête à lui donner en retour tout ce dont il la gratifiait. Elle l'aimait sans doute.. mais pas de l'amour dont ses yeux disaient qu'il l'aimait.

—Je vous aime moi aussi, Peter, mais à ma façon.

—Je n'en demande pas plus pour le moment.

C'est ce que Livia lui avait déjà dit. Ces deux femmes se ressemblaient de façon remarquable.

—Faye m'a beaucoup aidé à la mort de Livia. Voilà pourquoi j'étais certain qu'elle vous serait très secourable.

Elle l'avait aidé d'autres façons, mais il importait peu d'en parler, du moins pour le moment.

—Vous avez raison, Peter. Faye a été admirable. Vous l'avez été tous les deux.

Ce fut elle cette fois qui prit la main de Peter. En remontant de la plage, elle lui dit:

—Peter. . je. . je ne sais comment dire.. je ne voudrais pas vous blesser en disant que je vous aime, j'en suis encore à liquider mon passé, morceau par morceau. Ça pourrait prendre encore un certain temps.

—Je ne suis pas pressé et je suis un homme très patient.

—Tant mieux, parce que je tiens à ce que vous soyez là quand je serai prête.

—Je serai là, ne vous inquiétez pas.

La façon dont il le disait la remplissait de bonheur et de chaleur. Elle se demandait si elle ne l'aimait pas plus qu'elle ne croyait. Aussi, à mesure qu'ils avançaient, il lui vint une idée qui l'effraya d'abord et la troubla. Elle savait clairement ce qu'elle voulait faire. Peter de son côté avait bien vu l'étincelle dans ses yeux au moment où ils avaient rejoint la voiture.

— Eh bien, qu'est-ce que vous avez derrière la tête?

—Peu importe.

—Grand Dieu, insista Peter, de quoi s'agit-il?

Plusieurs semaines auparavant, elle lui avait donné un coup de fil très tôt le matin pour lui dire de se lever pour admirer un extraordinaire lever de soleil.

—Nancy, non, Marie plutôt, à partir de maintenant c'est Marie, seulement Marie. Mais, dites-moi, est-ce que Marie est aussi dangereuse que Nancy?

—Bien plus. Marie a toutes sortes de nouveaux trucs dans la tête!

—Alors, ménagez-moi un peu! »

Il n'avait pas l'air de quelqu'un qui tenait à être ainsi épargné.

— Un indice! Seulement un petit indice!

Elle secouait la tête et s'amusait de lui. Fred avait sauté sur ses genoux et Peter avait mis la voiture en marche.

— Eh bien, j'ai moi-même une suggestion à vous faire. Le travail sur votre figure sera terminé vers la fin de l'année.

Pourquoi ne pas commencer la nouvelle année avec une exposition des photos d'art de Marie Adamson? Êtes-vous d'accord?

—Je pourrais bien.

En fait, le projet commençait à lui plaire. Il s'était d'ailleurs passé quelque chose cet après-midi-là qui l'enhardissait de nouveau. Il était bien possible que le fait de dire ce qu'elle ressentait à propos de Michael, d'entendre parler de cette femme que Peter avait aimée. . et le fait d'avoir été dans ses bras, d'avoir été embrassée par un homme..

— Je vais réfléchir à propos de cette exposition.

—Plus que ça, promettez-moi. En fait...

Il retira la clé de la voiture, la glissa sous lui et se retourna vers elle en souriant.

—Je ne vous ramènerai pas à la maison tant que vous n'aurez pas promis et j'espère que vous êtes assez femme du monde pour ne pas vous battre avec moi pour la clé.

—D'accord. Vous gagnez, je me rends. Je ferai l'exposition.

—Comme ça?

Il en était estomaqué.

—Oui, comme ça. Quelles suggestions me faites-vous pour organiser cette exposition?

—Laissez-moi ça. Entendu?

—Oui, Monsieur, entendu.

La confiance qu'elle lui faisait pour son travail d'artiste était égale à celle qu'elle lui accordait pour son visage et sa vie elle-même.

—Ma chère Nancy, vous ne le regretterez pas.

Lentement il lui prit la tête dans ses mains, l'embrassa et remit la voiture en marche. La journée avait été merveilleuse.

Ils revinrent lentement le long de la côte et c'est à regret que Peter stoppa la voiture en face de chez elle, vers dix-huit heures. Il ne lui plaisait pas de voir finir la journée, mais il tenait à ce que Nancy se repose.

—Parfait, petite Madame. Prenez une bonne nuit de sommeil. Je tiens à vous voir alerte à mon bureau demain matin.

Le lendemain, en effet, il devait retirer d'autres bandages et deux autres opérations étaient au programme pour les deux prochains mois. C'était en décembre qu'on allait en avoir fini avec la chirurgie. En janvier, ce devait être le «

dévoilement ».

— Aimeriez-vous monter?

Elle n'était pas sûre de vouloir qu'il accepte, aussi fut-elle soulagée par son refus.

— Nous dînerons ensemble à un moment cette semaine et j'aurai des nouvelles à propos de l'exposition.

— Je ne serai pas déçue même si vous n'en avez pas !

Il sourit pendant qu'elle et Fred descendaient de voiture.

Elle lui fit signe de la main au moment d'entrer.

Sans prendre le temps de retirer son manteau, elle se dirigea vers l'armoire de rangement pour y chercher quelque chose en arrière des vêtements. Elle retira un paquet tout empoussiéré qu'elle regarda longuement. Elle tira lentement la fermeture à glissière et le grand carton à dessins s'ouvrit en déversant à ses pieds des esquisses, quelques peintures, des toiles inachevées. Ce qu'elle cherchait était sur le dessus du paquet. Elle s'assit sur le plancher pour le regarder avec beaucoup d'attention et de concentration. Cette toile devait être le cadeau de mariage de Michael, un an et demi plus tôt. C'était le paysage avec le petit garçon caché dans l'arbre. Elle le regarda longuement, jusqu'à ce que les larmes coulent de ses yeux. Il lui avait fallu dix-huit mois pour y faire face. C'était le moment. Elle allait terminer cette peinture pour Peter!

Chapitre 17

Le matin était clair et vif. Marie rabattit son feutre blanc, releva le col de son manteau de lainage rouge et traversa les quelques rues qui la séparaient encore du bureau de Faye Allison. Fred, comme toujours, trottnait à ses côtés; son collier et sa laisse étaient de la même couleur que le manteau de sa maîtresse. Nancy lui sourit quand ils tournèrent le dernier coin de rue. Elle était en très grande forme et le brouillard ne parvenait pas à l'assombrir. Elle monta l'escalier à la course et entra.

—Bonjour! Me voici! » chantait-elle dans la maison chaude et confortable. Une réponse lui vint rapidement de l'étage supérieur. Marie enleva son manteau; elle portait une simple robe de lainage blanc parée d'une broche en or que lui avait donnée Peter.

A demi distraite, elle se regarda dans la glace, mit son chapeau à un angle plus désinvolte et s'amusa de ce qu'elle voyait. Elle ne portait plus de lunettes et pouvait enfin voir ses yeux en se regardant dans un miroir. Il ne lui restait que quelques bandes très étroites de diachylon sur le front.

Celles-ci allaient bientôt disparaître. Quelques semaines encore et tout serait fini.

—Satisfaite de ce que vous voyez, Nancy?

Faye se tenait derrière elle et lui souriait affectueusement.

—Oui, je crois bien. Je suis même déjà habituée!

Son regard était espiègle quand elle se retourna pour regarder son amie d'un air malicieux.

—Que voulez-vous dire?

—Vous m'appellez encore Nancy. C'est Marie maintenant qu'il faut dire, rappelez-vous. C'est mon nom officiel!

Faye hocha la tête et la précéda dans son bureau.

—Je me trompe encore, voyez-vous.

Marie ne paraissait pas s'en formaliser.

—J'imagine qu'à n'est jamais facile de se débarrasser de vieilles habitudes.

Ses traits s'assombrirent quand elle prononça ces derniers mots. Faye attendait la suite de sa réflexion.

—J'ai beaucoup réfléchi ces derniers temps et je pense avoir pris le dessus sur lui!

Elle avait dit cela calmement, les yeux braqués sur le feu du foyer.

—Sur Michael?

Marie ne fit qu'un signe de la tête avant de lever les yeux avec beaucoup de sérieux.

—Qu'est-ce qui vous fait penser que vous avez pris le dessus?

—Je pense que c'est parce que je l'ai décidé. Je n'ai pas le choix, Faye. Les faits sont là et deux années se sont passées depuis l'accident, dix-neuf mois pour être précise, et il ne m'a pas retrouvée. Il n'a pas envoyé sa mère au diable en disant qu'il lui fallait à tout prix être avec moi. Au contraire, il n'a absolument rien fait.

—Ce n'est pas facile. Pendant longtemps vous avez attendu beaucoup de lui.

—Depuis trop longtemps.. et il m'a laissé tomber!

—Comment vous sentez-vous dans ces circonstances?

—Bien, je pense. Je suis furieuse contre lui, pas contre moi.

—Vous n'êtes plus fâchée contre vous-même pour avoir conclu cet arrangement avec sa mère?

Faye touchait là un point sensible. Elle le savait pertinemment, mais c'était un sujet qu'il fallait approfondir.

—Je n'avais pas le choix!

La voix était froide et dure.

—Vous ne vous reprochez rien?

—Qu'est-ce que je me reprocherais? Pensez-vous que Michael se fait quelque remords de m'avoir laissé tomber?

De n'avoir jamais pris la peine de venir me voir après l'accident? Pensez-vous qu'il en fait de l'insomnie?

—Vous, Nancy, passez-vous encore des nuits blanches à cause de cela? C'est ce qui m'intéresse.

—Zut, dites donc Marie!.. Non, vraiment, j'ai décidé de balancer tous ces rêves. J'ai vécu trop longtemps avec ces bêtises.

Elle avait l'air convaincue, mais Faye n'était pas encore parfaitement sûre des sentiments de la jeune fille.

—Et puis après? Qu'est-ce qui prendrait la place de Michael? Ou plutôt, qui pourrait prendre sa place? Peter?

—Pour le moment, je travaille. Je compte d'abord prendre des vacances dans le sud-ouest pendant la période de Noël. Il y a là des régions magnifiques que je veux photographier. J'ai déjà préparé un itinéraire. J'irai d'abord en Arizona et au Nouveau-Mexique. Il est possible que je prenne l'avion pour le Mexique et que j'y passe quelques jours.

Elle avait l'air enchantée en disant cela, mais il restait sur son visage quelque chose de dur qui cachait de la tristesse.

Ne venait-elle pas de renoncer à Michael pour de bon, au terme d'un si long cheminement?

—Et puis ensuite?..

—Le travail, le travail, encore le travail. C'est tout ce qui m'intéresse maintenant. Peter a organisé l'exposition qui se tiendra en janvier. Vous feriez mieux d'être là!

Faye sourit.

— Pensez-vous que je manquerais une telle occasion?

J'espère bien que non. J'ai choisi les choses que je préfère.

Vous n'en avez encore vu que très peu. Peter aussi. J'espère qu'il va aimer mon choix.

Il va certainement l'aimer, puisqu'il aime tout ce que vous faites. Ce qui m'amène à vous demander ce que vous pensez de Peter. Comment vous sentez-vous avec tout ça?

Les yeux de Nancy revinrent au foyer.

— Oh, je sens un tas de choses au sujet de Peter.

—Est-ce que vous l'aimez?

—D'une certaine façon, oui.

—Pourrait-il jamais prendre la place de Michael dans votre vie?

—C'est possible. J'essaie de le laisser prendre la place de Michael, mais quelque chose me retient. Je ne suis pas prête, Faye. Et puis. . je ne sais pas.. je me sens coupable de ne pouvoir donner davantage à Peter. Il a tant fait pour moi et je sais. . quel intérêt il me porte.

—C'est un homme très patient.

—Peut-être trop patient. J'ai bien peur de le blesser.

Elle regarda de nouveau Faye.

—Eh oui! Il me plaît beaucoup.

—On verra ce qui arrivera. Peut-être vous sentirez-vous plus libre maintenant que vous avez décidé de sortir Michael de votre vie.

Faye vit les muscles se raidir autour de la bouche de Marie.

— Marie, j'espère que vous n'allez pas laisser tomber tout le monde, que vous n'avez pas renoncé à l'amour.

—Non. Pourquoi est-ce que je ferais ça?

La réponse était trop rapide et trop peu réfléchie.

—Vous ne devriez pas, en tout cas. Michael est un homme parmi d'autres, n'oubliez pas. Il y a quelqu'un dans le monde pour vous. C'est peut-être Peter, ou quelqu'un d'autre, mais il y a certainement quelqu'un. Vous êtes belle et vous n'avez que vingt-trois ans et toute la vie devant vous.

—C'est aussi ce que Peter me dit.

Elle n'avait cependant pas l'air d'y croire pour de bon. Les yeux levés vers Faye avec un petit sourire nerveux qui voulait masquer sa crainte et sa peine, elle ajouta:

— J'ai pris une autre décision!

—A propos de quoi?

—À propos de nous deux. Je crois que j'en ai fini, Faye. J'ai dit tout ce que j'avais à dire. Je me sens prête à partir, à voler de mes propres ailes et à conquérir le monde.

—Pourquoi pas plutôt en jouir?

Il y avait encore quelque chose qui inquiétait Faye. Nancy avait renoncé à une chose en laquelle elle ne croyait plus.

Elle avait été trahie et, en un sens, elle lâchait, prête à se battre pour son travail, mais pas pour elle-même.

—Vous avez été gratifiée d'un don merveilleux, Marie, celui de la beauté. N'allez pas le cacher derrière un appareil photo.

Marie la regardait avec des yeux durs comme des billes.

—Cela n'a pas été un don, Faye. Je l'ai payé avec tout ce que j'avais.

Elles s'échangèrent des vœux de Noël, mais sa voix avait un faux éclat, une sorte de vacuité qui continuait d'inquiéter Faye. Marie enfonça son feutre et sortit, n'adressant qu'un geste désinvolte de la main à cette amie de deux ans. On eût dit qu'elle disait adieu à ces deux années pour entrer dans une vie nouvelle, et qu'elle abandonnait derrière elle ce qu'elle avait aimé.

Chapitre 18

Quand Marie eut quitté le bureau de Faye, elle héla un taxi pour se rendre à Union Square. Les réservations étant déjà faites, elle n'aurait qu'à s'arrêter pour payer son billet. Ce devait être son premier voyage depuis des années, depuis ce week-end passé avec Michael aux Bermudes. On était au temps de Pâques et. . elle s'efforça de ne pas y penser davantage.

Le taxi s'engageait déjà par la rue Post dans le trafic du centre de la ville. Fred, assis sur elle, regardait le mouvement des autres voitures et de temps en temps regardait sa maîtresse, comme s'il sentait chez elle quelque chose de spécial, une sorte de nervosité quand elle tira une cigarette de son sac et l'alluma.

—Ici, Mademoiselle?

Le chauffeur s'était arrêté au coin des rues Powell et Post, près de l'hôtel Saint Francis.

Elle paya la course, ouvrit la portière à Fred, qui sauta sur le trottoir, elle-même écrasa sa cigarette et descendit de voiture. Regardant à l'entour, elle vit que le comptoir des billets n'était qu'à quelques pas. Pour une fois, il n'y avait pas de gens en file, à cette heure assez matinale. Les entrevues avec Faye étaient toujours.. ou plutôt avaient été fixées à huit heures quarante-cinq.

Elle se rendait compte une fois de plus qu'elle était libre, que tout était bien terminé, classé, qu'elle n'avait plus à rencontrer la psychiatre. Cette décision l'effrayait un peu, elle se sentait à la fois libérée et seule, avec le besoin à la fois de festoyer et de pleurer.

—Puis-je vous aider? lui demanda la jeune fille du guichet.

Venez-vous prendre vos billets?

—Oui. Je les ai réservés la semaine dernière. Au nom de Adam.. de McAllister. »

Il lui sembla étrange de revenir ainsi à l'ancien nom dont elle ne s'était pas servie depuis deux mois. Ce voyage allait remplir une fonction symbolique; légalement son nom devait changer le premier janvier; au retour elle ne serait plus Nancy McAllister mais Marie Adamson pour de bon. C'était un peu comme un voyage de noces qu'elle allait faire toute seule, dernière étape d'un cheminement qui avait duré presque

deux ans.

Marie Adamson allait naître officiellement et Nancy McAllister pouvait disparaître et être oubliée à jamais.

Puisque Michael l'avait oubliée, elle pouvait bien s'oublier elle-même. Il n'y aurait plus rien dont se souvenir; Peter y avait pourvu, puisque ceux qui l'avaient connue ne la reconnaîtraient plus. Ce visage délicat, parfaitement dessiné, c'était celui dont les autres femmes avaient rêvé et qu'elle-même n'avait pas connu durant vingt-quatre années de sa vie antérieure. N'étant plus Nancy McAllister, elle ne se sentait pas pour autant étrangère à elle-même.

Sa voix était différente, plus douce, plus profonde, mieux posée, avec des harmoniques sexy. Elle se plaisait à voir les gens l'écouter davantage; pouvant mieux s'exprimer, elle avait l'impression d'avoir beaucoup plus à dire. Ses mains étaient gracieuses et délicates, leurs mouvements plus assurés après ces cours de ballet que Peter lui avait laissé prendre quand le traitement fut assez avancé. Le yoga avait aidé à harmoniser l'ensemble de sa personne. Tout cela avait concouru à composer l'image de Marie Adamson.

— Ce sera cent quatre-vingt-dix dollars, Mademoiselle.

La préposée, après un coup d'œil à l'écran de télévision, regarda attentivement cette cliente en face d'elle. Elle ne pouvait détourner les yeux de ces traits magnifiques, de ce sourire éblouissant et de cette grâce de tous les mouvements. Tout en elle portait spontanément les gens à se demander: « Mais, qui est-elle donc? »

Marie fit un chèque, prit son billet et retourna à Union Square dans le soleil de décembre, portant Fred dans ses bras pour l'empêcher d'être piétiné. La journée était superbe et la vie était belle. Elle pouvait partir pour le temps des fêtes, puisqu'elle en avait enfin fini des interventions chirurgicales.

C'est une vie nouvelle qui commençait, une nouvelle carrière aussi. Elle habitait un appartement adorable et il y avait un homme qui l'aimait, qu'espérer de plus?

Elle entra chez I. Magnin, le sourire aux lèvres et la démarche légère, avec l'intention de s'acheter quelque chose de beau, un cadeau qu'elle voulait se faire à elle-même et qui lui servirait pour le voyage. Elle passa d'un plancher à l'autre, essayant ici des chapeaux, là des bracelets, des foulards, des sacs à main, des bottes, une amusante paire de souliers lamés or. Elle fixa son choix sur un sweater blanc

d'un cachemire très soyeux: avec sa peau satinée et ses cheveux noirs, elle ressemblait à Blanche Neige. La comparaison l'amusa. Elle se disait aussi que Peter serait enchanté de son achat. Le tricot moulait son corps, dont le modelé avait changé lui aussi depuis un an, grâce au ballet et au yoga: il était plus ferme, plus mince et la faisait paraître plus grande et merveilleusement souple.

Revenue au rez-de-chaussée, elle examinait les étalages et observait les gens. Elle s'arrêta pour acheter du chocolat à Faye. N'était-ce pas là un présent approprié pour souligner la fin agréable d'une thérapie? Sur la carte, elle n'écrivit que ces mots: « Merci. Amitiés, Marie. »

Que pouvait-elle dire d'autre? Merci pour m'avoir aidée à oublier Michael? Merci pour m'avoir aidée à survivre?

Merci.. Non.

Comme elle jonglait avec ces pensées, elle s'arrêta d'un coup. On eût dit qu'elle avait aperçu un fantôme. Quand la vendeuse lui remit sa carte de crédit, elle continuait de regarder ailleurs fixement. C'est que Ben Avery était juste à quelques mètres d'elle, examinant de luxueux articles de voyage.

Marie resta figée sur place pendant ce qui lui parue une éternité. Elle se glissa plus près; il fallait bien le voir, le toucher, l'entendre. Stupidement elle se demanda un moment s'il la reconnaîtrait. Elle l'espérait, même si elle savait ; qu'il ne pourrait pas. Elle sentit que cela valait mieux, pane qu'ainsi elle pourrait se tenir près de lui et l'observer.

Elle se demandait depuis quand il avait vu Michael, s'il travaillait pour la firme. Elle s'avança de côté et se mit à tâter les malles de suède tout près des valises qu'il était en train d'examiner. Ses yeux ne le quittaient pas. Tout à coup, il se tourna pour la regarder, lui sourit de son bon sourire tranquille. Pas le moindre indice qu'il l'eût reconnue: il la regardait plutôt en admirateur et tendit ensuite la main à Fred,

— Bonjour, mon chien.

La voix était si familière qu'elle faillit se sentir mal. Mais elle resta là, sentant même la chaleur de cette main qui frôlait la sienne en caressant Fred. Elle n'avait pas imaginé que le simple fait de voir un ami de Michael lui causerait un tel choc. Il faut dire que c'était le tout premier rapport si lointain fût-il, qu'elle avait avec lui depuis.. Elle ravala ses larmes et regarda les valises que Ben examinait encore sans même y penser, sa main rejoignit à son cou la chaîne que Ben lui avait

prêtée le soir du mariage avorté et qu'elle portait encore.

—Vous faites vos emplettes de Noël?

Elle se trouvait osée de bavarder ainsi avec lui, mais elle tenait à lui parler pour voir s'il ne la reconnaîtrait pas par sa voix, même si le timbre en était changé. Cette fois encore il la regarda avec cette sorte de sourire convenu que s'échangent deux étrangers.

—Oui, c'est pour une jeune dame et je ne puis me décider à choisir.

—Elle est comment?

—Fantastique!

Marie éclata de rire. C'était Ben tout craché. Elle faillit lui demander s'il parlait sérieusement.

—Elle a une sorte de chevelure rousse et. . elle a à peu près votre taille.

Il examinait Marie de nouveau et ses yeux parcouraient sa taille presque avec gourmandise. Elle ne savait pas si elle allait rire ou s'émouvoir, l'attitude était tellement caractéristique de Ben.

—Êtes-vous sûr que ce sont des valises qu'elle aimerait?

Pour Marie, le cadeau manquait de fantaisie. Elle comptait recevoir quelque chose de plus excitant de la part de Peter.

—C'est que nous partons en voyage et j'avais pensé..

Voyez-vous, c'est une surprise et je voulais cacher les billets dans la valise.

Cinq cents dollars de valises importées pour cacher quelques billets? Benjamin Avery, quelle extravagance! Les deux dernières années avaient donc été prospères!

—C'est une demoiselle bien chanceuse!

—Non, c'est moi qui suis le garçon chanceux!

—Est-ce votre voyage de noces?

Marie commençait à se sentir gênée par sa propre indiscretion, mais c'était merveilleux d'apprendre ainsi des nouvelles et peut-être des

nouvelles de.. Elle ne perdit pas son sourire calme et détaché.

—Non. Seulement un voyage d'affaires. Elle n'en sait encore rien. Alors, qu'en pensez-vous? Le brun suède ou le vert foncé?

—Je préfère le brun suède avec la ligne rouge. Il est magnifique!

—Moi aussi, je l'aime bien.

De la tête il approuva le choix de Marie et s'adressa à la vendeuse. Il acheta trois valises et demanda qu'on les expédiât à New York par avion. Donc, c'était là qu'il vivait.

Elle se l'était demandé.

— Merci pour votre aide.. Mademoiselle?

—Adamson. J'ai été enchantée de vous aider. Je m'excuse de vous avoir posé ces questions. Le temps des fêtes a toujours eu des effets étranges sur moi.

—Sur moi aussi, savez-vous. C'est un temps tellement agréable. Même à New York. . et c'est beaucoup dire.

—Vous vivez à New York?

—Quand j'y suis. Je voyage beaucoup pour mon travail. »

—Cela ne lui faisait pas encore savoir s'il travaillait pour Michael. C'était un renseignement qu'elle ne pouvait lui demander.

Soudain cela lui fit mal d'être là, si près de lui, si anxieuse encore d'en apprendre sur quelqu'un qui n'existait plus pour elle.. qui ne devrait plus exister pour elle. Il la regarda encore, l'air intrigué. Un moment elle sentit le cœur lui manquer, mais son sourire l'assura qu'il ne se faisait aucune idée sur celle à qui il parlait.

Elle abaissa un peu son chapeau pour s'assurer qu'il ne vît pas le dernier diachylon qu'elle avait encore et pressa Fred un peu plus dans ses bras pendant que Ben continuait de la regarder.

—Je sais que c'est une question banale.. mais pourrait je vous inviter à prendre un verre? Je dois prendre un avion dans quelques heures, nous pourrions faire un saut au Saint Francis, si. .

Elle lui retourna son sourire et déjà elle allait accepter.

—J'ai moi aussi à prendre un avion, je regrette, Monsieur Avery.

Son sourire à lui disparut.

—Comment savez-vous mon nom?

—J'ai entendu la vendeuse le mentionner.

La répartie avait été rapide. Il haussa les épaules, plein de regret. C'était une jeune femme si incroyablement belle.

Même s'il en était venu à aimer Wendy, après ces trois mois de liaison, il pouvait bien se permettre de prendre un verre avec une jolie fille. Il eut une autre idée.

— Où vous rendez-vous, Mademoiselle Adamson?

—Santa Fe, au Nouveau-Mexique.

Il parut désappointé comme un écolier et l'expression de son visage la fit éclater de rire.

— Zut! Moi qui espérais que vous alliez à New York. Nous aurions pu jouir ensemble du trajet.

—J'imagine que la jeune femme aux valises l'aurait apprécié aussi, dit-elle avec des yeux grondeurs qui les firent rire tous les deux.

—Touché! La prochaine fois, peut-être?

—Venez-vous souvent à San Francisco?

Elle redevenait curieuse.

— Pas très souvent, mais je reviendrai certainement. .

Les yeux tournés vers les valises, il corrigea en disant:

—Nous reviendrons. Ma compagnie s'occupe ici d'un projet important, de sorte que je devrai probablement passer plus de temps à San Francisco qu'à New York.

—Alors, nous nous reverrons peut-être?

La voix était presque triste. Ce n'était que Ben après tout et il importait peu qu'elle le revît souvent. Ce n'était pas encore Michael. La vendeuse interrompit sa rêverie. Il était d'ailleurs temps de partir.

Elle se contenta de regarder Ben longuement pendant qu'il faisait son chèque. Sans dire un mot elle lui serra le bras. Il leva les yeux, surpris. En chuchotant à peine, elle lui souhaita un joyeux Noël avant de s'éloigner.

Quand il eut terminé son chèque, il fut déçu de voir qu'elle avait disparu de façon si abrupte.

Il scruta en vain la foule des clients de Noël, mais elle était déjà sortie par une porte latérale. Elle se sentait fatiguée et le cœur gros.

Elle héla un taxi, donna au chauffeur l'adresse du vétérinaire et déposa Fred en chemin avant de rentrer chez elle. Tout était prêt; elle n'avait qu'à prendre ses bagages et partir pour l'aéroport.

Elle ne trouvait pas très gentil de laisser Fred derrière, mais elle devait faire trop d'arrêts durant ces trois semaines.

Surtout, c'était un voyage qu'elle tenait à faire toute seule: il marquait la fin d'une vie, celle de Nancy McAllister, et le commencement d'une nouvelle.

Elle jeta un dernier regard à son appartement, un peu comme si elle s'attendait à ne plus le revoir des mêmes yeux.

En fermant la porte elle murmura un mot qu'elle se disait à elle-même, qu'elle disait à Ben et à Michael, qu'elle disait à tous ceux qu'elle avait aimés ou qu'elle avait connu « Adieu. »

Les yeux mouillés de larmes, elle descendit vite l'escalier en tenant fermement sa valise et son appareil photo.

Chapitre 19

Elle ne laisserait pas Peter venir l'accueillir à l'aéroport.

Partie seule, elle tenait à rentrer seule.

Le voyage avait eu des effets presque magiques. Ces trois semaines avaient été une période de calme et de travail. Ne parlant pratiquement à personne, elle n'avait fait qu'observer et réfléchir profondément.

A mesure que les jours passaient, elle se sentait plus libre intérieurement qu'au moment du départ de San Francisco. D'avoir revu Ben Avery avait sans doute été pour elle un coup dur, parce qu'il avait ravivé trop de souvenirs, mais c'était maintenant chose du passé. Sa vie nouvelle avait commencé pour de bon.

Le jour de Noël s'était confondu avec les autres jours. Elle les avait passés à prendre des photos de neige aux Alentours de Taos. Le ski l'avait tentée, mais elle avait promis à Peter d'éviter les risques d'accidents et les trop longues expositions au soleil. Elle avait tenu sa promesse, comme il avait tenu la sienne en ne venant pas à l'aéroport comme le lui avait demandé.

Elle regarda à l'entour avec soulagement; seule au milieu d'une armée d'étrangers, elle trouvait réconfortant de se perdre ainsi dans la foule, de s'y sentir à l'abri dans l'anonymat.

Cette dernière année, elle avait mis bien du soin à se rendre invisible puisque, enveloppée de tant de bandages, il lui fallait ne pas trop se laisser voir. Mais voilà que maintenant elle attirait plus l'attention que quand elle était sous les bandages. Sa démarche, sa toilette, le feutre qu'elle avait acheté en voyage pour cacher les derniers diachylons du front, les jeans noirs, le manteau de mouton, tout contribuait à la mettre en évidence. Il était bien difficile de cacher des attraits dont elle-même ne connaissait pas toute la séduction.

Elle prit un taxi à la sortie du terminus, donna l'adresse au chauffeur et s'adossa à la banquette. Elle se sentait fatiguée: il était presque onze heures et elle s'était levée à cinq heures pour prendre des photos. Elle se promit donc de se coucher très tôt parce que le lendemain allait être une autre journée très chargée. A neuf heures, Peter devait enlever les derniers diachylons. Après avoir passé seul le reste de l'avant-midi, il était convenu qu'elle déjeunerait avec Peter pour bien

souligner l'occasion. Finies les opérations, finies les sutures, finis les bandages. Elle pouvait dorénavant vivre comme tout le monde. Son nouveau nom était maintenant légal. Marie Adamson était au monde.

Le chauffeur la déposa devant l'édifice et elle monta lentement l'escalier. C'était comme si elle allait trouver un appartement différent de celui qu'elle avait quitté. C'était pourtant bien le même. Elle fut surprise de se sentir un peu déçue. Réflexion faite, elle se mit à rire d'elle-même. Que voulait-elle donc?

N'avait-elle pas dit à Peter de ne pas la rencontrer à l'arrivée? S'attendait-elle à une fanfare cachée dans la chambre ou à Peter tapi sous le lit? Elle s'attendait à quelque chose mais ne savait pas au juste à quoi.

Elle enleva chapeau et manteau et s'allongea sur le lit, se demandant pourquoi elle était revenue. Toutes sortes d'idées lui trottaient dans la tête. Qu'adviendrait-il maintenant que Peter avait complété son travail? Si elle n'allait plus le revoir? Les questions étaient sottes et elle le savait. N'avait-il pas organisé une exposition de ses œuvres qui devait s'ouvrir le jour même du « dévoilement » de son visage? Il s'intéressait à elle personnellement, pas comme à un cas parmi d'autres. Cela aussi elle le savait. Étendue ainsi dans le noir, elle sentait quand même une étrange insécurité.

Elle aurait voulu entendre quelqu'un l'assurer que tout allait bien, qu'elle n'était pas seule, que tout allait bien pour elle, Marie Adamson.

—Et puis, zut. Qu'importe si je suis seule?

Elle se leva précipitamment et alla se placer devant la glace pour se répéter ces mots à elle-même. Mal à l'aise, elle saisit son appareil photo et se mit à le caresser; elle n'avait besoin de rien d'autre. Le voyage l'avait fatiguée, il était vain de se préoccuper de sa solitude, de l'avenir, de Peter. . Elle se mit donc au lit, se disant qu'elle avait mieux à penser, son travail par exemple.

Elle s'éveilla peu après six heures le lendemain. À sept heures trente elle était habillée et déjà hors de la maison.

À son arrivée au bureau de Peter, à neuf heures, elle avait déjà passé par le marché de provisions et le marché aux fleurs pour y prendre des photos, par le quartier chinois pour en fixer une perspective nouvelle pour sa collection.

Elle était, aussi allée chercher Fred chez le vétérinaire.

—Comme vous avez l'air en forme ce matin.. et jolie à part ça. Il est superbe ce manteau.

Peter regardait avec admiration ce manteau en coyote acheté à bon compte dans une réserve indienne du Nouveau-Mexique. Elle le portait avec des jeans, un tricot noir à col roulé et des bottes. Tenant à la main son feutre noir, qu'elle avait enlevé en entrant, elle le balança d'un geste calculé au-dessus du panier à rébus et l'y laissa tomber.

—Docteur Gregson, c'est la dernière fois que je porte un chapeau!

Il opina de la tête, sachant combien le geste était important pour elle.

—Vous n'en aurez plus besoin.

—Grâce à vous.

Elle aurait voulu l'embrasser, mais les yeux lui disaient assez ce qu'il voulait savoir. Elle-même, en le regardant put s'apercevoir qu'elle lui avait manqué pendant ce voyage!

Dorénavant il allait être pour elle quelqu'un de différent.

A partir de ce matin, il ne serait plus son médecin, il s e r a i t son ami ou ce qu'elle voudrait qu'il soit.

Cette incertitude n'était pas encore tranchée, même s'il lui avait souvent dit son amour. Elle n'avait pas encore fait le dernier pas et il ne l'avait jamais pressée.

—Vous m'avez manqué, Peter.

Elle lui toucha le bras affectueusement avant de s'asseoir dans le fauteuil déjà si familier, ferma les yeux et attendit.

Il l'observa un moment avant de prendre place sur le petit tabouret tournant.

—Vous avez l'air pressé, ce matin.

—Après vingt mois, vous ne seriez pas pressé?

—Je sais, ma chérie, je sais.

Elle entendit le cliquetis des instruments délicats dans la cuvette de métal et le sentit tirer doucement les diachylons collés au front, à la naissance des cheveux.

À chaque millimètre de chair libérée, c'était elle-même qui se sentait plus libre. Elle sentit enfin que rien ne restait plus quand le petit instrument se fut retiré.

—Vous pouvez ouvrir les yeux maintenant, Marie, allez vous voir dans la glace.

Ce voyage vers le miroir, elle l'avait fait des milliers, de fois. Au début, elle ne vit que de minuscules pièces, puis de plus grands morceaux du casse-tête. Jamais encore elle n'avait vu le visage de Marie Adamson complètement libre de bandages, de sutures ou de quelque'autre indice des opérations. Elle n'avait pas encore vu le nouveau visage t o t a l e ment à découvert comme deux ans plus tôt elle avait vu celui de Nancy McAllister.

—Allez, regardez.

C'était fou, mais elle était presque effrayée. Sans dire un mot, elle se leva et s'avança lentement vers le miroir. Elle s'y arrêta: sur sa figure un large sourire s'illumina d'un ruisseau de larmes. Peter se tenait à quelque distance pour la laisser à elle-même. C'était son heure à elle!

— Mon Dieu, Peter, c'est très beau. »

Il riait doucement.

—Ne dites pas, c'est très beau, petite sotte, mais je suis très belle, parce que c'est vous ça, vous savez.

Elle ne put faire qu'un signe de la tête avant de se retourner, ce n'est pas que son visage ait beaucoup changé après que furent enlevés les derniers diachylons, ce qui l'émut, c'était que tout était bien fini, et qu'elle était devenue Marie.

—Oh, Peter..

Elle se précipita dans ses bras et le serra très fort. Ils se tinrent longtemps ainsi avant que Peter se reculât un peu pour essayer gentiment ses larmes.

—Vous voyez, je peux même me mouiller et je ne fonds

—Vous pouvez même prendre du soleil, sans faire d'excès. Vous pouvez faire tout ce que vous voulez et cela pour le reste de votre vie. Qu'y a-t-il en tête de votre agenda?

—Travailler.

Elle pouffa de rire, s'assit sur le tabouret tournant et, les jambes repliées sous son menton, elle se fit tourner sur elle-même.

—Bon Dieu, elle va se casser une jambe ici, dans mon bureau.

—Même si je me casse une jambe, je sortirai d'ici, mon chéri. J'ai une vie à fêter ce matin.

—Je suis bien content d'entendre ça.

Fred l'était aussi, puisqu'il se mit à sautiller, à agiter la queue, à japer comme s'il eût compris ce qu'elle avait dit. Ils rirent de bon cœur tous les deux et Peter se pencha pour caresser la tête du petit chien.

—Nous mangeons ensemble?

Il y avait une sorte d'inquiétude dans le regard de Peter et Marie en fut très émue, parce qu'elle comprenait bien ce qu'il vivait, anxiété, abandon. Allait-elle le désirer encore, maintenant qu'elle n'avait plus besoin de ses soins? Il lui sembla si vulnérable qu'elle lui tendit la main.

—Bien sûr que nous déjeunons ensemble, Peter. » Le regardant fixement elle ajouta: « Il y aura toujours une place pour vous dans ma vie. Toujours. Vous le savez bien c'est à vous seul que je dois ma vie nouvelle.

—Non, pas à moi seul. Vous la devez aussi à quelqu'un d'autre.

A Marion Hillyard. Sachant qu'elle détestait la vieille dame, il n'osa pas prononcer son nom. Il n'avait jamais coin pris pourquoi Marie réagissait si négativement sur ce sujet. Il se contenta de la taquiner.

—Je suis très heureux d'avoir été là pour vous aider. Je serai toujours si vous avez besoin de moi. . ou pour d'autres raisons..

—Entendu. Alors voyez à bien me nourrir à midi trente.

C'était assez de conversation sérieuse, elle se leva et mit son manteau de coyote.

— Où allons-nous nous retrouver?

Il suggéra un nouveau restaurant près des quais, d'où ils pourraient voir les remorqueurs, les traversiers et les pétroliers sillonner la baie,

et plus loin les collines de Berkeley.

—Ça vous va?

—C'est parfait. Je pourrai flâner aux alentours dans l'avant-midi et prendre quelques photos.

—Je serais plutôt jaloux si vous alliez faire autre chose.

Il ouvrit toute grande la porte de son bureau et lui fit la révérence. Elle lui répondit par un clin d'oeil et partit. Au lieu de descendre directement vers les quais, elle se rendit au centre de la ville pour y faire des emplettes. Elle tenait à porter quelque chose de très spécial à l'occasion de ce repas en compagnie de Peter. N'était-ce pas le jour le plus important de sa vie? Elle tenait à en savourer toutes les secondes. Dans le taxi, en consultant son carnet de chèques, elle fut très satisfaite de l'argent que son travail lui avait rapporté. Elle pouvait donc se permettre une petite extravagance pour elle-même et acheter quelque chose pour Peter.

Elle trouva une robe de cachemire fauve dont la coupe moulait sa ligne à en faire perdre le souffle. Elle arrêta aussi chez le coiffeur, où pour la première fois depuis des années elle se fit faire une mise en plis qui exposait tout son visage.

Elle s'acheta de splendides boucles d'oreilles en or, une ceinture de satin beige ornée de coquillages, des souliers de suède beige, un sac à main, enfin son parfum favori. Elle était prête pour le déjeuner avec le docteur Peter Gregson et pouvait faire chavirer le cœur de n'importe quel homme.

Elle s'arrêta enfin chez Shreve, où elle découvrit précisément, et comme par enchantement, ce qu'elle avait déjà cherché en vain et avait cru ne jamais pouvoir trouver.

Il s'agissait d'un boîtier en or pour cette montre de poche que Peter portait occasionnellement et qu'il affectionnait particulièrement. Elle y ferait graver plus tard la date de cette journée mémorable.

Un taxi l'amena au restaurant au moment où Peter s'y installait. Elle croyait qu'il s'exclamerait de joie à mesure qu'elle s'approchait de lui. D'ailleurs plusieurs autres clients du restaurant avaient marqué leur admiration.

—C'est bien vous?

—Cendrillon, pour vous servir. Cela vous plaît?

—Si ça me plaît? Mais je suis éberlué. Qu'avez-vous fait tout cet avant-midi? Couru les magasins?

—Évidemment. C'est aujourd'hui une journée bien spéciale.

Elle faisait donc des choses qu'il n'avait pas crues possibles. Il aurait voulu l'embrasser, là, au restaurant, mais il se contenta de lui serrer fortement la main, l'air tout épanoui.

—Je suis tellement content que vous soyez heureuse, ma chère Marie.

—Je suis très heureuse, mais pas seulement à cause de mon visage. Il y a l'exposition de demain.. mon travail.. ma vie nouvelle.. et il y a vous.

Les derniers mots étaient enveloppés de douceur. Ces instants avaient une telle signification pour lui qu'il ne put que plaisanter.

—Je suis à la toute fin de votre énumération. Et Fred, où le placez-vous?

Ils rirent de bon cœur. Il commença par commander, deux Bloody Mary, puis, se ravisant, il commanda du champagne.

—Du champagne? Grand ciel!

—Pourquoi pas? J'ai fermé le bureau pour l'après-midi je suis complètement libre.. à moins qu'évidemment.. vous n'ayez d'autres projets?

—Quels projets, pour l'amour?..

—Votre travail, peut-être?

Il se sentit tout penaud d'avoir posé une telle question.

—Ne soyez pas stupide. Il faut bien nous amuser aujourd'hui.

—Quoi, par exemple? Qu'est-ce que vous préférez?

Elle essaya d'y penser, ne trouva rien d'abord, puis le regarda avec un large sourire.

—Aller à la plage.

—En janvier?

Bien sûr! Après tout nous sommes en Californie, pas au Vermont. Nous pourrions nous rendre en voiture jusqu'à Stinson et là marcher le long de la mer.

—Très bien. Vous n'êtes pas difficile à combler.

Ces marches sur la plage étaient devenues pour elle des occasions privilégiées. Quel meilleur endroit pour lui offrir son cadeau? Malgré sa tentation de le faire plus tôt, elle attendit tard dans l'après-midi, au moment où, main dans la main ils déambulaient le long de la plage balayée par le vent.

Sa fourrure la protégeait du vent très vif qui soufflait avec la brume montante.

—J'ai quelque chose pour vous, Peter.

Il s'arrêta et la regarda avec surprise, comme s'il rit comprenait pas très bien. C'est alors qu'elle tira de son sac à main la petite boîte du cadeau.

— Je le ferai graver, si vous voulez.

— Mais, Marie, c'est trop. . Vous n'auriez pas dû.. Je ne voulais pas..

Il fut à la fois touché et embarrassé en ouvrant la petite boîte. Enchanté par le boîtier en or, il mit fermement son bras autour des épaules de Marie.

—Pourquoi avoir fait cela? dit-il en la regardant doucement.

—Parce que vous êtes un dégoûtant qui n'a rien fait pour moi.

Il riait de l'espièglerie de ses regards taquins. Cette fois il la prit dans ses bras pour l'étreindre longuement. Elle l'embrassa comme elle ne l'avait pas encore fait jusqu'alors, embrassant avec son corps et avec son cœur. Ce qui le fit la désirer au point de ne pouvoir qu'à peine se maîtriser.

—Vous feriez mieux de faire attention, petite Madame, autrement je vous viole ici même sur la plage.

Elle ouvrit son manteau avec un sourire aguichant et se mit à rire.

—Et alors?

Il rit à son tour et l'attira de nouveau vers lui. Quelle fille extraordinaire et combien valait cette longue attente.

Dorénavant il pouvait en toute liberté exprimer ses sentiments, parce qu'elle était pour lui bien plus qu'une patiente.

—Ma chérie.. Marie..

Elle le fit taire avec un long baiser passionné. Il se retira un moment, se demandant si cette passion était bien celle qu'il voulait lui inspirer, mais une si forte envie les attirait l'un et l'autre qu'il cessa d'en douter.

—Est-ce que.. ne vaudrait-il pas mieux rentrer?

Elle opina doucement de la tête et ils rejoignirent la voiture. Le visage de Marie n'était pas aussi grave que celui de Peter. Dès qu'ils furent arrivés devant l'appartement, elle se tourna vers lui et lui dit en souriant:

—J'ai autre chose pour vous, Peter. J'aimerais que vous montiez, si vous avez le temps.

—Vous êtes sûre?

—Absolument.

Sans rien ajouter, elle le précéda dans l'escalier, ouvrir la porte sans faire de lumière. Traversant le living-room, elle écarta son chevalet de la fenêtre et fit de la lumière. Ce qu'il aperçut, ce fut cette toile où un petit garçon se cachait à demi dans le feuillage. Elle y avait mis la dernière touche avant les vacances, mais l'avait gardée en réserve pour cette journée, pour cet instant précis. Peter la regarda abasourdi.

—Elle est à vous, Peter. Je l'ai finie.. pour vous!

—Ma chérie..

Il marcha vers elle les yeux brillants, l'air de quelqu'un qui n'en revenait pas de ce qu'elle avait fait pour lui. Cette journée en avait décidément été une d'émois et de surprises pour l'un et l'autre.

—Je ne puis vraiment pas accepter, j'ai déjà trop de vos œuvres. Vous m'en avez tellement donné qu'il ne vous restera rien à exposer.

—Ce que vous avez, ce sont des photos, Peter. Ceci est différent, c'est le gage de ma vie nouvelle. C'est la première fois que je me suis remise à la peinture et cette toile a déjà significé beaucoup pour moi, et je

tiens à ce qu'elle soit maintenant à vous. Prenez-la, je vous en prie.

Ses yeux s'étaient remplis de larmes. Peter s'approcha et la prit de nouveau dans ses bras.

— Elle est superbe. Je vous remercie, ne sachant trop quoi dire. Vous avez été si bonne pour moi.

—Vous n'avez rien à ajouter?

Elle l'embrassa alors d'un baiser qui disait tout. Cette fois, il savait, il était sûr. Il s'avança avec elle dans la chambre et, vibrant de désirs, il la déshabilla avec des gestes lents. Et c'est dans l'ombre douce du demi-jour, au son d'une corne de brume lointaine, qu'ils firent l'amour.

Chapitre 20

— Chéri, voudriez-vous remonter ma fermeture?

Elle tourna vers lui l'ivoire de son dos et il lui embrassa l'épaule.

— J'aime mieux la descendre, vous savez.

—Allons, allons, Peter. Nous n'avons pas le temps.

Marie le regardait avec des airs de reproches qui les firent bien rire. Il portait un smoking, elle, une robe noire avec manches kimono et ceinture étroite de tissu qui soulignait sa taille mince. C'était une robe ravissante et Peter fut séduit comme il se devait.

—J'ai le regret de vous en avertir, ma chérie, mais personne ne regardera vos œuvres. C'est vous qu'ils lorgneront.

—Vous pensez?

Il rit de sa fausse incrédulité et ajusta la cravate qu'il portait avec une chemise bleu clair et son smoking. Ils formaient un couple très élégant.

—Tout a été disposé comme vous le vouliez? Je n'ai pas eu le temps de vous amener vérifier.

En effet, quand il s'était réveillé à huit heures ce matin, elle était déjà partie et ce n'est qu'à la fin de l'après-midi qu'il était revenu à l'appartement. Une heure au lit leur révéla qu'ils n'avaient que commencé à assouvir la faim qu'ils avaient l'un de l'autre.

—Oui, on a tout placé comme je le voulais, grâce à vous Merci, Peter. J'ai l'impression que vous leur avez dit: je tiens à ce que tout soit placé tel que je veux... autrement Jacques ou moi-même, nous y verrons!

Jacques était propriétaire de la galerie; c'était un vieil ami de Peter.

—Je me sens gâtée à fond, une vraie artiste, quoi!

—C'est ce qu'il faut, parce que votre œuvre va devenir une œuvre importante, vous verrez.

Elle le savait un peu déjà, puisque le lendemain les revues de presse furent extrêmement élogieuses. Ils les lisaient ensemble à son appartement en prenant le café du petit déjeuner.

—N'est-ce pas ce que je vous disais?

Il paraissait aussi enchanté, sinon plus, de son œuvre à elle que de la sienne.

—Vous êtes fou, voyons!

Elle lui sauta sur les genoux toute épanouie.

—Attendez, ma chérie. La semaine prochaine vous aurez à vos trousses tous les représentants des compagnies de photographie du pays.

—Vous perdez la tête, mon ami.

Il se trompait à peine, puisque le lundi suivant elle recevait des appels de Los Angeles et de Chicago. Elle n'en revenait pas, enchantée et amusée par tous ces appels. Elle en reçut même un de Ben Avery. C'était jeudi après-midi, au moment où elle était en train de développer quelques films.

En entendant la sonnerie, elle s'était essuyé les mains et s'était rendue à la cuisine pour répondre. Elle présumait que l'appel venait de Peter, puisque celui-ci devait lui dire à quel moment il pouvait la voir ce soir-là, après un certain meeting fixé pour l'après-midi. De son côté elle avait beaucoup à faire dans la chambre noire, parce que l'exposition avait amené une véritable avalanche de commandes.

— Allô!

—Mademoiselle Adamson?

—Oui, Monsieur.

Elle ne reconnaissait pas la voix.

— Je ne suis pas sûr que nous nous connaissons, mais j'ai rencontré une demoiselle Adamson à mon dernier voyage à San Francisco. C'était chez Magnin et j'y faisais quelques emplettes de Noël.. J'ai acheté des valises et puis..

Il se sentait un parfait imbécile. Pendant quelques secondes qui lui parurent une éternité, elle ne dit pas un mot.

C'était donc Ben. Zut! Comment s'y était-il pris pour la retrouver? Et pourquoi? Elle fut tentée de dire non.

— C'est bien possible, en effet.

—Merveilleux. Je vous appelle parce que j'arrive de votre exposition à la galerie Montpellier, sur la rue Post. J'ai été très impressionné, tout autant que mon associée, mademoiselle Townsend.

Marie fut tout à coup très curieuse. Était-ce la jeune femme pour qui il avait acheté les valises? Elle ne se crut pas la liberté de le lui demander. Elle s'assit plutôt et enchaîna.

—Je suis heureuse que l'exposition vous ait plu, Monsieur Avery.

—Vous vous souvenez de mon nom?

—J'ai la mémoire des noms, voyez-vous.

—Vous avez de la chance. Moi, j'ai la mémoire comme une écumoire et dans ma profession ce n'est pas un avantage, croyez-moi. De toute façon, j'aimerais beaucoup vous rencontrer pour discuter de certaines choses au sujet de votre travail.

—Que voulez-vous dire? Que peut-il bien y avoir là à discuter?

—Nous devons construire ici, à San Francisco, un centre médical.

C'est une énorme entreprise et nous voudrions utiliser votre œuvre pour illustrer le thème de la décoration de chacun des édifices. Sans trop savoir encore comment, nous sommes cependant déjà sûrs de vouloir retenir vos services.

Nous aimerions discuter de ce projet avec vous. Ce pourrait être une occasion unique pour votre carrière.

Il disait cela avec beaucoup de fierté et s'attendait à ce qu'elle suffoquât à l'autre bout du fil, qu'elle lançât un cri d'enthousiasme.. il s'attendait à tout, sauf à ce qu'il entendu

— Je vois. Quelle firme représentez-vous?

Elle attendit, retenant son souffle, sachant déjà la réponse avant qu'il eût commencé à la dire.

— Cotter-Hillyard, de New York.

—Eh bien, je vous remercie, Monsieur Avery, ce n'est pas tout à fait mon genre.

—Comment? Je ne comprends pas.

—Inutile d'aller plus loin, Monsieur Avery, je dois vous dire tout de suite que je ne suis pas intéressée.

—Pourrions-nous au moins nous rencontrer pour en discuter?

—Non..

—Mais j'ai déjà parlé à.. Je...

—La réponse est non. Merci d'avoir appelé.

Très lentement elle raccrocha et retourna à la chambre noire. Elle n'allait pas avoir affaire à eux!

C'en était bien fini avec Michael Hillyard: il ne la voulait pas comme épouse, elle n'allait pas le vouloir comme employeur ni autrement.

Le téléphone sonna de nouveau avant même qu'elle eût fermé la porte de la chambre noire. Elle savait que c'était encore Ben, aussi voulut-elle trancher la question une fois pour toutes. Elle courut vite à l'appareil, le décrocha et cria presque.

— La réponse est non, je vous l'ai dit déjà.

—Grand Dieu, qu'est-ce que je vous ai fait?

Il était moitié rieur, moitié estomaqué, mais le ton de la voix la détendit.

—Zut. Je m'excuse, mon chéri. Je viens tout juste de répondre à quelqu'un qui m'a ennuyée avec ses sollicitations.

—Suite à l'exposition?

—Plus ou moins.

—La galerie ne devrait pas donner votre numéro de téléphone aux dingos. Pourquoi ne prennent-ils pas les messages? » Il avait l'air vraiment ennuyé. « Je vais le suggérer à Jacques.

Peter était vraiment troublé à la seule pensée que des cinglés puissent l'importuner ainsi.

—A part ça, ça va?

—Oui, ça va.

Elle semblait encore troublée, il le percevait dans sa voix.

—Très bien. Je serai là dans une heure. Ne répondez pas au téléphone avant que j'arrive. Je vais m'occuper de cela.

—Merci, mon amour.

Ils échangèrent encore quelques mots et raccrochèrent.

Elle se sentait coupable de ne pas lui dire la vérité à propos de cet appel téléphonique. Elle n'avait rien contre Ben Avery personnellement, mais il travaillait pour Michael Hillyard. Elle ne voulait pas dire à Peter que c'était cela qui l'avait à ce point énervée. Il n'avait pas à savoir combien elle était encore mal assurée quand il s'agissait de Michael, même si elle s'était considérablement améliorée de ce côté.

Heureusement Ben Avery ne rappela pas ce soir-là. Il attendit le lendemain matin et la surprit au moment où elle se préparait à partir.

—Bonjour, Mademoiselle Adamson. C'est encore moi, Ben Avery.

—Ecoutez-moi. Je croyais que nous avions mis un point final hier soir. Je ne suis nullement intéressée.

Mais vous ne savez même pas à quoi vous n'êtes pas intéressée. Pourquoi ne déjeunerions-nous pas ensemble, vous et moi ainsi que mon associée? Nous pourrions discuter. Je ne vois pas en quoi tout cela pourrait vous nuire.

Oui, Ben, oui. Ça pourrait me faire bien mal, pensa-t-elle.

—Je regrette mais je suis très occupée.

Elle ne cédait pas d'un centimètre. A sa chambre d'hôtel, Ben en roulant les yeux signifiait à Wendy qu'il n'y avait rien à faire. Il n'y comprenait vraiment rien. Que pouvait-elle avoir contre Cotter-Hillyard? C'était un non-sens.

—Alors demain?

—Écoutez-moi bien.. Ben.. Monsieur Avery. Je ne suis pas du tout intéressée et ne veux pas discuter davantage avec vous, ni avec votre associée, ni avec personne d'autre. Est-ce assez clair?

—C'est clair, malheureusement. Je persiste à penser que vous faites une grave erreur. Si vous avez un agent c'est certainement ce qu'il vous dira.

—Eh bien, je n'ai pas d'agent et je n'ai pas à recevoir l'avis de quelqu'un d'autre.

—Je crois que vous faites erreur, Mademoiselle Adamson.

De toute façon nous resterons en communication.

—C'est gentil à vous, mais vraiment, ce n'est pas la peine.

—Très bien, très bien. Je vous écris un mot. Si vous changez d'idée, vous pourrez m'appeler ici ou à New York. Je serai au Saint Francis jusqu'à la fin du mois avant de retourner à mon bureau de New York. Il y aura beaucoup de temps encore pour parler de tout cela.

Peut-être pour vous, mais pas pour moi. Vous êtes en retard de deux ans, se disait-elle.

— Je regrette, mais je ne suis pas d'accord.

Elle coupa la ligne, mais cette fois elle décrocha l'appareil avant de retourner à la chambre noire.

Chapitre 21

C'était un matin très froid de février. Ben Avery, engoncé dans son paletot comme une tortue dans sa carapace, avait franchi à pied la distance qui séparait son bureau, avenue du Parc, de la bouche du métro. Il neigerait certes à la fin de la journée, on le sentait dans l'air, et on aurait dit que la lumière du jour venait à peine de paraître. Il n'était pas huit heures du matin et une montagne de travail l'attendait.

C'était le premier jour ouvrable depuis son retour de la côte ouest. Une rencontre importante avec Marion était fixée pour dix heures trente. Il allait lui apporter, somme toute, de bonnes nouvelles.

La salle des pas perdus était déjà pleine de monde et l'ascenseur, presque rempli quand il y monta. Même à cette heure matinale, le monde des affaires fourmillait déjà d'activité. Après l'expérience du rythme plus lent de la vie à San Francisco, et même à Los Angeles, cela faisait un choc de se replonger dans ce courant.

A cette Mecque des affaires, on commençait très tôt à travailler. Il semblait que personne n'était encore à la besogne quand il traversa le long couloir qui le menait à ce bureau que Marion avait fait aménager pour lui à son entrée au service de la compagnie. Sans doute, ce bureau n'avait ni l'ampleur ni l'élégance du bureau personnel de Marion, mais la disposition était excellente.

Marion ne regardait pas à la dépense quand il s'agissait des bureaux de la compagnie Cotter-Hillyard.

Ben jeta un coup d'œil à sa montre en enlevant son paletôt et se frotta les mains pour les réchauffer, ne s'habituant pas au vent glacial et au froid humide de New York. Certain hivers, il se demandait s'il finirait jamais par se réchauffer il ne comprenait pas qu'on vive ici, alors qu'il y avait des villes comme San Francisco où les gens jouissaient d'un climat de rêve tout le long de l'année. Même son bureau lui semblait glacé. Comme il n'avait pas de temps à perdre, il s'empressa de vider sur le bureau le contenu de sa serviette et de mettre en ordre documents et dossiers. Tout s'était bien pusse durant ce voyage, à une petite chose près qui pouvait éventuellement s'arranger.

Il regarda de nouveau sa montre, s'arrêta un moment pour réfléchir, puis décida de tenter sa chance une fois encore: il ferait un très bon coup s'il pouvait arriver au meeting avec cette dernière tranche de bonnes nouvelles.

Ben avait apporté quelques échantillons du travail de Marie Adamson, qu'il avait dû acheter à la galerie, assuré de là-propos de cette dépense. Quand Marion et Michael connaîtraient de ces œuvres et verraient la beauté de leur style, il est probable que Marion elle-même prendrait l'affaire en main et que la jeune femme finirait par signer un contrat. Il souriait à cette idée qui pouvait faire frissonner Marie.

Il signala donc et attendit. La démarche était un peu folle, quand on songe qu'à San Francisco il n'était que cinq heures et quart du matin, qu'il pourrait surprendre la jeune femme à moitié endormie.

—Allô! répondit une voix pâteuse.

—Hum, Mademoiselle Adamson.. Je suis vraiment navré de vous importuner. Ici Ben Avery, je vous appelle de New York. Je dois incessamment assister à un meeting de notre compagnie et j'aimerais par-dessus tout pouvoir dire à notre présidente que vous consentiriez à travailler pour nous au centre médical. J'avais pensé que..

Il avait tout de suite compris qu'il avait fait un faux pas, il le sentit dans ce long silence accablant à l'autre bout du fil.

Elle finit enfin par répondre.

—A cinq heures du matin? Et vous m'appellez pour me parler de votre meeting avec.. Nom de Dieu, quelle sorte de folle histoire est-ce là? Je vous ai dit non, n'est-ce pas? Que diable faudra-t-il que je fasse? Obtenir un numéro de Téléphone non inscrit dans l'annuaire?

Ben l'avait écoutée les yeux fermés en partie à cause de son embarras et aussi à cause d'autre chose. Cette voix avait quelque chose d'étrange. Sans trop savoir, elle lui semblait familière. Elle ne sonnait pas cette fois comme celle de Marie Adamson: elle était plus aiguë, plus jeune, assez singulière pour toucher une corde au fond de sa mémoire. Intrigue, il se demandait qui cette voix pouvait bien lui rappeler.

—N'avez-vous pas encore compris mon message, nom d'un chien?

La colère exprimée par ces mots le ramena vite à la Réalité présente. C'était bien Marie Adamson qui parlait et elle n'était pas du tout enchantée de cet appel téléphonique.

—Je suis vraiment navré, Mademoiselle. Je sais que j'ai fait là une sottise. J'espérais seulement que..

—Je vous l'ai dit. C'est non. Je refuse d'écouter, de discuter, de considérer ou de dire quoi que ce soit au sujet de votre centre médical. Et fichez-moi la paix!

Sur ce, elle raccrocha. Ben resta là, muet, l'appareil à la main, l'air penaud.

—Eh bien, mes amis, j'ai l'air d'avoir bousillé l'affaire!

Il n'avait pas vu Michael nonchalamment appuyé au Cadre de la porte.

—Bienvenu à la maison. Qu'est-ce que tu as bousillé comme ça?

Mike n'avait pas l'air particulièrement intéressé. Très heureux de revoir son ami, il s'avança et s'assit dans un des confortables fauteuils de cuir.

—Comme c'est bon de te savoir de retour!

—Je suis content d'être revenu, même s'il fait terriblement froid dans cette satanée ville. Après avoir vécu à San Francisco, je n'arriverai plus à m'adapter ici.

—Nous arrangerons les choses pour te garder désormais sur la route du sud, toi, le délicat! Et cet appel téléphonique De quoi s'agit-il?

—De l'unique déconvenue de mon voyage.

Il se passa la main dans les cheveux avec un geste d'irritation et se renversa dans sa chaise.

—Tout a marché comme prévu. Absolument tout. Ta mère va être au septième ciel quand elle verra les rapports. À une exception près. C'est là un problème mineur, mais j'aurais voulu que tout fût parfait.

—Y a-t-il de quoi s'inquiéter?

—Non, je suis simplement ennuyé. J'ai rencontré une artiste. Une photographe extraordinaire. Je veux dire d'un très grand talent: pas un simple amateur. Elle est vraiment brillante: j'ai pu le constater en visitant son exposition en cours à San Francisco. J'aurais voulu l'engager pour décorer la salle des pas perdus de l'édifice principal. Tu te souviens du thème que nous avons approuvé au dernier meeting avant mon départ?

—Et alors?

—Elle m'a simplement envoyé promener, ne voulant même pas en discuter.

—Mais pourquoi? Cela faisait trop commercial pour elle, je suppose.

Michael n'avait aucunement l'air impressionné.

— Je ne sais pas pourquoi. Elle est montée sur ses grands chevaux à mon premier appel. Ça n'a pas de sens.

Michael souriait d'un air amusé.

— Bien sûr que cela a du sens. Elle se fait tirer l'oreille pour obtenir plus d'argent.

Sachant qui nous sommes, elle se promet sans doute de jouer serré pour obtenir un contrat plus alléchant. Est-elle vraiment aussi bonne que tu dis?

—La meilleure. J'ai apporté quelques exemplaires de ses œuvres. Tu vas certainement les aimer.

—Elle pourra donc obtenir ce qu'elle exigera. Tu me montreras cela plus tard. Pour le moment j'ai quelque chose à te demander.

Michael devint sérieux. C'était un sujet qu'il se proposait d'aborder depuis des semaines.

—Quelque chose ne va pas? demanda Ben. Celui-ci s'ajustait vite aux états d'âme de son ami.

— Non, en fait, dit Michael, je me sens un parfait idiot simplement de t'en parler. Tu vois à quel point j'ai perdu contact.. Eh bien. . voici, y a-t-il quelque chose entre toi et Wendy? »

Ben le scruta un moment avant de répondre. Mike avait l'air plus curieux qu'offensé. Bien sûr que Ben était au courant des relations de Wendy avec Michael et ce n'était un secret pour personne que Michael avait toujours peu de considération pour elle. Ben se sentait quand même mal à l'aise d'avoir accueilli celle que son ami avait laissé tomber.

La vérité était que lui et Wendy s'aimaient. Le mois passé ensemble pendant le voyage d'affaires sur la côte ouest avait été fabuleux. Wendy s'était même amusée à l'appeler un voyage de noces.

—Eh bien, Avery, qu'en est-il? Tu n'as pas répondu à ma question.

Il y avait un petit sourire amusé sur les lèvres de Michael, parce qu'il connaissait bien la réponse.

—Je me sens un mufle de ne pas t'en avoir parlé plus tôt.

Mais la réponse est oui. Est-ce que cela t'ennuie?

—Pourquoi? Je suis plutôt embarrassé de l'admettre..

mais je ne me suis pas tenu très au courant. Je suis sûr en tout cas que Wendy t'a dit à quel point j'ai été d'un extraordinaire empressement.

Il y avait de l'amertume dans ses derniers mots, mais la réponse de Ben fut pleine de gentillesse.

—Elle ne m'a rien dit, sauf qu'elle trouvait que tu n'étais pas un homme très heureux. Il n'y a pas là de quoi nous surprendre, ne trouves-tu pas, mon vieux?

Mike opina de la tête sans rien dire.

—Je n'ai pas marché dans vos plates-bandes comme un malotru, Michael, sache-le bien. Vous aviez déjà cessé de sortir ensemble depuis un bon bout de temps. Je ne te cache pas que j'ai toujours eu un faible pour elle.

—Je le soupçonnais déjà quand tu l'as engagée. C'est une sacrée bonne fille, bien meilleure que ce que je mérite.» Il ajouta, en souriant: « Et probablement meilleure que ce que tu mérites toi-même.

—Holà! Attention!

Il y avait de la malice dans ses yeux à ce moment.

—Est-ce que ce serait sérieux entre vous, par hasard?

Ben ricana un peu et fit signe que oui.

— Je crois que c'est sérieux.

—C'est donc vrai? Et vous songez à vous marier?

Michael était éberlué. Où donc avait-il été pour ne s'être aperçu de rien? Il est vrai que Ben était absent depuis un mois. Il avait été à ce point étranger à tout durant ces deux longues années?

—Le diable m'emporte! Marié! Avery marié! Alors, c'est réglé?

—Je n'ai pas dit ça. Mais nous y pensons et je dirais qu'il y a de bonnes chances. Aurais-tu des objections?

C'était de la taquinerie, l'un et l'autre le savaient, puis que les moments plus embarrassants étaient passés.

—Absolument aucune objection.

Il restait là, assis, à secouer la tête.

—J'ai l'impression d'avoir manqué un chapitre ou deux du roman. À moins que vous ayez été d'une particulière discrétion!

—Mais pas du tout. C'est plutôt toi qui as été particulièrement occupé. Tu n'as fait que travailler sans te payer aucune fantaisie. Ce régime-là va faire de toi un homme riche et célèbre dans ta sphère, mais totalement imperméable aux cancans. »

Ben n'exagérait qu'à demi et Mike le savait.

— Tu aurais pu me mettre au courant, espèce d'imbécile!

—Bien sûr. Tu as raison. Je m'en excuse. Quand il se passera des événements importants je te ferai savoir.

Pendant que nous y sommes, accepterais-tu d'être mon..

Il se serait mordu la langue d'avoir entamé cette question.

Lui-même avait consenti à jouer le rôle de témoin au mariage de Mike le soir de l'accident, et voici qu'il avait presque demandé à Mike de jouer le même rôle.

— Oublions ça. Nous avons bien le temps!

Mike se leva et s'avança pour donner une poignée de main à son ami. Une ombre avait de nouveau assombri son regard, parce qu'il savait trop bien ce que Ben avait été sur le point de lui demander.

— Mes félicitations, mon vieux!

Le sourire était authentique, tout autant que la peine qu'il ressentait.

—Et puis, ne va pas t'inquiéter au sujet de la photographe de San Francisco. Si elle est aussi bonne que tu dis, il suffira de l'aguicher avec un contrat bien lucratif et un arrangement favorable pour la faire mordre. Elle joue le jeu après tout.

—J'espère que tu as raison.

Mike salua vivement et disparut; Ben réfléchit un moment sur ce qui venait d'être dit. Il se sentait soulagé que Mike fût maintenant au courant. Ce qu'il regrettait, c'était son stupide manque de tact: même après tout ce temps, toute allusion à Nancy ramenait l'angoisse dans le regard de son ami.

Il se haïssait d'avoir ainsi fait ressurgir ces souvenirs, mais sa requête lui avait paru si naturelle que, sur le coup, il n'avait pas pensé à l'impact qu'elle pouvait provoquer.

Il hocha la tête, tout confus, et revint à son travail. Il ne lui restait qu'une heure avant cette rencontre importante avec Marion et il lui sembla qu'il ne s'était écoulé que quelques minutes quand Wendy frappa à la porte, déjà ouverte, il lui fit signe en souriant.

— Viens, Ben. Il nous faut être dans le bureau de Marion dans cinq minutes.

—Déjà?

Il releva nerveusement les yeux de son bureau et se reprit à sourire en la regardant. Elle était exactement ce qu'il avait toujours désiré.

— A propos, j'en ai parlé à Mike, ce matin.

Il avait l'air bien content de lui-même.

— Parlé de quoi?

L'attention de Wendy était centrée sur le projet de San Francisco et sur le meeting. Ces rencontres avec la grande déesse blanche de l'architecture lui faisaient peur c o m m e le diable.

— Je lui ai parlé de nous deux, voyons. Je pense qu'il était content.

—J'en suis bien heureuse.

En fait, cela lui était personnellement bien égal, bien qu'elle sût que pour Ben c'était important.

Quant à elle, elle se foutait éperdument de Mike; il avait manqué d'obligeance et de sensibilité, jamais il n'avait été vraiment près d'elle à tous les moments qu'ils avaient passés ensemble.

—Prêt pour le meeting?

—Plus ou moins. J'ai fait une autre tentative auprès de la fille Adamson ce matin. Elle m'a envoyé au diable.

—C'est dommage.

Ils parlèrent de cela en se rendant à l'ascenseur privé qui menait à la tour d'ivoire de Marion. Tout son étage était de couleur sable, même l'ascenseur, complètement capitonné au plancher, aux murs et au plafond. Voyager là-dedans c'était comme monter dans une capsule beige clair insonorisée et luxueuse qui s'ouvrait soudain à l'étage où Marion avait son bureau. Le point de vue y était d'une splendeur extraordinaire. Wendy se sentait les mains devenir moites c h a q u e fois qu'elle rencontrait Marion Hillyard, si aimable fut-elle, parce que Wendy avait perçu ce qui se cachait sous ce dehors avenant et mesuré.

—Nerveuse? » souffla Ben comme ils tournaient le coin avant d'arriver à la porte de verre et de chrome qui s'ouvrait sur la salle de conférence de Marion.

—Tu peux être sûr!

Ils s'échangèrent des rires étouffés et prirent sagement leurs sièges dans la longue pièce remplie de plantes vertes.

Sur un mur il y avait un Mary Cassatt; sur un autre, un Picasso première période.

En face, une vue magnifique de New York qui donnait le vertige à Wendy chaque fois qu'elle se tenait là, au soixante-cinquième étage. C'était comme une montée en avion, le bruit en moins. Marion semblait toujours se mouvoir entourée d'une sorte de silence figé.

Vingt-deux personnes attendaient assises autour de la table de conférence en verre teinté, quand enfin Marion fit son entrée, flanquée de George, de Michael et de Ruth, sa secrétaire. Ruth portait une brassée de dossiers. George et Michael poursuivaient une conversation très animée. Petit à petit, George avait passé les rênes à Michael et avait été surpris d'en éprouver du soulagement. Seule Marion paraissait vraiment intéressée à l'assemblée, parcourant du regard chacun des visages pour s'assurer que tout le monde était présent. Elle avait la même pâleur que celle de l'environnement où ils étaient. Wendy pensait que c'était là le teint blême des New-Yorkais. Elle s'était tellement habituée aux visages bronzés des habitants de la côte ouest que, revenue à New York au cœur de l'hiver, elle fut frappée de la pâleur des gens de l'Est.

Marion était aussi chic que toujours dans ce qui pouvait être un Givenchy ou un Dior, une simple robe noire pure laine relevée par quatre rangs de grosses perles assorties. Le vernis à ongles était foncé, le maquillage à peine perceptible.

Même aux yeux de Michael, elle paraissait encore plus pâle que de coutume; elle travaillait probablement très fort sur le projet actuel, et tout autant sur une bonne dizaine d'autres.

Elle mettait la main à tout et Michael marchait sur ses pas.

Aussi admirait-elle l'ardeur au travail qu'il avait manifesté durant ces deux dernières années. C'est ainsi que des empires prospères maintiennent leur vitalité, grâce au sang que leur infusent ceux qui en sont les gardiens sacrés ces chevaliers du nouveau Saint-Graal.

Marion fut la première à parler. Elle saisit la première chemise que lui présenta Ruth et commença à poser des questions à l'assemblée, passant d'un groupe à l'autre, discutant des problèmes qui avaient surgi depuis le dernier meeting et évaluant les solutions proposées. Tout alla bien jusqu'au moment où on arriva au tour de Ben. Elle fut très satisfaite de ce que lui et Wendy avaient rapporté, des progrès accomplis à San Francisco, des résultats de leurs meetings, des développements nouveaux. Elle vérifiait à mesure sur une liste et jetait à Michael des regards de grande satisfaction. L'entreprise de San Francisco prenait forme brillamment.

—Nous n'avons qu'un seul problème », dit Ben d'une voix un peu faible. A l'instant les yeux de Marion le dardèrent.

— Quel problème?

—Une jeune photographe. Nous avons pu évaluer son travail et l'ayant trouvé excellent nous avons voulu l'engager pour la décoration de l'édifice principal. Malheureusement elle s'est refusée à nous rencontrer.

—Qu'est-ce que cela veut dire? » Marion n'avait pas l'air contente du tout.

—Simplement cela. Au moment où elle a compris pourquoi je l'appelais, elle a coupé presque tout de suite la communication.

Les sourcils de Marion étaient devenus inquisiteurs.

—Savait-elle de qui vous étiez le représentant?

Comme si une telle information pouvait y changer quelque chose. Michael cacha un sourire. Ben aussi. Marion avait une si haute opinion de la firme que tout le monde, présumait-elle, voulait faire affaire avec elle.

—Oui. J'ai bien peur que c'est précisément ce qui explique son refus et ce qui la rendait même furieuse.

—Elle, furieuse?

Pour la première fois le visage de Marion prit de la couleur. Elle était furieuse à son tour. Pour qui se prenait cette fille pour ainsi faire la moue a une proposition de Cotter-Hillyard?

—Peut-être que furieuse n'est pas le mot qu'il faut. Je dirais plutôt que la mention du nom de la compagnie lui a fait peur.

La correction n'était pas véridique, mais elle satisfaisait les besoins du moment, puisque toutes les plaques rouges du visage de Marion s'atténuèrent, au grand soulagement de tout le monde, de Ben plus particulièrement.

— Est-ce que ça vaut la peine d'aller plus avant?

—Je le crois. Nous avons apporté quelques exemplaires de son travail pour vous les montrer. J'espère que vous serez d'accord.

—Comment avez-vous obtenu ces exemplaires, puisqu'elle n'a même pas consenti à discuter avec vous?

—Nous les avons achetés à la galerie. C'était sans doute une extravagance, mais si cela pose quelque problème je serais heureux de les racheter pour moi-même. Vous verrez qu'elle fait du très beau travail.

Sur ce, Wendy se dirigea lentement près du mur au fond de la pièce et en rapporta un large carton à dessins d'où elle tira trois splendides photographies en couleur que Marie avait prises à San Francisco. L'une représentait une scène d'ans un parc et la composition en était très simple: un vieillard assis sur un banc regardait jouer des petits enfants.

Aucun e sensiblerie facile, mais beaucoup de sentiment. La deuxième représentait une scène du port où l'exubérance de la foule ne distrayait pas du vendeur de crevettes grimaçant au premier plan. Enfin, une vue époustouflante de San Francisco au crépuscule, telle

que l'admirent les touristes et les résidents. Ben ne disait rien. Il se contentait de tenir les photos. Les agrandissements étaient d'une telle précision que chacun pouvait facilement en apprécier le fini délicat.

Marion elle-même resta un bout de temps silencieuse pour finalement approuver de la tête.

—Vous avez raison. Elle vaut certainement la peine que nous insistions encore.

—Je suis bien content que vous soyez de cet avis.

—Mike? » Elle se tourna vers son fils, qui sembla perdu dans ses pensées en regardant les photos.

Il y a va i t quelque chose d'à la fois fascinant et familier dans la qualité artistique et la nature même des sujets. Il ne savait pas ce que c'était, mais d'un coup quelque chose l'avait mis dans une disposition songeuse dont il ne pouvait se dégager, se demandant pourquoi ces photos l'intriguaient à ce point. Il fut d'accord qu'elles étaient remarquablement bien faites et qu'elles rehausseraient l'éclat du nom de Cotter-Hillyard dans c h a c u n des édifices.

—Les aimes-tu autant que moi? » insistait Marion, il répondit à sa mère d'un signe de tête plein de gravité.

Marion ne perdait pas de temps.

—Alors, Ben, comment allons-nous avoir accès à cette jeune femme?

—Je voudrais bien le savoir.

—Par l'argent, ce me semble évident. Quelle sorte de personne est-elle? L'avez-vous rencontrée?

—Si étrange cela soit-il, je l'ai rencontrée à mon dernier voyage à San Francisco. Elle est d'une beauté rare, presque irréaliste, presque trop parfaite. On ne peut s'empêcher de la regarder. Elle est posée, plaisante, quand elle le veut; sans doute évidemment très douée. Elle était artiste-peintre avant de devenir photographe. Ses toilettes coûteuses me d i s e n t qu'elle n'est pas dans le besoin et le propriétaire m'a laissé entendre qu'elle avait un tuteur. Ce serait un homme plus âgé qu'elle, un médecin, je crois, un spécialiste en chirurgien plastique reconnu. De toute façon, elle n'a certes pas besoin d'argent. C'est là tout ce que j'ai pu savoir.

—L'argent n'est donc pas la solution.

Soudain, Marion était devenue aussi songeuse que son fils. Elle avait une idée absolument folle, dépourvue de bon sens. La coïncidence serait vraiment étonnante, à mots que..

—Quel âge a cette demoiselle?

—Difficile à dire. Quand je l'ai rencontrée, elle portait un très large chapeau qui, jusqu'à un certain point, lui cachait son visage. Je dirais qu'elle a.. je ne sais, vingt-quatre, vingt-cinq ans? Au plus vingt-six. Pourquoi voulez-vous savoir?

—J'étais simplement curieuse. Je suis sûre, Ben, que Wendy et vous avez fait votre possible et il ne semble pas que vous puissiez aller plus avant avec cette fille. J'aimerais faire un nouvel effort de mon côté. Laissez-moi toutes les informations utiles et je m'arrangerai pour la contacter. De toute façon, je devrai me rendre à San Francisco dans quelques semaines. Peut-être sera-t-elle plus embarrassée d'éconduire une vieille dame qu'un jeune homme.

Cette référence à la « vieille dame » fit sourire Ben, parce que Marion Hillyard n'en avait pas l'air du tout. Elle pouvait jouer le rôle d'un dynamo robuste d'âge moyen, mais jamais celui d'une grand-mère défraîchie. Il redevint sérieux en notant que Marion pâlissait davantage, au point qu'il se demandait si elle n'était pas malade. Elle ne lui laissa pas, ni aux autres, le temps de s'enquérir, puisqu'elle se leva, exprima sa satisfaction, reçut de Ben toutes les informations dont elle avait besoin et remercia chacun d'être venu. Quand elle quitta la pièce, le meeting avait pris fin.

La porte ornée de cuivre de son bureau se ferma doucement derrière Ruth un moment plus tard et tous les autres se dirigèrent vers l'ascenseur, en causant des progrès de l'entreprise. Ils étaient tous satisfaits et réconfortés, parce que Marion l'était elle-même. Habituellement quelqu'un la faisait sortir de ses g o n d s , mais aujourd'hui elle avait été d'une aménité méconnaissable. Ben se demandait encore si elle n'était pas malade. Il était parmi les derniers à quitter la salle de conférence et Wendy était déjà descendue quand Ruth sortit précipitamment en réclamant Michael, l'air terriblement anxieuse.

—Monsieur Hillyard, votre mère.. est.. » Ce fut George qui réagit le premier et courut littéralement dans le bureau avec Michael, déconcerté, et Ben à ses trousses. Une fois encore, ce fut George qui

sut quoi faire, sachant où se trouvaient les médicaments; il s'empresse de les présenter à Marion avec un verre d'eau. Avec l'aide de Michael, il la porta de son bureau au divan. D'une pâleur verdâtre, elle semblait pouvoir difficilement respirer. Un moment terrifié, Michael se demandait si elle n'allait pas mourir. Les yeux aveuglés de larmes, il se précipita sur le téléphone pour appeler le docteur Wickfield, mais elle lui fit signe faiblement et se mit à parler dans un chuchotement à peine perceptible.

—Non, Michael.. n'appelle pas.. Wick.. Cela arrivé! toutes les fois.. que..

Aussitôt Michael regarda George. C'était tout nouveau pour lui mais pas pour George, autrement celui-ci n'aurait pas si bien su que faire et où étaient les médicaments.

Il se rendit compte encore une fois que, ces derniers mois, il avait été complètement insensible au monde qui l'entourait. Regardant sa mère, blême et tremblante, il se demandait à quel point elle était malade. Sans doute savait-il qu'elle rencontrait souvent le docteur Wickfield, mais il croyait que c'était pour s'assurer de son bon état de santé, pas pour des problèmes sérieux. Cette fois, c'était grave et un coup d'œil à la bouteille de comprimés que George avait laissée sur le bureau le confirma dans ses craintes. C'était de la nitroglycérine, traitement classique des maladies du cœur.

— Mère..

Michael s'était assis à son chevet et lui avait pris la main

—Est-ce que ces faiblesses arrivent souvent?

Il était maintenant aussi pâle qu'elle. Elle ouvrit les yeux, lui sourit, puis sourit à George.

—Ne vous inquiétez pas. » La voix était encore douce mais plus ferme.
« Ça va bien!

— Ça ne va pas bien. Et je tiens à en savoir davantage.

C'était Michael qui parlait. Ben se demandait s'il n'était pas importun, mais il ne voulait pas se retirer, étonné de ce qu'il venait de voir. La grande Marion Hillyard était humaine après tout, elle paraissait extrêmement vulnérable et fragile, étendue là, dans cette robe noire qui la faisait paraître plus blême encore. Ses yeux cependant reprenaient vie pendant qu'elle parlait à son fils.

— Mère..

Michael insistait pour qu'elle réponde.

— Très bien, mon chéri, très bien.

Elle reprit son souffle, se releva lentement, remit les pieds à terre et, regardant directement dans les yeux de son fils unique: « C'est mon cœur, dit-elle. J'ai traîné ce problème pendant des années, mais cela n'a jamais été très sérieux.

—Eh bien, c'est sérieux maintenant.

Elle était d'une froideur réaliste.

« Je vivrai peut-être assez longtemps pour devenir une vilaine vieille femme, peut-être pas. Seul le temps nous le dira. En attendant, ces petits comprimés me permettent de fonctionner. On ne peut en dire plus pour le moment.

—Depuis combien de temps êtes-vous malade?

—Un bon bout de temps. Wick a commencé de s'en occuper il y a deux ans, mais cette année la situation s'est aggravée.

—Je tiens alors à ce que vous vous retiriez des affaires. » Il parlait comme un enfant têtue en regardant sa mère de ses yeux inquiets. « Et tout de suite. »

Elle ne fit que rire, en souriant à George. Mais la physionomie de son assistant lui disait que lui aussi s'inquiétait.

—Il n'en est pas question, mon cher. Je serai ici jusqu'à ce que je tombe. Il y a trop à faire encore. D'autre part, je deviendrais folle si je restais à la maison. Qu'est-ce que je ferais toute la journée? Regarder les feuilletons à la télé et lire des revues de cinéma?

—Ça vous irait parfaitement!

Tout le monde éclata de rire.

— Ou bien..

Michael regardait sa mère et George, tour à tour.

— . Ou bien vous pourriez vous retirer tous les deux, vous marier et jouir de la vie enfin.

C'était la première fois que Michael reconnaissait ouvertement la sollicitude de George, vieille de vingt ans.

Georges rougit, mais cet hommage ne lui déplut certes pas.

—Michael!

Sa mère était presque redevenue elle-même.

—Michael, tu vas gêner George.

Assez curieusement, elle-même ne parut ni choquée, ni horrifiée par cette proposition de Michael.

—De toute façon, il n'est pas encore question de me retirer. Je suis encore trop jeune, malade ou pas. Vous m'aurez à vos trousses tout le temps que je durerai, j'en ai bien peur.

Michael savait qu'il avait perdu la bataille, mais il n'allait pourtant pas céder d'un centimètre.

—Au moins, soyez raisonnable, pour l'amour de Dieu, et ne voyagez plus. Vous n'avez pas à vous rendre à San Francisco, je puis y aller moi-même. Cessez de vous affaiblir, restez à la maison et prenez soin de vous.

Elle ne fit que rire, se leva et rejoignit son bureau, elle avait l'air ébranlée, fatiguée, quand elle s'enfonça dans son fauteuil pendant qu'ils la regardaient tous avec consternation.

—J'aimerais que vous sortiez tous et quittiez ces airs larmoyants, j'ai à travailler, mais vous semblez n'avoir rien à faire.

— Mère, je vous ramène à la maison. Pour aujourd'hui. en tout cas.

Michael était devenu agressif, mais elle ne fit que secouer la tête.

—Je n'irai pas. Maintenant, sors d'ici, Michael, ou je demande à George de te jeter dehors.

La proposition amusa George.

—Je partirai peut-être plus tôt, mais pas tout de suite poursuivit-elle. Merci de l'intérêt que vous me portez et moi il le tralala. Ruth!

Elle pointa du doigt la porte que sa secrétaire avait doucement ouverte et, un par un, ils sortirent à la file, désarmés. Elle était plus

forte qu'eux tous et elle le savait.

— Marion?

C'était George qui s'était arrêté dans le cadre de la porte avec de l'inquiétude dans le regard.

— Oui.

Sa figure s'était adoucie en le regardant. Il lui sourit en r e t o u r .

—Voulez-vous rentrer chez vous maintenant?

— Un peu plus tard, George.

—Je reviendrai dans une demi-heure.

Elle sourit mais eut peine à attendre qu'il refermât la porte derrière lui.

Il n'y avait aucun doute dans son esprit sur ce qui avait causé cette crise. Elle ne pouvait plus souffrir d'être énervée par quoi que ce soit. Elle regarda sa montre et composa le numéro de téléphone que Ben lui avait donné; elle entendit trois ou quatre coups de sonnerie. Elle ne savait pas au juste pourquoi elle était aussi certaine, mais elle l'était. Elle l'avait été dès le moment où Ben avait commencé à décrire la jeune femme. Elle comptait la rencontrer quand elle se rendrait à San Francisco.

Elle la reconnaîtrait certainement. À moins que la métamorphose fut trop grande! Alors qu'elle était plongée dans ses pensées, on répondait à l'autre bout du fil. Marion prit une longue aspiration et ferma les yeux. Personne n'aurait pu dire qu'elle avait subi une crise cardiaque une demi-heure plus tôt. Marion Hillyard, comme toujours, avait repris la maîtrise de la situation.

—Mademoiselle Adamson? Ici Marion Hillyard, à New york.

La conversation fut brève, froide, maladroite, de sorte que Marion n'en savait pas plus quand elle raccrocha. Mais elle finirait par savoir. Un rendez-vous était fixé à seize heures pour mardi dans trois semaines. Marion l'inscrivit sur son calendrier, s'adossa et ferma les yeux. La rencontre pourrait ne rien apporter. . mais elle avait certaines choses à dire. Elle espérait en tout cas être encore en vie dans trois semaines.

Chapitre 22

L'horloge poursuivait son interminable tic-tac. Dans le living-room de sa suite du Fairmount, Marion Hillyard ne trouvait aucun intérêt à la vue très impressionnante qu'on pouvait y admirer de la baie de San Francisco et du Marin County. Elle ne pensait qu'à cette jeune fille, se demandant quel air elle pouvait avoir et ce qu'elle était devenue, se demandant si le docteur Gregson avait réussi les merveilles qu'il avait promises. Ben Avery n'avait vu qu'une étrangère quand il avait rencontré Marie Adamson. Que ferait Michael?

La reconnaîtrait-il? Était-elle amoureuse de quelqu'un d'autre ou, comme Michael, était-elle devenue amère et blasée?

Marion pensait donc encore à son fils pendant qu'elle attendait cette étrangère qui pouvait bien être la femme que Michael avait aimée. Et si elle ne l'était pas? Elle pourrait être n'importe qui, une photographe locale qui avait aguiché Ben Avery. Ses suppositions pouvaient être complètement fausses. Peut-être..

Elle croisa et décroisa ses jambes, plongea une fois encore dans son sac à main pour en retirer son étui à cigarette, celui dont George lui avait fait cadeau à Noël. Ses initiales y étaient faites de superbes saphirs incrustés dans le boîtier d'or.

Elle alluma la cigarette avec le briquet assorti, tira une longue bouffée et s'adossa au fauteuil, les yeux clos. Elle était exténuée: le vol de New York lui avait paru très long et elle s'était donné une journée de repos avant de voir la jeune fille. Elle était cependant trop impatiente pour remettre cette rencontre à un peu plus tard. Il fallait qu'elle sache au plus tôt.

Elle regarda l'horloge, il était seize heures quinze, donc dix-neuf heures à New York. Michael devait être encore au bureau. Avery, lui, devait être déjà parti, marivaudant avec cette fille du secteur de la décoration. Elle pinçait les lèvres en pensant à eux. Ben n'était pas un garçon sérieux comme Michael. Cependant. . il n'était pas malheureux comme Michael. S'était-elle trompée? Avait-elle fait une folie, il y a deux ans? Avait-elle trop exigé de cette fille? Non, probablement, parce que ce n'était pas une fille pour Michael et puis avec le temps il finirait par trouver quelqu'un; il n'y avait aucune raison pour qu'il n'en trouve pas, puisqu'il avait tout pour lui, belle apparence, argent, position enviable présidence d'une des principales compagnies des Etats-Unis. N'était-il pas un homme de prestige et de talent, en même

temps que jeune et charmant?

Ses traits se radoucissaient quand elle pensait à son fils.

Comme il était bon et fort.. combien seul aussi! Elle se sentait bien seule elle-même, puisqu'il la tenait à distance, comme si une bonne part de lui-même n'avait pu rebondir.

Au moins il avait cessé de boire et de ruminer.. mais cela avait été pour tomber dans l'hyperactivité d'une vie de travail sans couleur. Ses yeux étaient ceux d'un homme qui a vécu trop longtemps dans le désert, déterminé à réussir sans trop savoir pourquoi. Il avait tout pour être heureux, mais il ne prenait jamais le temps de jouir de la vie. Elle se demandait même s'il aimait son travail. Son attitude à cet égard n'était certes pas la sienne à elle, ni celle de son père et de son grand-père. Elle se rappelait son mari avec beaucoup d'affection encore.. puis, ses pensées se tournèrent vers George. Comme celui-là avait été bon pour elle, ces dernières années surtout! Sans lui, elle n'aurait pu continuer.

Il prenait sur lui les charges les plus lourdes aussi souvent que possible, afin de lui laisser les décisions intéressantes, le travail créateur et le renom. Combien de fois il avait fait cela pour elle, cet homme de grand courage en même temps que d'une si grande humilité... Aussi se demandait-elle pourquoi elle n'avait pas été plus consciente de ses qualités, il y a une douzaine d'années. Elle n'en avait pas eu le temps, ni pour lui, ni pour personne, en tout cas, pas depuis la mort de son mari. Quant à son fils, était-il si différent d'elle après tout?

Elle souriait à part elle, quand la sonnerie de la suite interrompit le cours de ses pensées. Elle sursauta; pendant un moment elle avait comme oublié où elle se trouvait. La jeune fille était vingt-cinq minutes en retard, mais au fond Marion n'était pas mécontente d'avoir gagné ce temps-là.

Elle donna à sa figure son masque de dignité et marcha calmement vers la porte. Sa robe de soie bleue et les quatre rangs de perles lui allaient parfaitement ainsi que la coiffure, les ongles bien soignés, le maquillage qui la faisaient paraître beaucoup plus jeune qu'une femme presque sexagénaire.

Elle serait toujours une très belle femme, vivrait-elle encore vingt-cinq ans. Rien n'avait le dessus sur Marion Hillyard, pas même le temps, et elle s'en félicitait. Elle ouvrit la porte, une élégante jeune femme qui

portait à la main un grand carton d'artiste.

—Mademoiselle Adamson?

—Oui. » Marie acquiesça avec un petit sourire crispé. « Madame Hillyard? »

La question était futile, puisqu'elle savait bien qui était devant elle. Elle n'avait pas vu Marion ce soir de mai, parce qu'elle avait alors les yeux couverts de bandages. Par contre, elle avait vu plusieurs photos d'elle dans l'appartement de Michael. Elle l'aurait reconnue dans une ruelle obscure de Tokyo. C'était donc là cette femme qui l'avait hantée pendant deux ans, la femme dont elle avait voulu faire pour elle-même une mère et une amie.

—Comment allez-vous?

Marion présenta une main ferme et réservée. Ella échangèrent une poignée de mains plutôt cérémonieuse avant que Marion fasse un geste pour l'inviter dans ses appartements.

—Veuillez entrer.

—Merci.

Les deux femmes se regardèrent avec intérêt et circonspection. Marion s'assit dans un fauteuil près de la table. Elle y avait fait venir du thé et des jus de fruits. C'était, lui semblait-il, prendre beaucoup de peine pour une fille qui lui avait déjà coûté presque un demi-million de dollars. Si c'était cette jeune femme.. Elle la regarda avec grand soin, mais ne put rien déceler qui ressemblât à aucune des photographies qu'elle avait vues au cours des dernières années. Ce n'était pas la même personne. A tout le moins, il ne lui semblait pas. Marion s'adossa pour bien l'observer et l'écouta croyant qu'elle pourrait reconnaître cette voix torturée et cassée qu'elle avait entendue quand elles avaient conclu leur accord.

—Puis-je vous offrir à boire? Un thé? Un soda? Nous pourrions commander de la boisson, si vous désirez.

—Non, merci, Madame Hillyard, réellement je préfère..

Elles se surveillaient l'une l'autre, oubliant la raison de leur rencontre. La vieille dame jaugeait la jeune femme, observait tous ses gestes, la forme et la texture de sa chevelure, pour ensuite se donner une vue d'ensemble de t o u t e la personne. C'était une fille extrêmement belle

et richement vêtue, au point que Marion se surprit à se demander si elle ne dépensait pas les prestations pour sa garde-robe. La robe de lainage avait la qualité distinctive des couturiers de Paris, son sac à main et ses souliers étaient des Gucci et son simple trench-coat beige était doublé de fourrure noire que Marion croyait être de l'opossum.

—Vous avez là un manteau très élégant. Il doit être idéal pour San Francisco. Je vous envie le climat confortable d'ici.

J'ai quitté New York sous soixante centimètres de neige ou plutôt sous dix centimètres de neige et cinquante centimètres de neige boueuse. Connaissez-vous New York?

La question était piégée et Marie le savait. Elle pouvait quand même y répondre honnêtement. Elle avait vécu en Nouvelle-Angleterre mais passé très peu de temps à New-York. Si elle avait épousé Michael elle aurait vécu là, mais, en fait, elle n'y avait pas séjourné. Sa figure se durcit et sa voix s'affermait.

—Non, je ne connais pas très bien New York. Je ne suis pas une personne de grande ville.

C'était du pur Marie Adamson sans aucune trace de Nancy McAllister.

—J'ai peine à le croire, vous avez l'air très citadine. »

Marion lui sourit de nouveau, mais c'était le sourire d'un fauve à l'affût d'une proie innocente.

—Je vous remercie.

Sans plus de cérémonie, Marie alla chercher son carton, le prit sur elle et l'ouvrit sous l'oeil observateur de Marion, à qui elle présenta un cahier noir très épais contenant des copies de ses œuvres. Le livre était si large et si lourd que la vieille dame vacilla presque en le prenant. C'est à ce moment que Marie constata le fort tremblement de ses mains et s'aperçut de sa grande faiblesse. Les années ne lui avaient donc pas été très favorables.

Marie la surveillait avec grande attention, mais Marion parut se ressaisir à mesure qu'elle tournait silencieusement les pages.

— Je vois pourquoi Ben Avery tenait à vous engager pour travailler au centre.

Vous faites du travail extraordinairement beau. Vous devez avoir une

très longue expérience?

Cette fois la question était sans malice. Marie fit signe que non.

—Non, la photographie est un art nouveau pour moi.

J'étais peintre auparavant.

—Ah oui, Ben me l'avait mentionné.

Quand même, Marion sembla surprise. Elle avait perdu de vue que c'était à Nancy McAllister qu'elle pouvait parler, fascinée qu'elle était par la beauté des oeuvres qu'elle regardait.

—Êtes-vous aussi bonne que cela en peinture?

—Je le pensais.

Marie sourit à la dame. Entre elles se déroulait une étrange communication. Marie avait en effet l'impression de voir Marion Hillyard à travers un miroir truqué: celui-ci lui permettait de bien voir Marion, alors que celle-ci recevait l'image d'une tout autre personne. Marie se croyait la seule à connaître le secret de ce miroir magique.

—J'aime la photographie tout autant.

—Pourquoi avez-vous changé alors?

Marion regardait en l'air, très intriguée.

—Parce que tout a changé dans ma vie à un certain moment, au point que je suis devenue une nouvelle personne. La peinture faisait partie de ma vie antérieure, de mon ancien moi. Aussi me serait-il plutôt pénible de traîner celui-ci avec mon moi nouveau.

A ces mots, Marion faillit sursauter.

—Je vois. Eh bien, d'après ce que je vois, le monde n'a certainement pas perdu au change. Vous êtes une merveilleuse photographe. Qui vous a initiée à cet art? Sans doute un des grands photographes de par ici?

Marie ne fit que hocher la tête avec un petit sourire, c'était vraiment étrange: elle était venue jusqu'ici pour haïr cette femme, voici qu'elle ne s'en sentait plus capable. Elle lui parut si lasse et si frêle. Sous le vernis se dissimulaient chez elle les tristesses de l'automne, alors que l'hiver s'agrippait à ses talons.

Marie s'efforça de revenir à la question que Marion lui avait posée, essayant de se rappeler de quoi il s'agissait.

—Non. En fait, c'est un ami qui m'a initiée. Il est médecin et c'est à lui que je dois de m'être lancée en photographie, il connaît tout le monde en ville.

—C'est le docteur Peter Gregson.

Les mots avaient une tonalité douce sur les lèvres de Marion, comme si elle n'avait pas voulu les prononcer.

Toutes Des deux furent ébranlées par le silence qui s'ensuivit.

—Le connaissez-vous?

Pourquoi avait-elle dit cela? Savait-elle? Mais c'était Impossible. Est-ce que Peter?.. Mais, il n'aurait jamais lait ça.

—Je. . oui.

Marion avait hésité longtemps avant de regarder Marie en pleine figure.

—Oui, Nancy, je le connais. Il a fait sur vous un travail vraiment magnifique.

Elle avait une chance sur mille, une pure supposition, mais il lui fallait la tenter, au risque de se payer sa propre tête. Il fallait qu'elle sache.

—Il doit y avoir un malentendu. Mon nom est Marie..

À ce moment, comme une poupée de chiffons, Marie s'effondra. Les yeux pleins de larmes, elle se leva et s'en alla à la fenêtre, où elle se tint le dos tourné.

—Comment avez-vous su?

La voix était brisée, chargée de colère: c'était la voix d'il y a deux ans. Marion, elle, s'adossa à son fauteuil, fatiguée mais soulagée. D'un certain point de vue, elle était réconfortée de savoir quelle avait eu raison et de ne pas avoir fait en vain ce pénible voyage.

—Quelqu'un vous a-t-il dit? demanda Marie.

—Non, j'ai deviné. Je ne sais pas pourquoi, mais j'ai eu une intuition la première fois que Ben nous a parlé de vous. Les détails se

recoupaient très bien.

—Est-ce que..

Mon Dieu.. elle voulait s'informer de lui, elle voulait.. Est-ce que cette histoire collerait toujours à sa vie? Est-ce qu'elle ne pourrait jamais s'en libérer?

—Pourquoi êtes-vous venue jusqu'ici? Est-ce pour Confirmer ce dont nous avons convenu déjà? » Marie se tourna sur ses talons pour fixer cette femme qui la tourmentait. « Vous vouliez vous assurer que je remplirais mes engagements?

—Mais vous l'avez déjà bien prouvé.

La voix de Marion était à la fois lasse et douce, étonnamment vieillie.

—Non, je ne suis même pas sûre de bien le comprendre moi-même, mais je suis venue pour vous voir, pour vous parler, pour savoir comment vous étiez, pour savoir si c'était bien vous.

—Mais pourquoi maintenant? Pourquoi suis-je devenue tout à coup si intéressante après deux ans?

Il y avait, à ce moment, du venin dans la voix de Marie et de la haine dans ses yeux, cette haine que, pendant des mois, elle avait rêvé de vomir.

—Pourquoi, Madame Hillyard? Étiez-vous simplement curieuse d'examiner le travail de Gregson? C'est ça? Eh bien, comment trouvez-vous votre bébé de quatre cent mille dollars? Est-ce qu'il vaut la dépense?

—Pourquoi ne pas répondre vous-même? Êtes-vous contente? »

Elle le souhaitait désespérément. Tout le monde avait payé le gros prix pour ce nouveau visage. Elle avait fait une grave erreur et tout à coup elle s'en rendait compte, mais c'était trop tard, personne n'était plus désormais comme avant.

Elle pouvait le constater chez cette jeune femme tout autant que chez Michael. Il était trop tard, beaucoup trop tard pour l'un et l'autre. Il leur faudrait tenter de réaliser leurs rêves ailleurs!

—Vous êtes très jolie maintenant, Marie.

—Merci. Oui, je sais que Peter a fait de l'excellent travail.

Mais c'était comme faire un marché avec le démon, un visage, une vie.

Avec un soupir de déchirement, Marie s'enfonça dans le fauteuil.

—Et c'est moi le diable!

La voix tremblait en regardant la jeune fille.

—Je suppose que c'est là une chose bien peu convenable à vous dire aujourd'hui, mais à l'époque je croyais faire ce qu'il fallait.

—Et puis maintenant, qu'en pensez-vous?

Marie la regardait bien en face.

—Michael est-il heureux? Valait-il la peine que vous vous débarrassiez de moi, Madame Hillyard? Peut-on dire que votre manœuvre a été un succès?

Grand Dieu, comme elle voulait la frapper, lever le bras et la démolir avec sa robe de grande dame et ses perles.

—Non, Marie, Michael n'est pas heureux, pas plus que vous. J'ai toujours pensé qu'il reprendrait sa vie en main. Je présumais que vous le feriez-vous aussi, mais quelque chose me dit que vous n'avez pas réussi non plus. Je n'ai vraiment aucun droit de vous le demander.

—Non, vous n'avez pas le droit. Et Michael? Est-il marié?

Elle se haïssait d'avoir posé cette question, elle priait que l'autre réponde non.

—Oui, il est marié.

Marie faillit avoir le souffle coupé, mais elle se ressaisit.

—Il est marié avec son travail. Il vit, il mange, il dort, il respire pour son travail, comme s'il voulait s'y perdre pour de bon. À tel point que je le vois très peu.

Tant mieux, vieille vache, tant mieux.

—Avouerez-vous alors que vous vous êtes trompée? Je l'aimais, vous savez, plus que tout..

—Je sais. Mais je croyais que ça lui passerait.

—Est-ce que ça lui est passé?

—Peut-être. Il ne m'a jamais parlé de vous, en tout cas.

—A-t-il essayé de me retrouver? »

Marion bougea la tête.

—Non, dit-elle sans lui dire la raison. Elle n'avait pas dit à Marie que Michael la croyait morte. Ce mensonge pesait lourd sur sa conscience et elle s'aperçut que, de son côté, la jeune femme avait remis son masque de haine.

—Très bien, mais pourquoi suis-je ici, moi? Pour satisfaire votre curiosité? Pour vous montrer mon travail? Pourquoi?

—Je ne sais pas clairement, Nancy. Je m'excuse, Marie!

Je voulais savoir comment tout s'était passé pour vous. . Je présume que c'est peut-être un peu pleurnichard de vous le dire, mais je suis pratiquement mourante, vous savez.

Elle paraissait vaguement s'apitoyer sur elle-même face à la jeune femme, tout en regrettant de le lui avoir dit. Marie ne semblait pas remuée. Elle la regarda longuement avant de lui dire d'une voix douce et brisée:

—J'en suis désolée, Madame Hillyard, mais moi, je suis déjà morte il y a deux ans. A vous entendre, il semble que votre fils est mort lui aussi. Pour être sincère avec vous, Madame Hillyard, il m'est difficile d'avoir beaucoup de sympathie pour vous. J'imagine qu'il me faudrait être reconnaissante, que je devrais vous remercier du plus profond de mon cœur, parce que tous les jours les hommes se retournent pour me regarder au lieu de me fuir horrifiés.

Je suppose que je devrais ressentir bien des choses, mais je ne ressens absolument rien pour vous en ce moment, sauf un immense regret que vous ayez ruiné la vie de Michael, comme vous le savez bien vous-même, sans parler de ce que vous avez fait à la mienne.

Marion s'inclina sans rien dire, ressentant tout le poids des reproches de la jeune femme. Elle en reconnaissait elle-même la justesse et elle l'avait reconnue secrètement depuis deux ans. À propos de Michael en tout cas. Quant à la jeune fille, elle n'avait pu savoir. Voilà peut-être la raison de sa venue à San Francisco.

— Je ne sais quoi vous dire.

—Adieu! ferait très bien.

Marie prit son manteau et son carton et marcha vers la porte. Elle s'arrêta un moment, la main sur la poignée, la tête penchée, les larmes commençant à couler sur sa figure. Elle se retourna et vit des larmes couvrir aussi le visage de Marion. La détresse intime de la vieille dame l'avait rendue muette. Après avoir repris son souffle, elle ajouta:

—Adieu, Madame Hillyard.. Présentez mes amitiés.. à Michael.

Elle referma doucement la porte derrière elle. Marion, elle ne bougea pas. Elle sentit la douleur déchirante de son cœur lui traverser la poitrine. Suffocante, elle avança en trébuchant vers le bouton de la sonnerie pour appeler la femme de chambre. Elle réussit tout juste à le presser avant de s'évanouir.

Chapitre 23

Ses talons martelèrent le plancher de l'hôpital quand il traversa le corridor au pas de course pour se rendre à la chambre. Pourquoi avait-elle donc insisté pour venir seule ici? Pourquoi lui fallait-il toujours agir avec cette indépendance détestable, et cela depuis tant d'années? Il frappa délicatement à la porte et l'infirmière se présenta avec un regard inquisiteur.

—C'est bien la chambre de madame Hillyard? Je suis George Calloway.

Il avait l'air nerveux, fatigué, vieilli, et c'était ainsi qu'il se sentait. Il en avait assez de ce non-sens et il comptait le lui dire dès qu'il le pourrait, comme il l'avait dit à Michael en partant de New York.

L'infirmière sourit en entendant prononcer son nom.

—Oui, Monsieur Calloway, nous vous attendions.

Marion n'était à l'hôpital que depuis la veille, vers dix-huit heures. George s'était arrangé pour arriver à San Francisco vers vingt-trois heures, heure locale. Il était minuit passé.

Impossible de faire plus vite. Par son sourire, Marion fit voir qu'elle appréciait une telle diligence. L'infirmière introduisit George dans la chambre et sortit sur la pointe des pieds.

—Bonjour, George.

—Bonjour, Marion. Comment vous sentez-vous?

—Fatiguée mais encore en vie. C'est ce qu'on me dit du moins. Ça n'a été qu'une petite attaque.

—Pour cette fois. Et la prochaine?

En traversant la chambre il avait l'air d'un lion, la rage plein les yeux. Il ne s'était même pas arrêté pour l'embrasser, comme il en avait l'habitude. Il en avait trop à dire.

—La prochaine fois, nous y verrons quand nous y serons.

Pour le moment, asseyez-vous, détendez-vous. Vous m'énervez! Mangeriez-vous quelque chose? J'ai prié l'infirmière de vous garder un

sandwich.

—Je ne pourrais pas manger.

—Calmez-vous, George. Je ne vous ai jamais vu dans un tel état. Ce n'est pas si grave que ça. Pour l'amour du ciel, assez de cela.

—Surtout ne me dites pas comment me comporter Marion Hillyard. Pendant trop longtemps je vous ai vue vous détruire, c'est une chose que je ne puis plus tolérer.

—Et vous lâchez? » Elle poursuivit avec un air narquois. « Pourquoi ne pas tout simplement vous retirer? »

Toute cette situation l'amusait, mais elle fut moins gaie quand il se tourna vers elle avec l'expression d'un homme déterminé.

—C'est exactement ce que je vais faire, Marion, me retirer!

Elle s'aperçut qu'il était sérieux. Elle n'en demandait pas plus.

—Ne soyez pas ridicule!

Cette fois, elle n'était pas sûre de faire reculer George par une plaisanterie. Elle s'assit sur le lit avec un petit sourire nerveux.

—Je ne badine pas. C'est la décision la plus intelligente que j'aie prise depuis vingt ans. Et savez-vous qui, en plus de moi, va se retirer? Vous-même. Vous et moi allons nous retirer, et sans préavis. En route vers l'aéroport, où Michael a eu la gentillesse de me conduire, j'en ai discuté avec lui. Je dois vous dire, en passant, qu'il regrette de n'avoir pu venir lui-même, il est trop pris en ce moment. Il est d'avis que l'idée de vous retirer est excellente. C'est aussi ma conviction. Et nous ne voulons absolument pas connaître votre opinion là-dessus. La décision est déjà prise.

—Mais êtes-vous fous? Que vais-je faire de moi si je me retire? Tricoter?

—Excellente idée. Cependant, la première chose à faire, c'est de nous marier. Après cela vous ferez ce que vous voudrez. Sauf. . » le ton avait monté, menaçant « . .sauf travailler. C'est clair, Madame Hillyard?

—Me marier? Allez-vous au moins me le demander ou tout simplement me l'annoncer? Est-ce un ordre qui me vient aussi de

Michael?

Elle était plutôt touchée que fâchée. Elle se sentait vraiment soulagée, parce qu'elle en avait assez, parce qu'elle avait assez fait de bien et de mal. Depuis l'entrevue de cet après-midi-là, elle avait touché le fond de la question.

—Michael est d'accord, si son approbation peut faire quelque différence.

Sa voix à lui s'était apaisée. Il s'approcha du lit, prit sa main et la retint affectueusement dans la sienne.

—Consens-tu à m'épouser, Marion?

Il avait presque peur de faire cette demande, après tant d'années. Il en avait parlé avec Michael, juste avant de prendre l'avion. Celui-ci lui avait alors dit quelque chose d'étrange, quelque chose comme « fêter leur amour ».

George n'avait pas compris.

—Alors, y consens-tu, Marion?

Il pressa sa main plus fermement et attendit. Elle fit oui de la tête, avec un sourire chaud, cordial et presque mêlé de regret.

—Nous aurions dû y penser bien des années plus tôt, George.

Elle voulait ajouter quelque chose, mais n'était pas certaine d'en avoir le droit..

—De mon côté, j'y ai pensé pendant des années, mais je n'ai jamais cru que tu accepterais.

—Ne va pas te tourmenter avec les bêtises du passé.

Marion se tenait droite, la main froide et ferme dans celle de son ami.

—Et si ces bêtises, comme tu dis, avaient détruit la vie des gens? Ai-je le droit de les oublier, George?

—Mais, Marion, qu'as-tu pu faire qui ait détruit la vie des autres? »

Il se demandait si le médecin ne lui avait pas administré une drogue trop forte, à moins que la dernière crise l'ait quelque peu affectée mentalement, puisqu'elle déraisonnait selon lui.

Appuyée de nouveau sur les oreillers, ses yeux se refermèrent.

—Tu ne comprends pas.

—Devrais-je comprendre quelque chose?

—Si tu savais certaines choses, tu ne serais pas si pressé de m'épouser.

—C'est absurde. Cependant, si c'est ce que tu crois, j'estime que j'ai le droit de savoir ce qui te tracasse. De quoi s'agit-il?

Il ne lâchait pas sa main. Elle finit par ouvrir les yeux et le regarda longuement avant de répondre.

— Je ne sais pas si je puis te le dire!

—Pourquoi pas? Je ne puis penser à quoi que ce soit qui pourrait me choquer. D'autre part, je puis difficilement imaginer que j'ignore des choses sur toi.

Ils n'avaient en effet jamais eu de secrets l'un pour l'autre

— Je commence à me demander si le malaise de cet après-midi ne t'a pas un peu dérangée.

—C'est pourtant une vérité que j'ai pu regarder en face cet après-midi qui m'a rendue comme cela.

Elle parlait d'un ton de voix qu'il ne lui connaissait pas. En relevant les yeux, il s'aperçut qu'elle pleurait. Il aurait voulu l'entourer de ses bras, la rassurer, mais il comprit qu'elle avait quelque chose de très important à ajouter. Avait-elle eu une autre liaison pendant toutes ces années? Cette hypothèse le rebuta mais, parce qu'il l'aimait, il était prêt à accepter cette possibilité.

En dépit de tout, il l'avait toujours aimée. S'il avait attendu ce moment si longtemps, il n'allait pas permettre à quoi que ce soit de le ternir.

—Est-il arrivé quelque chose de particulier cet après-midi?

Il l'observa avec une extrême attention. Elle ne fit que fermer les yeux sur les larmes qui coulaient sur ses joues.

Enfin, elle fit un signe de tête et dit en chuchotant:

—Oui, il est arrivé quelque chose.

—Je vois. Maintenant détends-toi. Ne nous tourmentons pas pour cela.

Elle commençait de l'inquiéter. Allait-elle avoir un autre malaise?

— J'ai vu la jeune fille.

—Quelle jeune fille?

—La jeune fille que Michael avait aimée.

Les larmes s'arrêtèrent un moment, elle se tint très droite pour bien observer George.

—Tu te souviens de ce jour de l'accident, quand Michael était venu en ville me rencontrer? Il était entré furieux, en faisant claquer la porte, pour me dire qu'il allait épouser cette fille. Je lui ai . alors montré ce rapport de l'enquête que j'avais fait faire sur elle.. et. .

Sa voix s'était affaiblie à l'évocation de ces souvenirs.

George fronça les sourcils, se disant que la drogue devait certainement lui embrouiller les esprits, puisque cette fille était morte lors de l'accident.

—Ma chère Marion, c'est impossible que tu aies vu cette jeune fille. Autant que je me souviens, elle est décédée. . dans.. Marion secoua la tête sans cesser de le regarder.

—Non, George, elle n'est pas morte, mais j'ai dit qu'elle était morte et Wicky a gardé le secret. La jeune fille est sortie vivante de l'accident, mais complètement défigurée. Seuls les yeux étaient restés intacts.

George était tout yeux et tout oreilles. Il avait devant lui une Marion effarée et navrée, mais certes pas une Marion détraquée. Il savait qu'elle lui disait la vérité.

— Ce soir-là, je suis entrée dans la chambre de la jeune fille et je lui ai proposé un marché.

Il attendait sans rien dire. Elle ferma les yeux comme quelqu'un qui souffrait beaucoup.

— Tu n'es pas trop mal?

Elle lui fit signe que tout allait bien et rouvrit les yeux.

— Ça va.. mais quand je t'aurai tout dit ça ira mieux, Je lui ai donc

proposé un marché. Son visage, en échange de Michael. Il y aurait des façons plus élégantes de te le dire, mais ça revient à ça. Wicky m'informa qu'il connaissait un médecin qui pouvait lui refaire un visage. Les opérations coûteraient une fortune mais c'était possible. Je l'ai dit à la jeune fille, je lui ai offert d'assumer les frais des opérations et de payer tout ce dont elle aurait besoin.

Je lui ai offert tin somme une vie nouvelle, une vie telle qu'elle n'en avait jamais eue, pourvu qu'elle consente à ne jamais plus tenter de rejoindre Michael.

—Elle a accepté?

—Oui.

—C'est dire qu'elle ne l'aimait pas tant que cela, après tout. Tu as été d'une extraordinaire générosité. Diable, s'ils s'aimaient comme ils prétendaient, aucun d'eux n'aurait consenti à pareil marché.

—Tu ne comprends pas, George.

C'est à elle-même plutôt qu'à George que s'adressait son irritation.

—Je n'ai été honnête ni envers l'un, ni envers l'autre. J'ai dit à Michael qu'elle était morte, mais, nom de Dieu, je savais très bien qu'elle ne soupçonnait même pas que Mickael ferait honneur à un tel engagement. C'est probablement pour cette raison qu'elle a accepté. Il faut ajouter qu'elle n'avait pas le choix. Il ne lui restait absolument rien et je lui offrais un pacte avec le diable, comme elle me l'a dit aujourd'hui. Tu sais très bien, George, que Michael n'aurait jamais accepté lui-même un tel marché. S'il avait su la vérité, il serait retourné vers elle sans hésiter et tout de suite.

—Entre temps, Michael n'a pas souffert et il s'est complètement remis. Il est bien possible qu'aujourd'hui ils ne s'aimeraient plus.

Désespérément, George essayait de panser les blessures de Marion, mais il lui fallut admettre qu'elles étaient très profondes.

Il savait bien que Marion avait cru agir dans l'intérêt de Michael, mais elle avait joué avec la vie un jeu extrêmement dangereux.

— C'est vrai, il est possible qu'ils aient changé au point de ne plus se désirer.

—C'est possible.

Elle s'étendit sur le lit, soulagée.

— Michael est vraiment hanté par son travail. Il n'a rien, pas d'amour, pas de joie de vivre, pas de temps, rien. Et je le lais mieux que personne. Elle.. » Sa pensée la ramenait à l'après-midi. « C'est une femme exquise, élégante et très belle, mais elle a le cœur plein d'amertume et de colère. Ils feraient un couple charmant!

—Et tu te crois la cause de tout cela?

—Sachant maintenant tout, n'es-tu pas d'accord?

Elle s'était remise à pleurer malgré elle.

—J'ai eu tort, George, de m'interposer. J'en suis certaine maintenant.

—Peut-être pourrait-on réparer les dégâts. D'abord tu as redonné la vie à cette jeune fille et une vie meilleure, en un sens.

—C'est précisément pour cela qu'elle me déteste.

—Mais elle est folle!

Marion secoua la tête.

— Non, George. Elle a parfaitement raison. Je n'avais pas le droit de faire ce que j'ai fait. Si j'avais plus de courage, j'avouerais tout à Michael.

George espérait qu'elle n'en ferait rien. La colère de Michael la briserait et son fils n'aurait plus les mêmes sentiments à l'égard de sa mère.

—Ne va pas lui dire, ma chérie. Ça ne donnerait absolument rien maintenant.

Marion perçut les appréhensions de George.

— Ne t'inquiète pas. Je n'ai pas ce courage. Avec le temps il finira bien par l'apprendre. J'y verrai d'ailleurs. N'a-t-il pas le droit de savoir? J'espère que c'est elle qui le lui apprendra, si jamais elle lui revenait. Dans de telles circonstances peut-

être me pardonnerait-il.

—Crois-tu qu'il y ait une chance qu'elle lui revienne?

—Non, vraiment. Mais je vais faire ce que je peux.

—Mon Dieu..

—Etant à l'origine de ce malheur, je me dois de faire quelque chose pour eux. Il est bien possible que je ne réussisse pas, mais je peux essayer.

—Pendant toutes ces années, es-tu demeurée en relation avec elle?

—Non. Je l'ai revue pour la première fois aujourd'hui

—Comment es-tu arrivée à la rencontrer?

—J'ai moi-même prévu cet entretien. À ce moment-là, je ne savais pas si c'était bien elle, je n'avais que des soupçons, mais j'avais bien deviné. C'était elle.

Marion parut se féliciter de sa perspicacité.

—Ça a dû être toute une rencontre!

À ce moment, George put s'expliquer la crise cardiaque et trouvait même étonnant qu'elle ne fût pas plus grave.

La voix de Marion s'était encore radoucie et ses yeux étaient de nouveau baignés de larmes.

— Cela aurait pu être pire. J'ai compris la gravité de mon erreur, puisqu'en agissant ainsi je détruisais leurs vies.

—Tais-toi, Marion. Tu n'as rien détruit. Tu as procuré à Michael une carrière pour laquelle n'importe qui donnerais sa vie et tu as donné à cette jeune femme ce que personne d'autre ne pouvait lui rendre.

—J'ai donné quoi? Des tourments? Des désillusions? Du désespoir?

—Si c'est ce qu'elle pense, je dirais que c'est une ingrate.

Ne lui as-tu pas donné un visage nouveau, une vie nouvelle, tout un monde nouveau?

—J'imagine que ce monde nouveau est pour elle un monde bien vide, qu'elle essaie de combler par son travail.

En ce sens, elle se trouve dans la même situation que Michael.

— Dans ce cas, ils pourraient bâtir quelque chose ensemble. En attendant, ce qui est fait est fait. Tu ne peux tout de même pas te punir sans fin, toi qui as fait ce que tu croyais juste. N'oublie pas, non plus, qu'ils sont jeunes. Ils ont toute la vie devant eux; s'ils la gâchent, ce sera leur faute à eux. Nous, nous ne devons pas gâcher la nôtre.

Il voulait ajouter « il nous reste si peu de temps, mais il le dit pas. Il se pencha pour s'approcher d'elle. Marion lui tendit les bras. Il l'étreignit et sentit la chaleur de son corps.

— Je t'aime, ma chérie. Je suis très peiné que tu aies été seule à traverser ces heures difficiles. Ce sont des choses que tu aurais dû me confier.

— Tu m'aurais détestée, dit-elle d'une voix assourdie par les sanglots.

— Certainement pas. Comment t'aurais-je détestée, moi qui n'ai jamais rien pu faire d'autre que t'aimer. J'ai une immense admiration pour le courage dont tu as fait preuve en me disant tout cela. Tu n'avais pas à le faire, tu aurais pu me le cacher et je n'en aurais jamais rien su.

— Certes, mais moi j'aurais su. Je tenais à connaître ta réaction.

— J'ai l'impression que cette affaire a causé des tourments à tout le monde. Alors, fais ce que tu peux et ensuite laisse aller les choses, efface tout cela de ton esprit, de ton cœur, de ta conscience. C'est fini. Nous avons une nouvelle vie à vivre, et nous y avons droit. Tu as déjà payé très cher. Tu n'as pas à te punir pour quoi que ce soit. Nous allons nous marier, partir et vivre enfin notre vie. Laissons-les faire la leur.

— En ai-je vraiment le droit?

— Oui, mon amour, tu y as droit.

Il l'embrassa doucement d'abord, avidement ensuite. Au diable Michael, au diable la fille et toute l'affaire.

Il désirait Marion avec ses bons et ses mauvais côtés, son génie et son caractère impossible.

— Maintenant tu vas t'enlever tout ça de l'esprit, tu vas dormir et demain matin nous allons nous asseoir tranquillement et organiser la célébration du mariage.

Commence à penser à des choses raisonnables, comme le genre de

robe que tu vas commander, qui va s'occuper des fleurs.. Compris?

Elle le regarda et ils éclatèrent de rire.

—George Calloway, je t'aime.

—C'est mieux ainsi parce que, même si tu ne m'aimais pas, je t'épouserai quand même. Rien ne pourra maintenant m'arrêter. C'est clair?

Ils s'embrassaient encore tendrement du regard quand l'infirmière se passa la tête dans l'embrasure de la porte. A une heure du matin, consignes médicales ou pas, Georges devait partir. Approuvant d'un signe de tête, il embrassa doucement Marion et lui donna une petite tape affectueuse sur la main, avec un sourire que rien n'aurait pu ternir il quitta la chambre à regret. Marion de son côté se sentait énormément allégée. George l'aimait en dépit de tout et avait ravivé un peu sa confiance en elle.

Après avoir consulté l'horloge, elle décida d'appeler Michael. Peut-être pourrait-il faire tout de suite quelque chose. Au diable le décalage horaire, elle n'avait pas une minute à perdre, d'ailleurs personne n'avait de minute à perdre.

Elle se pencha vers l'appareil téléphonique et appela New York. Il fallut à Michael quatre coups de sonnerie avant d'atteindre le récepteur pour répondre avec un « allô! » empâté.

—Chéri, c'est moi.

— Mère? Est-ce que tout va bien?

Il fit tout de suite de la lumière et s'efforça d'être bien réveillé.

—Tout va bien. J'avais quelque chose à te dire.

—Je sais, je sais. George m'en a parlé.

Il bâilla, regarda l'appareil en souriant et battit des paupières en voyant l'heure. Il était cinq heures à New York, deux heures à San Francisco. Que diable faisait-elle debout à pareille heure? Que pouvait bien foutre son infirmière?

—Evidemment j'accepte la double proposition de Georges. Je suis même prête à me retirer. Plus ou moins en tout cas.

Cette réticence fit rire Michael: c'était bien elle. Sans doute, George

allait en avoir plein les bras, se dit-il. Il était tout de même content pour eux.

— Je t'appelle pour autre chose.

Le style de la femme d'affaires avait pris le dessus, Michael en connaissait parfaitement la couleur!

— Ne parlons pas des affaires à pareille heure, s'il te plaît.

—Ridicule. Il n'y a pas de limite d'heures pour les affaires.

Je voulais te dire que j'ai rencontré la jeune fille.

—Quelle jeune fille?

Il était absolument incapable de penser. La veille avait été une journée impossible: trois meetings, cinq rendez-vous, et cette nouvelle de sa mère encore une fois terrassée par une crise, seule à San Francisco.

—La photographe, Michael. Allons, réveille-toi.

—Oh, elle? Alors?

—Nous voulons l'engager.

—Nous voulons?

—Absolument. Je ne puis m'en occuper pour le moment, George me tuerait. Toi, tu peux.

—Tu plaisantes. J'en ai déjà trop sur les bras. Que Ben s'en charge!

—Mais elle l'a déjà éconduit. C'est une jeune femme qui a de la classe, de l'intelligence et du tempérament. Elle n'est pas une personne qui transige avec les subalternes.

—J'en ai plein le dos de cette fille!

—Je commence à en avoir plein le dos de toi! Maintenant, écoute-moi bien. Peu importe ce que tu as à faire, fais ce que je te dis. Courtise-la, conquiers-la. Sors-la pour dîner, joue de tous tes charmes. Elle en vaut la peine et je tiens à ce qu'elle travaille au centre. Fais cela pour moi.

La voici qui cajolait; elle s'en amusa à part elle, parer que la cajolerie n'était pas dans ses habitudes.

—Mais tu es folle, je n'ai pas le temps.

Il se disait que décidément sa mère devenait folle.

— Tu vas le faire, pas moi. Si tu ne le fais pas, je reviendrai au bureau à plein temps et je vous mènerai la vie dure.

Le ton de sa voix indiquait assez sa détermination. Il ne put s'empêcher de rire.

— Ça va, ça va. Je le ferai.

—Je ne te perdrai pas de vue là-dessus. Tiens-toi-le pour dit.

—Merde, alors! Entendu. Tu es contente, là? Je peux me recoucher maintenant?

—Bon, je tiens à ce que tu t'occupes de cela tout de suite.

—Son nom, déjà?

—Adamson. Marie Adamson.

—Très bien. Je m'en occuperai dès demain.

—Magnifique, mon chéri. Merci.

—Bonsoir, vieille folle. Pour changer de sujet, mes félicitations. Est-ce moi qui vais conduire la mariée à l'autel?

—Évidemment. Je n' imagine pas un autre que toi.

Bonjour, mon chéri.

Ils raccrochèrent. Au bout du fil, Marion Hillyard se sentait enfin pacifiée. Elle se demandait quand même si les choses s'arrangeraient. Il était peut-être trop tard. Deux années leur avaient fait payer un tribut très lourd. Mais c'était tout ce qu'elle pouvait faire. Pourtant non, elle devrait simplement lui dire la vérité.

Avant de sombrer dans le sommeil, il lui fallut s'avouer il elle-même qu'elle n'était pas tout à fait prête encore pour une action de sainteté héroïque. Elle les aiderait un peu, à mesure, mais ne ferait pas davantage.

Elle ne dirait pas à Michael ce qu'elle avait fait. Lui-même finirait éventuellement par l'apprendre et, à ce moment-là, serait peut-être

assez heureux pour que le choc soit moins brutal.

Chapitre 24

George l'embrassa tendrement et la douce musique reprit.

Marion avait engagé trois musiciens pour le mariage. Dans son appartement, quelque soixante-dix personnes avaient été invitées et la salle à manger avait été convertie en Salle de bal. Le buffet était servi dans la bibliothèque. Le temps était superbe à New York en ce dernier jour de février, clair et froid.

Marion s'était complètement remise du contretemps de San Francisco et George nageait dans la jubilation. Michael embrassa sur les deux joues sa mère, qui se tenait entre son mari et son fils pour le photographe du Time. Elle portait une robe de dentelle couleur Champagne; George et Michael portaient l'habit de cérémonie, pantalons rayés et jaquettes.

George avait un œillet blanc à la boutonnière, Michael, un œillet rouge. La mariée tenait des orchidées, venues par avion spécial de Californie avec la somptueuse profusion de fleurs qui garnissaient l'appartement. C'était son décorateur qui avait tout planifié.

— Madame Calloway?

Michael tendit le bras pour la conduire au buffet. Le nouveau nom la fit rire comme une petite fille; George, lui, souriait. Michael était heureux pour l'un et l'autre. Ils le méritaient bien. Ils allaient passer deux mois en Europe et s'y reposer. Michael n'en revenait pas. Combien raisonnable avait été sa mère de se retirer ainsi des affaires. Était-elle psychologiquement prête? N'était-ce pas plutôt la condition de son cœur qui l'avait effrayée? De toute façon, elle et George avaient merveilleusement coopéré à la transmission des pouvoirs entre ses mains. Il était maintenant président de Cotter-Hillyard. Il lui fallut admettre à part lui que le titre ne le laissait pas indifférent. Président à vingt-sept ans! Sa photo avait paru sur la page couverture de Time et il en avait été flatté. Il était à prévoir que sa mère et George paraîtraient dans la revue People à l'occasion de leur mariage.

—Tu es très élégant, mon cher », lui dit sa mère quand ils s'avancèrent dans la bibliothèque, remplie d'arbustes fleuris et de tables chargées de plats. Des serveurs additionnels s'alignaient devant pratiquement chacun des murs.

—Tu es d'un grand chic toi-même et la maison n'est pas mal non plus.

—C'est joli, n'est-ce pas?

Elle avait l'air étonnamment jeune. Quittant Michael. Elle parla avec quelques invités et donna aux serveurs des instructions de dernière minute.

—Vous m'avez l'air au comble de vos vœux, Monsieur Hillyard.

La voix était douce et familière. En se retournant il vit que c'était Wendy, devant qui il n'éprouvait plus l'embarras de naguère. Elle portait un solitaire que Ben lui avait offert à la Saint-Valentin, à l'occasion de leurs fiançailles. Ils allaient se marier l'été suivant et c'est Michael qui devait être leur témoin.

—Elle est adorable, tu ne trouves pas?

Wendy lui sourit de nouveau. Pour une fois, il avait l'air heureux, lui aussi. Elle ne l'avait jamais vraiment compris, mais elle ne s'en formalisait plus maintenant qu'elle avait Ben, qui la rendait heureuse plus que tout autre homme.

—Je suis sûr que tu seras adorable toi aussi, l'été prochain. J'ai un faible pour les mariées, vois-tu.

Elle ne reconnaissait pas dans ces réparties aimables le Michael qu'elle avait connu. Il faut dire quelle l'appréciait davantage depuis qu'elle partageait son amitié pour Ben.

— Tu cours après ma fiancée, mon vieux?

C'était Ben, à ses côtés, jonglant avec trois coupes de Champagne.

—Ce Champagne est pour nous deux. Mike, je dois t'avouer que je suis amoureux de ta mère.

—Trop tard!

Ben se fit claquer les doigts comme quelqu'un qui a raté une bonne occasion. Tous les trois s'esclaffèrent, au moment où la musique commençait dans la salle à manger.

—Oh là! là! Je pense que c'est pour moi. La première danse est pour le fils et George prendra la relève.

Il reprit son air sérieux, but son Champagne et de nouveau sourit à Wendy.

—Il a l'air très heureux aujourd'hui, remarqua Wendy quand Mike se fut éloigné.

—Je crois qu'il l'est, pour une fois.

Ben, l'air pensif, but de son Champagne et sourit de nouveau à Wendy.

—Tu as l'air heureuse aujourd'hui, toi aussi.

—Je suis toujours très heureuse, grâce à toi. À propos, as-tu donné suite à cette affaire de la jeune femme photographe de San Francisco? J'ai toujours voulu t'en parler, mais je n'ai pas eu l'occasion.

Ben hocha la tête.

—Non. Mike m'a dit qu'il s'en chargeait.

—Est-ce qu'il a le temps, lui? demanda Wendy, toute surprise.

—Non, mais il va probablement s'arranger. Tu connais Mike. Il va à San Francisco la semaine prochaine pour régler cela et pour mille autres raisons.

Non, décidément, se dit Wendy, je ne comprends pas Mike. Personne ne le connaît vraiment, sauf Ben.

Parfois, je me demande si Ben le connaît aussi bien qu'il le prétend. Autrefois peut-être. Aujourd'hui? J'en doute fort.

—La prochaine danse, Madame?

Ben déposa son verre et passa son bras autour de Wendy pour la conduire dans la pièce voisine.

— Je serais ravie, Monsieur.

Ils n'avaient dansé qu'un court moment, du moins leur semblait-il, quand Michael s'interposa.

—C'est mon tour.

—Au diable, nous avons tout juste commencé. Je croyais que tu dansais avec ta mère.

—Elle m'a balancé pour George.

—Je la comprends!

Tous les trois se dandinaient sur la piste de danse, Wendy finit par s'esclaffer; de les voir lui donnait une idée du Ben et du Michael de jadis. C'était le genre de circonstances dont ils profitaient. Une bonne dose de Champagne, l'occasion de festoyer, et les voilà partis!

—Ecoute, Avery, fous le camp. Je veux danser avec ta fiancée.

—Si je ne veux pas?

—Alors je danse avec vous deux et ma mère nous flanque à la porte.

Ils étaient comme deux mauvais garçons brûlant d'envie de faire les diables à une fête d'anniversaire. Ils commençaient maintenant à entamer une chanson dans laquelle il était question d'une fille au Rhode Island et commencèrent à indisposer Wendy.

—Écoutez, vous deux, vous vous croyez drôles? Vous rendez-vous compte que vous m'écrasez les pieds? Pourquoi n'allez-vous pas vous prendre du gâteau de mariage?

—On y va?

Ben et Michael se firent un clin d'œil et, à l'unisson, saisissant chacun un bras de Wendy, ils la soulevèrent au-dessus du sol.

Michael regarda Ben par-dessus la tête de Wendy et lui j dit:

—Sais-tu, elle est bien jolie mais, mon Dieu, qu'elle est gauche. Tu as remarqué comment elle danse? Mes souliers sont pratiquement usés!

—Tu devrais voir les miens », dit Ben.

Wendy les poussa tous deux fortement du coude.

— Écoutez, imbéciles, avez-vous vu les miens? Sans parler de ce que vous avez fait à mes pauvres pieds, espèces de balourds ivres que vous êtes!

—Balourds?

Ben la regarda avec un air horrifié et Michael éclata de l'ire. Il prit trois assiettes de gâteau que présentait un domestique en livrée, se mit à jongler avec les plats et faillit en échapper deux.

Michael présenta une assiette à chacun. Ils s'appuyèrent à une colonne pour regarder le spectacle en mangeant leur gâteau. Ils voyaient des douairières en robes de dentelle grise et des jeunes filles en robes de

chiffon rose, des cascades de perles, des rivières de pierres précieuses de toutes sortes.

—Tu te rends compte, qu'elle raffle, si nous faisons un hold-up!

L'idée avait l'air d'enchanter Michael.

— Je n'avais pas pensé à ça. Nous aurions dû le faire depuis longtemps. Tu te souviens, à l'école, nous étions sans le sou.

Ils reprirent un air faussement sérieux, quand Wendy les regarda avec un petit sourire soupçonneux.

— Je ne suis pas sûre de pouvoir me fier à vous pendant que j'irai me poudrer le nez.

—Ne t'inquiète pas, Wendy, je l'ai à l'œil.

Michael avait l'air tout réjoui et but une autre coupe de champagne. Wendy ne l'avait jamais vu comme ça. Ben avait donc raison, il était humain après tout. A le voir ainsi, frivole et rieur, c'était comme le revoir cinq ans plus tôt, même seulement deux ans plus tôt.

— Je pense qu'aucun de vous deux n'est capable de regarder assez droit pour surveiller l'autre.

—Merde. Va-t'en à tes pommades. Nous sommes en grande forme.

Ben prit deux autres coupes de Champagne, en offrit une à Michael et de la main invita sa fiancée à rejoindre la salle de toilette.

—C'est une fille extraordinaire, Mike. Je suis heureux que tu ne te sois pas fâché contre moi quand je t'ai dit. . au sujet d'elle et de moi.

—Pourquoi me serais-je fâché? Wendy, c'est la femme qu'il te faut. De toute façon, je suis trop pris pour m'occuper de ces problèmes-là!

—Un de ces jours, tu t'en occuperas bien, mon vieux.

—Peut-être bien. En attendant vous pouvez partir vous marier. Moi, j'ai des affaires à gérer.

Pour une fois il n'avait pas son air sévère. Il regarda au dessus de sa coupe de Champagne avec un grand sourire et porta un toast à son ami.

—A nous!

Chapitre 25

L'avion atterrissait doucement à San Francisco et Michael ferma sa valise. Il avait mille choses à faire pendant cette semaine: des médecins à rencontrer, des meetings à présider, des sites à visiter, des architectes à convoquer et. .

merde.. cette photographe à rencontrer. Il se demandait comment il allait trouver le temps de faire tout cela, mais comme toujours il y réussirait en renonçant au sommeil, aux repas ou à autre chose.

Il reprit son imperméable, le plia sur son bras et suivit les autres passagers de première classe.

Il sentait bien que les hôtesse avaient les yeux sur lui et, comme d'habitude, il les ignora, n'étant nullement intéressé et n'ayant d'ailleurs pas le temps. Il jeta un coup d'œil à sa montre: il était quatorze heures trente et une voiture l'attendait à sa descente d'avion.

À New York il avait déjà, en une demi-journée, abattu le travail de toute une journée et il lui restait quatre ou cinq heures de meetings ici, à San Francisco. Demain, dès sept heures, il devait participer à une conférence au petit déjeuner. C'était le genre de vie qu'il menait et qu'il aimait d'ailleurs, n'ayant d'intérêt que pour son travail et pour une poignée de personnes. Deux de ses amis étaient actuellement en vacances à Majorque, un autre, Ben, était entre bonnes mains avec Wendy à New York.

Tout était bien organisé.. lui aussi. Sa responsabilité était de bien gérer la construction de ce centre médical et tout allait très bien. . C'était son dada à lui!

Le conducteur l'avait tout de suite reconnu.

—Monsieur Hillyard? La voiture est par là.

Michael monta pendant que le conducteur s'affairait à récupérer ses valises. C'était certainement très agréable de revenir à San Francisco. Ce mardi de mars, il faisait encore très froid à New York, alors qu'à San Francisco la température était de vingt degrés cet après-midi-là. Ici, tout était verdoyant, les fleurs étaient écloses, tandis qu'à New York les arbres étaient encore nus et gris.

La verdure devait s'y faire attendre encore tout un mois, à tel point qu'on avait l'impression que le printemps ne viendrait jamais. Puis, au

moment où on allait y renoncer, voici que les premiers bourgeons apparaissaient et redonnaient espoir.

Michael avait depuis longtemps oublié les charmes du printemps, lui qui n'avait pas le temps de le remarquer.

Le conducteur l'amena directement à son hôtel, où un employé de la compagnie l'avait déjà inscrit et s'était arrangé pour qu'une suite fût aménagée pour le premier meeting. Deux suites avaient été réservées, l'une où Michael se retirerait, l'autre où se tiendraient les assemblées. Si nécessaire, il était possible d'utiliser les deux pour des réunions simultanées.

Il était déjà vingt et une heures quand il finit son t r a v a i l . Fatigué, il appela le garçon de service et commanda un bifteck. Il était minuit à New York et Michael, quoique fourbu se réjouit de ce que ces quelques heures aient été fructueuses. À ce moment il crut entendre la voix de sa mère lui demandant s'il avait appelé cette photographe.

« Zut! » Le juron sonna dans le silence de la chambre encore empestée par la fumée de cigarettes et les scotches qu'on y avait bus.. Alors, cette fille? Eh bien, pourquoi ne pas l'appeler en attendant le bifteck? Il tira une chemise de sa mallette et composa le numéro. Le téléphone sonna trois ou quatre fois avant qu'on répondît.

—Allô!

—Bonsoir, Mademoiselle Adamson. Ici Michael Hillyard.

Elle faillit perdre le souffle, mais elle reprit vite son aplomb.

— Je vois. Êtes-vous à San Francisco, Monsieur Hillyard?

La voix était pointue et brusque, presque irritée: peut-être avait-il appelé à un mauvais moment, peut-être détestait-elle recevoir des appels à sa résidence. Peu importe.

—Oui, Mademoiselle Adamson. Je me demandais si nous pourrions nous rencontrer pour discuter ensemble de certaines choses?

—Non, Monsieur, nous n'avons absolument rien à discuter. Je crois l'avoir dit très clairement à votre mère.

Elle tremblait de tous ses membres en s'agrippant à l'appareil.

—Peut-être a-t-elle oublié de faire le message.

Lui-même commençait à être aussi tendu qu'elle.

—Elle a subi une légère crise cardiaque tout de suite après sa rencontre avec vous. Cette attaque n'avait rien à voir avec votre rencontre, j'en suis sûr, mais elle n'a pas pu m'en dire beaucoup sur votre conversation. C'est bien normal, je crois, dans ces circonstances.

—Oui.

Marie semblait réfléchir.

—Je suis navrée d'apprendre cela. Est-elle maintenant remise?

—Sans aucun doute.. puisqu'elle s'est mariée la semaine dernière. Pour le moment, elle est à Majorque.

Combien touchant! La vieille vache! Elle détruit ma vie et la voici en voyage de noces. Marie aurait voulu grincer des dents ou raccrocher d'un coup sec.

—Cela ne change rien à l'affaire. Quand pourrons-nous nous rencontrer?

—Je vous l'ai déjà dit, c'est impossible.

Elle avait presque craché ces mots dans l'appareil Michael ferma les yeux: il était vraiment trop fatigué pour être contrarié.

—Très bien. Actuellement je suis au Fairmount. Si changez d'idée, vous pouvez m'appeler.

—N'y comptez pas.

—Entendu!

—Bonsoir, Monsieur Hillyard.

—Bonsoir, Mademoiselle Adamson.

Elle fut surprise de la célérité avec laquelle il termina la conversation. Le ton de la voix n'était pas celui de Michael c'était celui de quelqu'un d'épuisé au point de se foutre éperdument de tout. Que lui était-il donc arrivé ces deux dernières années? Elle resta longtemps à se le demander après avoir raccroché.

Chapitre 26

— Ma chérie, vous avez l'air bien solennel. Qu'est-ce qui ne va pas?

On était à l'heure du déjeuner et Peter la regardait attentivement. Elle secoua la tête, en jouant distraitement avec son verre de vin.

—Non, tout va bien. Je pensais à mon travail. Ça me préoccupe chaque fois que j'entreprends un nouveau projet.

Elle mentait et tous deux le savaient. Depuis que Michael avait téléphoné le soir précédent, elle avait été ramenée brutalement dans le passé: la balade en vélo, la foire, les perles au bleu criard, la robe blanche et la toque de satin bleu qu'elle portait, en route pour le mariage avec Michael..

ensuite la voix de sa mère, quand elle était à l'hôpital, couverte de bandages et incapable de rien voir. C'était comme la projection incessante d'un film dont elle ne pouvait détourner son attention.

—Ma chérie, est-ce que ça va?

—Ça va. Je m'excuse d'être de si mauvaise humeur aujourd'hui. Je suis probablement fatiguée, sans plus.

Mais Peter avait bien vu dans son regard et sur son visage qu'elle était inquiète et préoccupée.

—Avez-vous rencontré Faye dernièrement?

—Non. J'ai toujours l'intention de l'inviter pour déjeuner, mais je n'ai jamais le temps.

Depuis l'exposition, j'ai passé la moitié de mon temps dans la chambre noire et l'autre moitié à courir la ville avec mon appareil photo.

—Je ne parle pas d'une rencontre sociale. L'avez-vous vue sur le plan professionnel?

—Bien sûr que non. Je vous l'ais dit, le traitement a pris fin avant Noël.

—Vous ne m'avez jamais dit si c'était elle ou vous qui avait pris la décision d'arrêter les rencontres.

—C'était ma décision et Faye ne s'y est pas opposée.

Marie fut peinée qu'il semblât penser qu'elle avait encore besoin de soins psychiatriques.

—Je suis fatiguée, tout simplement. C'est tout.

—Je ne suis pas si sûr. Parfois je crois que vous êtes encore hantée par.. disons, par les événements d'il y a deux ans.

Il avait dit cela avec beaucoup de circonspection, en étant très attentif à sa réaction. Il fut peiné de constater son effarement.

—Ne soyez pas ridicule, voyons.

—C'est tout à fait normal, Marie. Des gens ont été tourmentés ainsi pendant dix, vingt ans. Vous avez vécu des événements traumatisants. Même si vous avez été inconsciente après l'accident, dans un recoin profond de vous, vous vous souviendrez toujours. Vous serez vraiment libre dans la mesure où vous empêcherez ces images de remonter à la surface.

—Mais je l'ai fait et je me sens libre.

—Vous êtes le seul juge en la matière. Je tiens pourtant à ce que vous en soyez bien sûre. Sans quoi, vous en serez subrepticement affectée le reste de votre vie, votre créativité pourrait en souffrir, toute votre vie aussi.. De toute façon, nous ne pouvons pas aller plus au fond des choses pour le moment. Pensez-y sérieusement. Peut-être vous serait-il utile de revoie Faye pendant un certain temps. Cela ne vous ferait certainement pas de mal. » Il paraissait très inquiet.

— Je n'ai pas besoin de ça », dit-elle, la bouche serrée.

Peter lui caressa doucement la main, sans s'excuser d'avoir insisté, parce qu'il n'aimait pas du tout la voir dans cet état.

— Très bien, nous partons?

Il lui sourit avec encore plus de gentillesse. Il avait raison, cette conversation avec Michael la tourmentait.

Peter paya l'addition et l'aida à remettre le blazer de velours marine qu'elle portait avec une jupe blanche Cacharel et un chemisier de soie. Elle était toujours bien mise et Peter aimait se faire voir en sa compagnie.

—Je vous ramène à la maison?

—Non, j'avais pensé m'arrêter à la galerie. Je veux discuter de certaines choses avec Jacques, changer l'arrangement des photos exposées. Certaines des anciennes sont plus en évidence que les récentes et j'aimerais intervertir cette disposition.

—C'est logique.

Il mit le bras autour de ses épaules et ils sortirent dans le soleil du printemps. Le brouillard du matin s'était dissipé, la journée était chaude et belle. Un portier ramena la Porsche noire et Peter retint la portière pour laisser Marie se glisser dans la voiture. Elle replaça sa jupe et sourit à Peter quand il s'installa au volant. Elle savait combien elle était importante à ses yeux, mais elle se demandait s'il l'aimait pour l'avoir ainsi recréée ou parce qu'elle restait jusqu'à un certain point inaccessible. En conséquence, elle se sentait parfois coupable de n'être pas plus disponible, puisque, en dépit de l'affection qu'elle avait pour lui, une certaine réserve s'interposait entre eux. Il avait peut-être raison, se disait-elle. De son côté, il croyait bien possible qu'elle soit encore hantée et handicapée par ces mauvais souvenirs. Peut-être lui faudrait-il revoir Faye.

—Vous n'êtes pas très volubile aujourd'hui, ma chérie!

Pensez-vous encore à votre nouveau projet?

Elle acquiesça d'un sourire embarrassé et mit délicatement sa main sur la nuque de Peter.

—Parfois je me demande pourquoi vous m'endurez comme vous le faites.

— Mais c'est parce que je suis chanceux. Vous m'êtes très précieuse, Marie. J'espère que vous en êtes convaincue.

—Oui, mais pourquoi? Elle se le demandait encore. Était-ce parce qu'il avait voulu faire d'elle une copie de cette femme? C'était là une idée loufoque.

Bien assise dans le siège, elle ferma les yeux pour tenter de se détendre, mais les ouvrit tout de suite quand elle senti Peter faire une embardée avec sa petite voiture lancée à toute vitesse. Elle vit alors une Jaguar rouge se précipiter droit sur eux, au moment où le conducteur essayait de dépasser un camion stationné en ligne double. Pour une raison ou une autre, la Jaguar avait dépassé son but, s'engageait dans une voie opposée et venait de front sur Marie. Elle écarquilla les yeux d'horreur et fut trop terrifiée pour proférer un son.

La manœuvre, qui n'avait pris qu'un instant, avait suffi pour éviter l'accident. Peter avait esquivé la voiture et la Jaguar s'était sauvé à toute vitesse dans la direction opposée, brûlant même un feu rouge.

Marie était figée de terreur sur son siège, agrippée un tableau de bord, les yeux fixes et mouillés de larmes, tremblant de la mâchoire, l'esprit rivé à ce qu'elle avait vu vingt-deux mois plus tôt. Peter s'était rendu compte de ce qui se passait, il stoppa la voiture et se pencha pour la prendre dans ses bras. Elle était trop tendue pour bouger et, au moment où il la toucha, elle se mit à sangloter, à gémir du plus profond d'elle-même, au point qu'il dut la secouer et la tirer vers lui pour la maîtriser.

—Chut, chut.. tout va bien, ma chérie. Tout va bien chut, chut.. c'est passé. Rien de pareil ne vous arrivera plus jamais.

Encore terrifiée, elle se remit à pleurer et les larmes inondèrent son visage. Toute tremblante, elle se laissa tomber dans les bras de Peter. Ce ne fut qu'une demi-heure plus tard qu'elle se calma, exténuée. Peter se contenta de la regarder sans rien dire, caressa son visage et ses cheveux, lui tint la main pour lui faire bien sentir qu'il n'y avait plus de danger.

Il resta profondément perplexe devant ce qui venait de se passer. Ses réactions confirmaient ce qu'il avait toujours pensé.

Quand enfin elle se fut bien apaisée, il lui parla doucement mais fermement.

—Il faut que vous retourniez chez Faye. Le problème n'est pas encore parfaitement réglé et il ne le sera pas tant que vous ne l'aurez pas abordé de front. Impossible de vous en guérir sans cela.

Sans doute, mais pouvait-elle y faire face? Qu'y avait-il à guérir? S'agissait-il de se guérir de son amour pour Michael?

Comment guérir de ça? Et comment pouvait-elle dire à Peter qu'elle avait parlé à Michael au téléphone et que ce court entretien avait suffi pour lui faire désirer le tenir dans ses bras, l'embrasser et sentir ses mains la caresser de nouveau?

Comment le dire à Peter?

Elle le regarda, les yeux lourds de fatigue.

—Je vais y penser.

—Voilà qui est bien. Je vous ramène à la maison?

La voix de Peter était très douce. Elle acquiesça, parce qu'elle n'avait évidemment pas la force de retourner à la galerie. Le seul mot qu'elle put prononcer en sortant de la voiture fut « merci ». Elle monta lentement l'escalier, portant sur ses épaules le poids de ces vingt-deux mois de solitude intérieure.

Si Michael n'avait pas appelé, toute cette souffrance ne serait pas revenue. Pour quelle raison l'avait-il fait? Ça lui était probablement égal et il ne s'intéressait qu'à ses photos.

Qu'il achète les œuvres de quelqu'un d'autre, le bandit!

Pourquoi ne lui avait-il pas foutu la paix?

Elle se mit tout de suite au lit. Fred sautilla puis sauta sur le lit. N'étant pas de bonne humeur, elle le poussa sur le plancher et resta étendue à regarder le plafond, se demandant si elle allait appeler Faye et si cette démarche en valait la peine.

Elle allait s'assoupir, quand le téléphone sonna et la fit sursauter. Elle ne voulait pas répondre mais, comme ça devait être Peter, elle trouvait qu'elle n'avait pas le droit de continuer de l'inquiéter comme elle l'avait fait cet après-midi- là. Elle décrocha.

— Allô, dit-elle, la voix brisée.

— Mademoiselle Adamson?

Oh, Seigneur, ce n'était pas Peter, c'était...

Elle ferma les yeux pour réagir contre les larmes et exhala un profond soupir.

—Pour l'amour de Dieu, Michael, laissez-moi en paix» dit-elle. Elle raccrocha.

À l'autre bout, Michael, tout hébété, regardait fixement l'appareil. Qu'est-ce que c'était que toute cette histoire? Et pourquoi, cette fois, l'avait-elle appelé Michael?

Chapitre 27

Marie paraissait fatiguée, épuisée, quand le lendemain matin elle se rendit avec Fred à la galerie. Elle portait un ensemble pantalon et un sweater clair qui faisait très bien ressortir son teint. Elle était beaucoup plus pâle que d'habitude, après une longue nuit sans sommeil. Elle avait revécu son dernier jour avec Michael et l'accident qui y avait si brusquement mis fin. Elle avait l'impression qu'elle ne pourrait jamais oublier, vivrait-elle mille ans. Ce matin elle se sentait vieille de cent ans.

—Vous avez l'air de quelqu'un qui a travaillé beaucoup trop fort, mon amie» lui fit remarquer Jacques. Assis à son bureau, il portait son habillement habituel: des jeans français impeccablement taillés et bien ajustés, un col roulé noir et un gilet de suède Saint-Laurent. . L'ensemble lui seyait à la perfection.

—A moins que vous ayez veillé trop tard avec votre docteur favori?

Jacques était un vieil ami de Peter et il était très attaché à Marie.

Elle lui sourit, en prenant une gorgée du café qu'il lui avait versé. C'était du café filtre, fort et noir, le seul qu'il prenait. Il l'avait rapporté de France avec une quantité d'autres articles précieux sans lesquels il ne pouvait vivre. Elle aimait le taquiner pour son chauvinisme et ses goûts coûteux. Elle lui avait même acheté pour son anniversaire du papier hygiénique imprimé avec un motif de Gucci et une serviette Hermès plutôt dans son genre. Il avait apprécié et les cadeaux et la plaisanterie.

—Non, aucune partie. J'ai peut-être passé trop de temps dans la chambre noire.

—Vous êtes folle. Une fille comme vous devrait plutôt sortir et danser.

—Plus tard, quand j'aurai abattu plus de travail.

Elle se mit alors à lui expliquer son projet d'une série de photos sur la vie dans les rues de San Francisco.

—Ça me plaît beaucoup, Marie. Travaillez-y aussitôt que vous pourrez.

Il allait entrer dans les détails du projet quand quelqu'un frappa à la porte. C'était sa secrétaire, qui, d'un geste, leur demandait

d'interrompre l'entretien.

—Ah ah! C'est probablement une de vos petites amies.

Marie aimait bien le taquiner. Il sourit et s'avança vers sa secrétaire, avec qui il conféra de l'autre côté de la porte.

Il écouta ce qu'elle avait à dire en chuchotant et approuva de la tête, l'air absolument ravi. Après un dernier signe d'approbation, il revint s'asseoir et regarda Marie comme quelqu'un qui allait la gratifier d'un présent merveilleux.

—J'ai une surprise pour vous, Marie.

Elle entendit de nouveau frapper à la porte.

—Quelqu'un de très important s'intéresse à votre travail.

La porte s'ouvrit toute grande avant qu'elle pût bien comprendre le sens de ces paroles et leur implication. A sa grande surprise quand elle se retourna, elle se trouva face à face avec Michael. Elle faillit perdre le souffle et s'aperçut que la tasse de café oscillait dans sa main. Très élégant dans un complet bleu foncé, une chemise blanche et une cravate également foncée, il avait les airs du magnat de la finance qu'il était.

Marie déposa sa tasse de café pour prendre la main que Michael lui présentait. Il s'étonnait du calme de cette jeune femme qui le soir précédent lui avait parlé au téléphone et, d'une voix torturée, l'avait supplié de lui laisser la paix. Elle avait probablement d'autres problèmes, difficultés peut-être avec les hommes ou bien peut-être était-elle ivre. Avec ces artistes, on ne savait jamais! Pourtant aucune de ses suppositions ne semblait affecter le visage de Michael ni se vérifier sur celui de la jeune femme.

—Je suis extrêmement heureux de vous rencontrer enfin.

J'ai dû vous prendre en chasse, Mademoiselle Adamson, mais, considérant vos talents, je crois bien que c'était parfaitement légitime.

Il lui sourit avec beaucoup de bienveillance. Jacques, debout derrière son bureau, présenta la main à Michael. Il était évidemment très impressionné par l'intérêt que Cotter-Hillyard portait au travail de Marie, puisque Michael avait précisé à la secrétaire que son intérêt était strictement professionnel et ne visait pas à enrichir sa collection personnelle ou à décorer son bureau. Ces œuvres, il les destinait à

l'une des plus importantes entreprises de sa compagnie.

Jacques était évidemment enthousiaste et n'avait qu'une hâte, celle d'entendre Marie quand on le lui apprendrait et de voir sa réserve habituelle ébranlée. Elle parut au contraire aussi placide que de coutume, très calme dans son fauteuil, évitant le regard de Michael avec un petit sourire glacial sur les lèvres.

—Permettez que j'en revienne au fait et vous explique à vous deux ce que j'ai en tête.

Jacques fit signe à sa secrétaire de servir un café à Michael et se disposa à écouter les explications détaillées que celui-ci s'apprêtait à apporter. C'était un projet pour lequel n'importe quel artiste se serait battu. Néanmoins Marie resta impassible, hocha doucement la tête et se tourna vers Michael.

—Je regrette, Monsieur Hillyard, mais ma réponse est toujours la même.

—Vous en avez déjà discuté? » demanda Jacques, décontenancé.

Michael s'empressa d'expliquer.

—Un de mes associés, ma mère et moi-même avons tous déjà rencontré Mademoiselle Adamson, nous lui avons fait part de ce projet, succinctement il est vrai, mais sa réponse a été un non catégorique. J'espérais la voir changer d'idée.

Jacques était stupéfait.

—Je regrette mais c'est impossible, répéta Marie, soulignant de la tête son refus.

—Mais, pourquoi? C'était Jacques, frénétique, qui parlait.

—Parce que je ne veux pas, tout simplement.

—Pourrais-je au moins connaître vos raisons?

La voix de Michael était très douce, avec une nuance nouvelle, celle que lui apportait la conscience de son prestige. Marie se rendit compte avec irritation que ce nouvel aspect de l'homme lui plaisait. Elle ne changea pas de décision pour autant.

—Traitez-moi d'artiste capricieuse, si vous le voulez, mais ma réponse est la même, et elle le restera.

Déposant sa tasse, elle regarda les deux hommes et se leva. Elle s'approcha de Michael, lui serra la main et dit avec gravité:

—Merci quand même de votre bienveillance. Je suis sûre que vous trouverez la personne qu'il vous faut. Jacques pourra certainement vous recommander quelqu'un, puisqu'une quantité de très bons artistes et photographes sont des habitués de cette galerie.

—Mais c'est vous que nous voulons.

Michael se montrait maintenant très déterminé, pendant que Jacques était frappé de stupeur. Marie, de son côté, était décidée à ne pas perdre cette bataille. Elle en avait déjà trop perdues.

—Votre insistance, Monsieur Hillyard, n'est pas raisonnable, elle est même puérile. Il vous faudra trouver quelqu'un d'autre. Je ne travaillerai jamais avec vous, c'est aussi simple que ça.

—Travailleriez-vous avec quelqu'un d'autre de la compagnie?

Secouant la tête une fois encore, elle se dirigea vers la porte.

—Consentiriez-vous au moins à y penser?

Elle s'arrêta un moment à la porte, le dos tourné, hochant toujours la tête, et sortit avec son petit chien. Les deux hommes l'entendirent répéter « Non, non! »

Michael ne voulut pas perdre de temps avec le propriétaire de la galerie, qui était resté abasourdi à son bureau. Il courut plutôt après elle dans la rue en criant:

— Attendez! Attendez!

Il ne savait au juste pourquoi il agissait de la sorte, mais il s'y sentait poussé. Il la rejoignit et marcha à ses côtés du même pas rapide.

— Vous permettez que je marche avec vous un petit moment?

—Si vous le voulez, mais vous ne me ferez pas changer d'avis.

Elle regardait droit devant elle, évitant les regards de celui qui avançait obstinément à ses côtés.

—Pourquoi réagissez-vous de la sorte? Ce n'est pas logique. Avez-vous des raisons personnelles? Quelque chose que vous auriez appris sur notre compagnie? Ou encore quelque chose qui me concerne

personnellement?

—Ça ne fait aucune différence!

—Au contraire, je crois que cela fait une énorme différence.

Il l'arrêta et lui serra le bras fermement.

—J'ai le droit de savoir!

—Vous croyez?

On eût dit qu'ils allaient s'arrêter là pendant une éternité.

Ce fut Marie qui finit par se radoucir.

—Alors, voici, mes raisons sont strictement personnelles.

—Au moins, je sais que ce n'est pas de la folie!

Elle se mit à rire et le regarda très amusée.

—Comment le savez-vous? Peut-être que je suis vraiment folle.

—Malheureusement, je ne le crois pas. Vous semblez plutôt haïr la compagnie Cotter-Hillyard, ou encore me haïr, moi.

C'était de sa part une supposition stupide, puisque ni lui ni la compagnie n'avaient mauvaise presse, n'étaient impliqués dans des projets controversés ou n'étaient reliés à la politique d'un gouvernement suspect.

Peut-être avait-elle en quelque relation désagréable avec quelqu'un du personnel régional et en gardait-elle de la rancune. Ce devait être quelque chose comme cela.

Impossible d'imaginer d'autres explications.

—Je ne vous déteste pas, Monsieur Hillyard.

Elle avait attendu un bon moment avant de faire est aveu.

—En tout cas, votre performance a été excellente.

Il sourit et, pour la première fois, il eut de nouveau ses airs d'adolescent, du jeune homme qui, avec Ben, la taquinait; naguère à son appartement. Ce brusque rappel du passé lui déchira le cœur et la

fit détourner au loin ses regards.

— Puis-je vous inviter pour un café?

Elle allait refuser mais se ravisa. Il fallait mettre les choses parfaitement au clair une fois pour toutes. Probablement qu'après cela il la laisserait en paix pour de bon.

—Entendu.

Elle suggéra un endroit de l'autre côté de la rue, où ils se rendirent, avec Fred à leurs trousses. Ils commandèrent deux express et, sans y penser, elle lui offrit le sucre. Elle savait qu'il en prenait habituellement deux morceaux: Il ne pensa qu'à l'en remercier, ne s'étonnant pas qu'elle connaisse ses habitudes.

—Savez-vous, il y a quelque chose d'étrange dans vos œuvres, quelque chose qui me fascine.

C'est un peu comme si je les avais déjà vues, comme si je les connaissais, comme si je comprenais ce que vous voulez exprimer. Ce que je dis a-t-il du sens?

—Certainement, beaucoup de sens.

D'ailleurs Michael avait toujours merveilleusement compris ses peintures.

—Oui, je pense que c'est plein de sens. N'est-ce pas l'effet qu'une œuvre d'art est supposée produire?

—Mais les vôtres font plus que cela. C'est difficile à expliquer. Je le répète, c'est comme si je les connaissais déjà.

Je ne sais pas. Cela sonne plutôt étrange quand je m'entends vous le dire.

Mais ne me reconnais-tu pas? Ces yeux, tu ne les reconnais pas? Ce sont là les questions qu'elle aurait aimé lui poser pendant qu'ils dégustaient calmement leur café et discutaient de ses œuvres.

—J'ai malheureusement l'impression que vous ne céderez pas. Vous refusez toujours, n'est-ce pas? » Elle fit signe que oui. « Est-ce une question d'argent?

—Certainement pas.

—Je ne le pensais pas d'ailleurs.

Il ne mentionna même pas le contrat exorbitant qu'il avait dans sa poche, sachant qu'une telle offre ne serait pas utile, qu'elle nuirait plutôt à sa cause.

—J'aimerais bien savoir ce qui vous retient ainsi.

—Je suis plutôt excentrique, je dois vous dire. L'une de mes lubies est de donner des ruades au passé.

Elle fut étonnée elle-même de sa franchise mais pas lui, semblait-il.

—J'ai pensé que c'était quelque chose comme cela.

À ce point de leur rencontre, dans ce petit restaurant italien, ils s'étaient apaisés, même si elle gardait une certaine tristesse et une sorte de saveur aigre-douce qu'il ne comprenait pas.

—Ma mère a été très impressionnée par votre travail. Et Ce n'est pas une femme facile à satisfaire.

—Non, je ne crois pas. C'est ce qu'on dit. Elle sait conduire une affaire avec fermeté.

—En effet. C'est elle qui a fait de notre entreprise ce qu'elle est aujourd'hui. C'est vraiment un plaisir d'assumer la manœuvre après elle, c'est comme piloter un navire parfaitement appareillé.

—Quelle chance pour vous!

Elle était redevenue amère, ce qu'une fois encore Michael ne pouvait s'expliquer. D'un petit geste nerveux, il passa sa main sur une minuscule cicatrice à l'une de ses tempes.

Abruptement Marie déposa sa tasse de café et le regarda attentivement.

—Qu'est-ce que c'est?

—Quoi?

—Cette cicatrice?

Elle ne pouvait en détourner les yeux, sachant bien ce que c'était. Il n'y avait pas d'autre explication que. .

—Ce n'est rien. J'ai cette cicatrice depuis un certain temps.

—Elle ne semble pas très ancienne.

—Elle date de quelques années, dit-il, l'air embarrassé.

Réellement ce n'est rien, la suite d'un accident mineur de voiture avec des amis.

Il essayait de détourner la conversation. Marie de son côté avait envie de lui lancer son café à la figure. Le dégoûtant! Un accident mineur! Mille mercis! Elle savait donc enfin ! ce qu'elle voulait savoir. Elle saisit son sac à main, regarda, Michael de haut avec un air glacial et avança sa main.

— Merci pour ces minutes agréables, Monsieur Hillyard.

J'espère que vous aimerez votre séjour à San Francisco..

—Vous partez? Ai-je dit des choses qu'il ne fallait pas?

Nom de Dieu, cette femme était impossible. Qu'est-ce qu'il avait bien pu dire?

—En réalité, vous avez dit certaines choses qui m'ont étonnée. J'ai lu en effet dans les journaux un reportage sur cet accident et je n'estime pas qu'il fut ce qu'on peut appeler un accident mineur. Vos deux amis ont été passablement démolis, à ce que j'ai pu comprendre. Est-ce que vous vous foutez de tout, Michael? Vous n'avez d'intérêt pour rien si ce n'est pour vos sacrées affaires?

—Diable, qu'est-ce qui vous prend? Et en quoi cela vous regarde-t-il?

—Je suis un être humain, voyez-vous, tandis que vous, vous n'en êtes pas un. C'est ça que je déteste en vous!

—Mais vous êtes folle!

—Non, Monsieur, je ne suis plus folle maintenant.

Sur ce, elle pivota sur ses talons et partit, laissant Michael éberlué.

Poussé par il ne savait quelle force invisible, il se surprit à se lever et à se précipiter derrière elle. Après avoir laissé un billet de cinq dollars sur la petite table de marbre, il courut à ses trousseaux. Il fallait lui dire.. parce que non, ça n'avait pas été un accident mineur, puisque la femme qu'il aimait avait été tuée. Mais quel droit avait-elle de le

savoir? De toute façon il n'eut pas l'occasion de le lui dire, parce que, au moment où il fut rendu sur la rue, elle venait tout juste de se glisser dans un taxi.

Chapitre 28

Elle venait d'arriver sur la plage et s'apprêtait à installer son trépied quand elle vit soudain une silhouette approcher.

Les pas décidés l'intriguèrent jusqu'au moment où elle le reconnut. Nom de Dieu, c'était Michael. Il marchait sur la grève et franchissait une dune de sable, quand il se trouva juste devant elle et lui bloqua la vue.

— J'ai quelque chose à vous dire.

—Je ne veux pas l'entendre.

—Je vais le dire de toute façon, si pénible cela soit-il.

Vous n'avez aucun droit de vous immiscer dans ma vie privée et de me dire quelle sorte d'être humain je suis, puisque vous ne me connaissez même pas.

Ses propos de la veille l'avaient tourmenté toute la nuit.

C'était par son service d'appel téléphonique qu'il avait su où elle se trouvait. Sans trop savoir encore pourquoi il était là, il savait néanmoins qu'il devait y venir.

—De quel droit portez-vous de tels jugements sur moi?

—Aucun. Mais ce que je perçois me dégoûte, voilà.

Elle était impassible et distante.

—Qu'est-ce que vous percevez exactement de moi?

—Une coquille vide. Un homme qui n'a d'intérêt que pour son travail. Un homme qui n'a de sollicitude pour personne, n'aime rien, ne donne rien, n'est rien lui-même.

—Comment savez-vous ce que je suis, ce que je fais, ce que je ressens? Qu'est-ce qui vous fait prétendre tout savoir?

Elle le contourna pour photographier la dune voisine...

—Allez-vous m'écouter, nom d'un chien?

Il allait mettre la main sur son appareil photo, mais elle l'esquiva et,

furieuse, elle se tourna vers lui.

— Pourquoi, diable, vous acharnez-vous à vous infiltrer dans ma vie?

— Je ne veux pas m'infiltrer dans votre vie. Je veux simplement acheter certaines de vos œuvres et je ne tiens nullement à vous entendre parler de ma personnalité, de ma vie ou de quoi que ce soit d'autre.

Il tremblait presque, tant il était en colère. Elle se dirigea vers le carton qu'elle avait déposé dans une serviette sur le sable. Elle l'ouvrit, regarda dans une chemise et en tira une photo. Elle se leva et la lui passa en disant:

— Voici. Elle est à vous. Vous en ferez ce que vous voudrez. Maintenant foutez-moi la paix!

Sans dire un mot il pivota sur ses talons et rejoignit sa voiture stationnée sur la route voisine.

Sans se retourner une seule fois pour le regarder, elle se remit à son travail jusqu'à ce que la lumière du soir fut trop faible pour lui permettre de continuer. Revenue à son appartement, elle se fit des œufs brouillés et un café avant de rejoindre la chambre noire. Elle ne se mit pas au lit avant deux heures du matin.

Elle ne répondit pas quand elle entendit la sonnerie du téléphone, ne voulant parler à personne. Comme elle se proposait de retourner à la plage dès neuf heures le lendemain, elle régla son réveille-matin pour huit heures et s'endormit aussitôt qu'elle fut couchée. La veille. Elle s'était allégée d'un poids très lourd. Elle se sentait paradoxalement contente de l'avoir vu même si elle le haïssait.

Au lever elle prit une douche, s'habilla en moins d'une demi-heure, passa ses vêtements de travail et lut le journal en buvant son café. Elle quitta son appartement quelques minutes avant neuf heures, organisant déjà dans sa tête son travail de la journée.

Elle avait à peine atteint le bas de l'escalier, Fred à ses trousses, qu'en levant les yeux elle aperçut de l'autre côté de la rue un énorme panneau d'affichage monté sur un camion.

Michael était au volant et lui souriait. Elle s'assit sur la dernière marche et éclata de rire. Quel fou! Cette photo qu'elle lui avait donnée, il en avait fait faire un agrandissement, l'avait fait installer sur ce camion qu'il avait conduit jusqu'à sa porte. Il en descendit et,

souriant à belles dents, s'approcha d'elle. Elle riait encore quand il s'assit à ses côtés.

—Comment trouvez-vous ça?

—Je vous trouve très drôle!

—Oui, mais ne trouvez-vous pas ça beau? Vous rendez-vous compte comment paraîtraient vos autres photos une fois agrandies et installées dans les édifices du centre médical? Ce ne serait pas excitant, non?

Lui-même était excitant, mais elle ne pouvait pas le lui dire.

—Allons. Venez prendre le petit déjeuner et nous discuterons.

Ce matin-là il avait résolu de ne pas accepter de refus, aussi s'était-il libéré de tout engagement. Elle fut à la fois touchée et amusée par sa détermination. Elle n'était pas d'humeur à livrer une autre bataille.

— Je devrais refuser, mais j'accepte.

—Voilà qui est mieux. Puis-je vous offrir de monter?

—Dans cela? Elle montrait le camion du doigt et se remit à rire.

—Bien sûr, pourquoi pas?

Ils grimpèrent dans le camion et se dirigèrent vers Kishermans Wharf pour manger. Les camions étaient communs dans ces parages et une photo de cette envergure n'y étonnerait personne.

A leur grande surprise, le petit déjeuner fut très agréable; ils avaient enterré la hache de guerre, du moins jusqu'au café.

—Eh bien, est-ce que vous êtes convaincue?

Son sourire, par-dessus la tasse de café, disait qu'il se sentait sûr de lui.

—Non, vous ne m'avez pas convaincue, mais nous avons passé des moments très agréables.

—Je devrais vous être très reconnaissant, je suppose, pour vos menues faveurs, mais ce n'est pas mon style.

Mais quel est donc votre style? Comment le décrivez-vous?

—Si je comprends bien, vous me donnez la chance de m'expliquer et ce n'est pas vous qui allez cette fois me dire ce que je suis.

Il la taquinait, mais elle sentait une agressivité dans sa voix. Elle avait visé trop juste dans certaines de ses remarques de la veille.

—Je vais vous dire. C'est vrai, d'un certain point de vue, vous avez raison! Je vis pour le travail.

—Mais pourquoi? Vous n'avez rien d'autre dans la vie?

—En fait, non, c'est probablement la rançon du succès.

—Mais, c'est insensé. Vous n'avez pas à donner ainsi votre vie en échange. Il y en a qui savent concilier les deux!

—Vous avez réussi cela, vous?

—Pas tout à fait encore, mais peut-être que j'y arriverai un jour. Je sais, en tout cas, que c'est possible!

—Peut-être. Il est probable que mes motivations ne sont plus ce qu'elles étaient, car, voyez-vous, ma vie a considérablement changé ces dernières années. Rien de ce que je m'étais proposé n'a pu se réaliser, mais la vie m'a procuré de grandes compensations. ., en devenant président de Cotter-Hillyard, aurait-il pu ajouter, mais il était trop embarrassé pour le dire.

— Je vois. Je présume que vous n'êtes pas marié.

—Non, je n'en ai ni le temps, ni le goût.

Charmant, tout à fait! Aussi bien ne pas s'être marié, après tout, se dit Marie.

— Quelle vie terne et grise!

—C'est bien ainsi pour le moment. Et vous?

—Je ne suis pas mariée non plus.

—Savez-vous, si je reviens à ce que vous avez dit de ma façon de vivre, la critique que vous m'en avez faite pourrait tout autant s'appliquer à la vôtre. Vous êtes aussi obsédée par votre travail que je le suis par le mien et vous êtes aussi seule, aussi prisonnière de votre petit monde. Pourquoi alors être si sévère à mon égard? Ce n'est pas juste, je pense.

—Je regrette. Vous avez peut-être raison.

Il lui était difficile de contester. Pendant qu'elle y réfléchissait, elle sentit sa main sur la sienne et elle en eut le cœur brisé. Elle retira sa main, l'air extrêmement triste, pendant que lui aussi en fut très malheureux une fois encore.

—Vous êtes une femme très difficile à comprendre.

—Je suppose. Il y a en effet en moi bien des choses inexplicables.

—Nous pourrions essayer ensemble d'y voir clair. Je ne suis pas le monstre que vous semblez penser.

—Vous ne l'êtes pas, j'en suis certaine. »

En le regardant, elle n'avait envie que de pleurer. C'était comme lui faire ses adieux. C'était évaluer une fois encore ce qu'elle n'obtiendrait jamais. Peut-être était-ce un moyen de mieux comprendre la situation et d'être en mesure de renoncer définitivement à ses espérances.

— Je devrais me mettre au travail, dit-elle.

—Dois-je croire que je suis un peu plus près d'une acceptation que d'un refus?

—J'ai bien peur que non!

Il lui répugnait de l'admettre, mais il réalisa qu'il lui fallait se résoudre à l'échec. Rien ne la ferait changer d'idée, tous ses efforts avaient été inutiles. C'était une femme très entêtée, mais elle lui plaisait quand même. Il en était même surpris. Quand elle n'était pas sur ses gardes, il y avait en elle une douceur et une gentillesse qui l'attiraient comme il ne l'avait pas été depuis longtemps.

—Pourrais-je vous inviter à dîner? Ce serait pour moi une sorte de prix de consolation, puisque je ne peux conclure l'arrangement que j'escomptais.

L'expression de son visage la fit sourire.

—J'aimerais bien. . mais pas maintenant, parce que je dois m'absenter.

Zut! Il avait donc perdu la partie encore une fois, après bien d'autres.

—Où allez-vous?

—Je vais sur la côte pour vaquer à certaines affaires personnelles.

C'était une décision qu'elle avait prise depuis à peine une demi-heure. Elle savait ce qu'elle avait à faire. Il ne s'agissait pas tant d'enterrer le passé que de le déterrer. Sam doute, Peter avait raison, elle en était sûre maintenant. Il fallait que cette plaie guérisse, comme il disait.

—Je vous appellerai à mon retour à San Francisco et j'espère être plus chanceux cette fois.

Peut-être. A ce moment-là, je serai devenue madame Peter Gregson et je serai complètement guérie. Et tout le reste n'aura plus aucune importance, pensa-t-elle.

Ils se dirigèrent lentement vers le camion et il la reconduisit à son appartement. Elle ne dit que très peu de choses en le quittant. Elle le remercia pour le petit déjeuner, lui serra la main et remonta l'escalier.

Il avait perdu la partie. En la regardant s'éloigner, il fut pris d'une tristesse incontrôlable, comme s'il avait perdu quelque chose de très important, sans trop savoir quoi.

Etait-ce le contrat, une femme, une amie? Pour la première fois depuis très longtemps, sa solitude lui fut insupportable.

Il embraya et conduisit le camion par Pacific Height jusqu'à son hôtel.

Déjà Marie parlait au téléphone à Peter Gregson.

—Ce soir? Mais, ma chérie, je dois assister à une réunion.

Il paraissait nerveux et pressé.

—Alors, après la réunion. C'est très important et je dois partir demain.

—Partir pour où? Pour longtemps?

—Je vous le dirai quand je vous verrai. À ce soir?

—Très bien, très bien. Vers vingt-trois heures. Je trouve que c'est quand même un peu fou, ça ne pourrait pas attendre?

—Non.

Cela avait pu attendre pendant deux ans, mais elle avait été bien stupide de l'avoir laissé traîner si longtemps.

— Entendu. Je vous verrai ce soir.

Il avait raccrocher en vitesse. De son côté, elle avait appelé la compagnie d'aviation pour retenir une place et le vétérinaire pour qu'il prenne soin de Fred.

Chapitre 29

La chance avait souri à Marie. Une annulation de rendez-vous lui avait permis de se trouver cet après-midi dans ce bureau confortable et familier qu'elle avait déjà fréquenté pendant des mois. Elle s'allongea sur le divan, les jambes devant le foyer. Ses pensées voyageaient si loin qu'elle n'entendit pas Faye entrer.

—Est-ce que vous réfléchissez ou est-ce que vous dormez?

Marie la regarda en souriant pendant que Faye s'asseyait devant elle.

—Je réfléchissais. Comme c'est bon de vous voir!

Effectivement elle était surprise de se sentir si bien; c'était un peu comme revenir à de vieilles et confortables habitudes. Si elle avait passé ici des moments difficiles, elle y en avait aussi vécu d'autres très heureux.

—Puis-je vous dire que vous avez l'air splendide, à moins que vous soyez lassée de vous l'entendre dire.

—Ce n'est pas de cela que je suis fatiguée et sans doute voulez-vous savoir ce qui m'amène.

—Il n'y a pas de doute, je me suis posé la question.

Marie paraissait encore perdue dans ses pensées.

—J'ai rencontré Michael.

—Il vous a donc trouvée?

Faye parut plutôt abasourdie.

—Oui et non. C'est Marie Adamson qu'il a trouvée. C'est tout ce qu'il sait. Un de ses subalternes m'a harcelée à propos de mon travail. La compagnie Cotter-Hillyard construit ici un centre médical et veut, semble-t-il, utiliser d'énormes agrandissements de mes photos pour la décoration.

—Voilà qui est très flatteur, Marie.

—Je m'en fous, Faye. Ce qu'il pense de mon travail m'est parfaitement égal!

Ce qui n'était pas complètement vrai, puisqu'elle avait toujours savouré les éloges et que, maintenant encore, elle était enchantée de savoir que son travail continuait d'attirer l'attention.

—Sa mère elle-même est venue il y a quelque temps déjà et je lui ai répété ce que j'avais dit aux autres. Non, je ne suis pas intéressée. Je ne veux rien leur vendre et ne veux pas collaborer avec eux. Un point, c'est tout.

—C'est dire qu'ils vous apprécient. Y en a-t-il parmi eux qui savent qui vous êtes?

—Ben ne le sait pas, mais la mère de Michael le sait. C'est pour cette raison, je crois, qu'elle s'est arrangée pour me rencontrer.

Nancy se tut, les yeux rivés à ses pieds. Elle était rendue très loin, dans cette chambre d'hôtel, le jour où elle avait vu Marion.

— Comment vous êtes-vous sentie en la voyant?

—Terriblement mal. Je me suis rappelé tout le mal qu'elle m'avait fait et je la haïssais.

—Ensuite?

Il y avait quelque chose d'autre dans sa voix et Faye l'aperçut.

—En plus de ressentir encore une fois tout ce mal, je me suis souvenue combien j'avais souhaité qu'elle m'aime et m'accepte comme l'épouse de Michael.

—Pensez-vous qu'elle vous rejette encore?

—Je ne suis pas certaine. . Je le suppose. Elle est malade maintenant et elle m'a semblé différente. On aurait dit qu'elle regrettait. Je présume aussi que Michael n'a pas été particulièrement heureux ces deux dernières années.

—Qu'est-ce que cela vous fait?

—Je me suis sentie soulagée et me suis rendu compte aussi de mon indifférence à son égard. Tout est bien fini, Faye. C'est déjà passé depuis longtemps et nous ne sommes plus l'un et l'autre ce que nous étions. C'est aussi un fait qu'il ne m'est jamais revenu et qu'il ne pourrait probablement pas après mes œuvres s'il savait qui je suis, ou plutôt qui j'étais.

Effectivement je ne suis plus Nancy McAllister et lui n'est pas le Michael que j'ai connu.

—Comment le savez-vous?

—Mais je l'ai vu. C'est un homme sans cœur, dur, froid. Je ne sais trop, mais il y a chez lui un tas d'autres aspects nouveaux.

—Vous a-t-il semblé malheureux, perdu, déçu?

—Non, Faye. Il faudrait plutôt se demander s'il ne se sent pas trahi, abandonné, délaissé et lâche! Voilà la vraie question, ne trouvez-vous pas?

—Je ne sais pas! Est-ce vraiment la vraie question? C'est bien ce que vous avez ressenti en le voyant?

—Oui, je le hais.

—Si vous le haïssez comme vous dites, il vous est beaucoup plus qu'indifférent.

Marie allait protester, mais elle secoua la tête, se mit à pleurer et dévisagea Faye sans rien dire.

— Nancy, l'aimez-vous encore?

Elle avait intentionnellement utilisé l'ancien nom. La jeune femme soupira profondément et laissa sa tête tomber sur le divan avant de répondre. Les yeux au plafond, elle parla d'une voix monotone.

—Peut-être que Nancy l'aime encore avec le petit peu qui lui reste. Mais Marie ne l'aime pas. J'ai maintenant une vie toute nouvelle et je ne suis pas du tout en mesure de l'aimer.

—Pourquoi pas?

—Parce qu'il ne m'aime pas et que tout cela n'est qu'un rêve. Il faut y renoncer pour de bon et complètement, j'en suis sûre. Je ne suis pas venue ici aujourd'hui pour pleurer sur vos épaules mes dernières larmes d'amour pour lui. Il me fallait le dire à quelqu'un. Et je ne voulais pas en parler à Peter, de peur de le troubler.

—Je suis bien contente que vous soyez venue, Marie.

Cependant je ne suis pas si sûre que vous puissiez renoncer à tout aussi simplement et prétendre que tout soit liquidé en un instant.

—En fait, tout a été liquidé, il y a déjà deux ans, c'est du moins ce que je croyais, mais je n'avais pas vraiment renoncé..

Elle se leva et regarda Faye droit dans les yeux.

— Je pars demain pour Boston. J'ai des affaires à y régler.

—Quelle sorte d'affaires?

—Des affaires à liquider!

Elle sourit pour la première fois depuis une heure.

—Il y a certaines choses que j'ai laissées en plan, certaines choses que j'avais partagées avec Michael et qui sont encore là en gage, parce que j'avais toujours cru qu'il me reviendrait. Il me faut retourner et m'occuper de cela.

—Vous croyez-vous prête à le faire?

—Oui.

Elle paraissait très sûre, même devant Faye.

—C'est vraiment ce que vous voulez?

—Oui.

—Et vous ne voulez pas avouer à Michael qui vous êtes, ou plutôt qui vous étiez, et voir ce qui adviendra?

Marie faillit frissonner.

—Non, jamais. C'est fini. À jamais. En plus, ce ne serait pas loyal à l'égard de Peter.

—Et à l'égard de Marie? Y avez-vous pensé?

—C'est précisément pour cette raison que je vais à Boston demain. Je me dis qu'après ce voyage je serai assez libre pour m'engager pour de bon avec Peter. C'est un homme tellement gentil et il a tellement fait pour moi.

—Mais vous ne l'aimez pas.

C'était pour elle plutôt effroyable d'entendre quelqu'un d'autre prononcer de tels mots.

— Non, non! Je l'aime.

—D'où vient alors ce problème d'engagement?

—C'est que Michael était là, entre lui et moi.

—Je trouve votre solution un peu facile, Marie. Je trouve que vous démissionnez en agissant ainsi.

—Je ne sais pas. On dirait que quelque chose m'a toujours retenue.. Il y a quelque chose.. qui manque. C'est un peu comme si je ne m'étais pas permis d'être vraiment là.. avec Peter. D'une certaine façon j'attendais encore Michael.. Je ne sais pas, Faye. Il y a quelque chose qui ne va pas. Si c'était moi?

—Pourquoi dites-vous que quelque chose ne va pas?

—Je ne sais pas, mais j'ai parfois l'impression que Peter ne me connaît pas. Il connaît Marie Adamson parce que c'est la personne qu'il a façonnée, mais il ne connaît pas celle que j'étais ni ce qui me concernait avant l'accident.

—Pourriez-vous lui faire découvrir tout cela?

—Peut-être. Mais je ne suis pas certaine qu'il le souhaite.

Il me donne l'impression de m'aimer, mais pas pour moi-même.

—Eh bien, il y a là anguille sous roche, vous ne trouvez pas?

—Oui, mais Peter est si bon, il n'y a pas de raison pour que ça ne marche pas.

—Non, à moins que vous ne l'aimiez pas.

—Mais, je l'aime.

Elle devenait nerveuse à mesure qu'elle parlait.

—Bon, bon. Détendez-vous, laissons les choses s'arranger.

Vous pouvez toujours revenir ici et discuter avec moi si vous le désirez. Mais d'abord occupons-nous de vos sentiments à l'égard de Michael.

—Je tiens à faire ce voyage. Quand je serai revenue, je serai parfaitement libre.

—Très bien. Faites donc ça, mais revenez me voir au retour. Ça va comme ça?

—C'est très bien comme ça.

Marie se félicitait d'être venue, l'entrevue l'avait soulagée.

À regret Faye se leva, la rencontre avait duré une heure et demie et dans une heure elle devait donner un cours à l'université.

—Vous appellerez pour fixer un rendez-vous à votre retour?

—Dès mon retour.

—Très bien. Et soyez bonne pour Marie quand vous serez à Boston; n'allez pas vous laisser bouleverser par le passé. Si vous avez des problèmes, appelez-moi.

C'était d'un grand réconfort de pouvoir compter là-dessus. Elle quitta donc le bureau de Faye plus dégagée qu'elle ne l'avait été de tout l'après-midi. Cette conversation allait certes l'aider à mettre Peter au courant de sa décision.

Chapitre 30

— À Boston? Pourquoi, Marie? Je ne comprends pas.

Peter paraissait fatigué et irritable, ce qui ne lui était pas habituel. La journée avait été longue et le meeting assommant. Cette histoire du centre médical n'avait pas de sens. Il devait, ce matin-là, rencontrer les architectes.

Pourquoi avait-il à siéger sur ce comité? Il avait de quoi occuper plus utilement son temps.

— Je pense que c'est une folie de faire ce voyage.

—Non, il faut que je le fasse et je suis prête, puisque le passé est bien révolu pour moi.

—Révolu au point que, l'autre jour, quand nous avons évité de justesse un accident, vous avez réagi en hystérique pendant une heure. Non, ma chérie, le passé n'est pas complètement mort!

—Peter, faites-moi confiance: je vais mettre un terme à la seule chose qui n'est pas encore finie. Après cela, je serai libre. Je serai de retour après-demain.

—C'est de la folie.

—Non, non.

La voix était à la fois posée et très ferme; il s'arrêta et s'adossa au fauteuil, l'air vraiment fourbu. Après tout, peut-

être savait-elle ce qu'elle faisait.

— Très bien. Je ne comprends pas, mais j'espère que vous savez ce que vous faites. Comment vous sentirez-vous là-

bas?

—Ça ira bien, croyez-moi.

—Je vous crois. Ce n'est pas que je n'ai pas confiance, mais c'est que.. je ne sais pas.. c'est que je ne voudrais pas que vous vous fassiez mal. Puis-je vous poser une question plutôt stupide?

Grand Dieu, elle espérait que ce ne fut pas une certaine question. Pas

tout de suite en tout cas. Cependant, ce n'était pas ce à quoi il pensait. Il l'observait avec attention. De son côté elle attendait, toute craintive, comme quelqu'un qui allait passer par la chirurgie. Elle lui dit: « Allez-y.

—Saviez-vous que Michael Hillyard était en ville?

—Oui, je le savais.

Elle était drôlement calme.

— L'avez-vous rencontré?

—Oui, il est venu à la galerie. Il voudrait que je travaille pour un de leurs projets ici, à San Francisco. J'ai repoussé son offre.

—Savait-il qui vous étiez?

—Non.

—Pourquoi ne pas le lui avoir dit?

C'eût été une bonne occasion pour elle de lui parler du marché conclu avec la mère de Michael, mais il était trop tard, cela n'avait maintenant aucune importance.

—Je ne lui en ai rien dit, parce que cela n'a plus aucune importance. Le passé est bien mort.

—Vous êtes sûre de ça?

—Oui, j'en suis sûre et c'est précisément pourquoi je me rends à Boston.

—Tant mieux.

Un moment Peter parut perplexe.

— Est-ce que ce voyage a quelque chose à voir avec Hillyard?

Il savait qu'il ne pouvait s'agir de cela, puisqu'il devait rencontrer Michael le lendemain. Marie hocha la tête résolument.

—Non, pas comme vous pensez. Mais ce voyage a quelque chose à faire avec le passé. Et cela ne concerne que moi, je ne veux pas en dire davantage.

—Je respecte votre décision.

—Merci.

Il aurait voulu faire l'amour avec elle, mais il la quitta sagement, avec un baiser amical, sentant qu'elle avait besoin d'être seule.

Ce fut une nuit très paisible et elle se sentait encore très calme quand elle déposa Fred chez le vétérinaire le lendemain. Elle savait avec précision ce qu'elle faisait et ce pourquoi elle le faisait. Elle était convaincue aussi qu'elle ne se trompait pas.

Elle se rendit à l'aéroport bien avant le temps. Elle arriva à Boston à vingt et une heures, heure locale.

Elle avait d'abord pensé conduire le soir même la voiture qu'elle avait louée, mais elle se ravisa. C'était en demander trop à sa bonne fortune. Tout ce qu'elle avait à faire, c'était de se rendre à une certaine place, en revenir tout de suite et prendre le dernier avion à destination de San Francisco.

Elle se sentait comme une femme qui avait une mission à accomplir quand elle se coucha dans un motel cette nuit-là.

Elle ne tenait pas à aller visiter la ville ni à appeler qui que ce soit. C'était comme si elle n'était pas vraiment là. Elle s'apprêtait à revivre pour la dernière fois un rêve vieux de deux ans.

Chapitre 31

—Docteur Gregson?

—Oui.

Il avait encore l'esprit ailleurs quand sa secrétaire entra. Il venait de parler avec Marie à l'aéroport et se sentait encore mal à l'aise en pensant à ce voyage, mais il se devait de respecter les motifs personnels de cette décision. Il se sentirait mieux pourtant quand elle serait de retour le lendemain.

Il leva les yeux et s'efforça d'être attentif à son infirmière.

—Oui?

—Il y a ici un monsieur Hillyard qui désire vous voir et qui dit être attendu. Il est accompagné de trois de ses associés.

—Très bien, faites entrer.

Merde, il ne manquait plus que cela. Après tout, pourquoi pas? Au moins il pourrait jeter un coup d'œil sur ce garçon, encore assez jeune pour être son fils. Quelle lamentable réflexion! Marie y avait-elle pensé aussi?

Les quatre messieurs entrèrent, serrèrent la main du docteur et le meeting commença tout de suite. Ils voulaient s'assurer de son appui pour faire un succès du centre médical. Déjà quinze des plus illustres médecins faisaient partie de leur équipe; ces édifices, en plus d'être parfaitement situés, allaient être magnifiquement équipés.

La décision était donc facile à prendre. Gregson accepta d'y installer ses bureaux et d'en faire part à certains de ses collègues.

Il ne cessa pas pour autant d'observer Michael avec fascination tout le temps que dura le meeting. Ainsi c'était lui! Ce Michael Hillyard ne semblait pas un rival redoutable.

Il avait l'air très jeune, il était bel homme, très sûr de lui.

Avec un certain embarras, Peter commença à se rendre compte qu'il avait beaucoup de ressemblance avec Marie. La même énergie, la même détermination, la même qualité d'humour aussi. Peter en fut d'abord interloqué puis, tout d'un coup, il comprit.

Pendant un long moment, il resta très calme à regarder Michael sans rien dire, n'écoulant même pas ce qu'on disait, mais essayant de s'adapter à une réalité qu'il avait évité de regarder en face. Cette révélation le fit aussi se demander pourquoi Marie était partie vers l'est ce matin-là. S'agissait-il pour elle de détruire les derniers lambeaux du passé ou de les magnifier?

Pour la première fois, Peter se demandait s'il avait le droit de s'interposer. A regarder Michael, il avait l'impression de voir un autre aspect de Marie, un aspect qu'il ignorait. Cet homme représentait une tranche de sa vie qu'il ne comprenait même pas et qu'il n'avait jamais voulu connaître.

Il avait voulu qu'elle soit Marie Adamson, mais pour lui elle n'avait jamais été Nancy McAllister. Elle était devenue une personne toute nouvelle, sortie en quelque sorte de ses mains. Il réalisait maintenant qu'elle était aussi quelqu'un d'autre.

Toutes les pièces du puzzle prenaient leurs places. Il sentit fortement qu'il devait se résigner à cet arrachement après avoir livré un impossible combat. Lui-même avait aussi tenté de reprendre possession de son passé. Si Marie était une personne toute nouvelle, il y avait aussi en elle certains aspects de la femme qu'il avait aimée auparavant et qui était disparue. C'était à ces aperçus de Livia qu'il s'était attaché en même temps qu'à cette fille qu'il avait mise au monde. Peut-être n'avait-il pas le droit de le faire?

Jamais il n'avait pu jouir d'une liberté d'action si totale sur une patiente, parce que Marie ne pouvait compter sur personne d'autre que lui, ce qui lui permit d'être tout pour elle.. sauf ce qu'il désirait être maintenant. A regarder Michael il se rendait compte que son rôle dans la vie de Marie avait été celui d'un père. Marie, de son côté, ne s'en rendait pas encore compte, mais elle finirait un jour par le comprendre.

L'assemblée terminée, tout le monde se serra la main. Les associés de Michael étaient déjà sortis du bureau pour l'attendre dans l'antichambre. Gregson et Michael échangeaient des propos aimables, quand soudain tout s'arrêta. Michael regardait fixement quelque chose par-dessus l'épaule de Gregson. C'était la toile qu'elle avait peinte deux ans plus tôt et qui devait être son cadeau de mariage.. que ces infirmières avaient volée dans l'appartement après sa mort. Elle était ici, dans ce bureau, et elle était terminée. Magnétisé, Michael se dirigea vers la toile avant même que Gregson pût l'arrêter. Rien d'ailleurs ne l'aurait empêché. Il se tint là, fixant le tableau, vérifiant la

signature, comme s'il savait d'avance ce qu'il allait découvrir.

Là, dans un coin, en lettres minuscules, il put lire ces mots: Marie Adamson.

—Grand Dieu.. Grand Dieu.

C'est tout ce qu'il put dire. Gregson continuait d'observer.

—Comment se fait-il? Ce ne peut être. . Grand Dieu..

Pourquoi personne ne me l'a-t-il dit? Qu'est-ce qui?..

Maintenant il comprenait tout. On lui avait menti, elle était vivante. Différente, mais vivante. Pas étonnant qu'elle l'ait détesté, lui qui pourtant n'avait rien soupçonné.

Quelque chose en elle l'avait toujours fasciné, quelque chose dans ses photos elles-mêmes.

C'est les larmes aux yeux qu'il se retourna vers Gregson.

Peter le regardait, attristé, et redoutait ce qui s'ensuivrait.

—Laissez-la en paix, Hillyard, tout est fini avec elle maintenant. Elle en a déjà assez supporté!

En disant cela, il sentait que ses dires manquaient de conviction parce que, en regardant Michael ce matin-là, il n'était pas sûr que celui-ci allait se tenir éloigné. Au plus profond de lui-même il voulait plutôt lui indiquer où il pouvait la rejoindre.

Michael le regardait encore avec stupéfaction.

—On m'a menti Gregson. Le saviez-vous? On m'a menti.

On m'a dit qu'elle était morte.

Il avait les yeux noyés de larmes.

—Pendant deux ans j'ai été comme un homme mort, j'ai travaillé comme un robot, j'ai toujours regretté de n'être pas mort à sa place.. et pendant tout ce temps-là..

Un moment il crut ne pas pouvoir poursuivre. Gregson regardait ailleurs, au loin.

—Quand je l'ai vue cette semaine, je ne pouvais pas savoir... Une telle histoire a dû la tuer... et il n'est pas étonnant qu'elle me haïsse. Elle me déteste, n'est-ce pas?

Michael s'effondra dans la chaise, les yeux braqués sur la peinture.

—Non, elle ne vous déteste pas. Elle veut simplement mettre tout ce passé derrière elle et elle a bien le droit de le faire.

Il aurait voulu dire: « Mais moi, j'ai des droits sur elle », mais il ne put s'y résoudre. On aurait dit que Michael avait deviné ses pensées. Il venait en effet de se rappeler ce qu'on lui avait dit: Marie avait eu un tuteur dans la personne d'un spécialiste en chirurgie esthétique. Les mots résonnèrent à ses oreilles et d'un coup deux années de peine et de colère refluèrent en lui. Il bondit sur ses pieds et attrapa Gregson par ses revers de veste.

—Un moment, Gregson. De quel droit me dites-vous qu'elle veut mettre son passé derrière elle? Comment diable le savez-vous? Comment pouvez-vous même comprendre ce qui nous était commun à elle et à moi? Comment pouvez-vous savoir ce que ce passé a significé pour elle et pour moi?

Evidemment, si je me retire de sa vie sans rien dire, elle est tout à vous, n'est-ce pas, Gregson? C'est ce que vous voulez?

Eh bien. Allez au diable!

— Mais elle vous a déjà dit de la laisser en paix.

La voix de Peter était très calme et il regardait Michael droit dans les yeux.

Michael s'était reculé, mais sur sa figure un certain espoir se mêlait à la colère et à la confusion. Pour la première fois depuis deux ans, quelque chose prenait vie.

—Non, Gregson. C'est Marie Adamson qui m'a dit de lui foutre la paix. Nancy McAllister ne m'a pas dit un mot depuis deux ans et elle aura bien des explications à fournir.

Pourquoi ne m'a-t-elle pas appelé? Pourquoi n'a-t-elle pas écrit? Pourquoi ne m'a-t-elle pas fait savoir qu'elle était vivante? Et pourquoi m'a-t-on dit qu'elle était morte? Est-ce elle qui a fait cela ou quelqu'un d'autre?

Il lui répugnait de poser la question dont il savait déjà la réponse: « Qui a payé pour cette chirurgie? »

Il ne cessait de fixer Gregson.

—Je ne connais pas les réponses à plusieurs de vos questions, Monsieur Hillyard.

—Et celles dont vous connaissez les réponses?

—Je ne suis pas autorisé à..

—Pas de faux-fuyant, Gregson.

Michael fonçait encore sur lui et Peter leva la main.

—C'est votre mère qui a payé pour cette chirurgie et qui a assuré toutes les dépenses depuis l'accident. C'était un cadeau assez extraordinaire.

D'abord c'était bien ce que Michael craignait, aussi la révélation ne le surprit-elle pas. Elle s'ajustait parfaitement à tout le scénario qu'il déchiffrait très bien maintenant et c'était pour lui que, faisant une épouvantable erreur de jugement, sa mère l'avait monté. Au moins l'avait-elle, bien indirectement, ramené à Nancy.

Il regarda de nouveau Gregson.

— Et vous, quelle sorte de relation avez-vous avec Nancy?

Il voulait maintenant tout savoir.

— Je ne pense pas que cela vous concerne.

—Écoutez-moi, nom de Dieu..

Il avait de nouveau agrippé la veste de Peter, qui leva la main en signe de désistement.

—Pourquoi n'arrêtons-nous pas ici cette discussion? Les réponses sont entre les mains de Marie: ce qu'elle veut, qui elle veut. Il est possible qu'elle ne veuille aucun de nous deux. Quelles que soient les raisons, vous n'êtes pas entré en contact avec elle depuis deux ans et elle n'est pas entrée en contact avec vous. Quant à moi, j'ai presque deux fois son âge et, autant que je sache, je souffre du complexe de Pygmalion.

Il s'assit lourdement à son bureau et beaucoup de tristesse se mêlait à

son sourire.

—J'irais jusqu'à penser qu'elle pourrait faire beaucoup mieux que vous et moi.

—C'est possible.. mais cette fois, c'est d'elle que je veux l'apprendre.

Il consulta sa montre.

—Et je me rends chez elle tout de suite.

—Cela ne servirait à rien.

Peter l'observait en caressant sa barbe. Il faillit même lui souhaiter bonne chance.

—Elle m'a appelé de l'aéroport juste avant que vous arriviez ici ce matin.

Une fois encore Michael fut choqué.

—Maintenant quoi? Où allait-elle?

Peter hésita un long moment, il n'avait pas à lui dire quoi que ce soit. .

—Elle partait pour Boston.

Michael le regarda un instant et l'ombre d'un sourire passa dans ses yeux. Il se précipita vers la porte, s'arrêta, regarda en arrière pour saluer Peter, le visage radieusement épanoui.

—Merci!

Chapitre 32

Elle s'était levée dès l'aube, bien éveillée, bien vivante, se sentant plus libre qu'elle ne l'avait jamais été depuis des années. Dans quelques heures ce serait la libération totale.

Cette promesse infantile avait donc tenu pendant tout ce temps-là précisément parce qu'elle-même l'avait gardée et lui avait donné sa consistance.

Elle ne prit pas la peine de prendre le petit déjeuner, se contentant de deux tasses de café. Dans cette voiture louée, elle pouvait être là en deux heures, soit vers dix heures, rentrer à l'hôtel à midi, attraper l'avion pour San Francisco et être de retour tard dans l'après-midi. Elle pourrait même surprendre Peter à son bureau. Le pauvre, ce voyage l'avait tellement intrigué.

C'était à lui qu'elle pensait au volant de la voiture, se disant qu'elle aurait voulu lui en dire davantage si elle avait pu. Peut-être que cela aussi serait différent quand cette journée serait passée. À moins que.. Elle laissa la question sans réponse. Bien sûr qu'elle l'aimait.

Elle traversa la campagne de Nouvelle-Angleterre sans s'arrêter. Le paysage était plutôt sombre et gris, puisque les arbres étaient encore sans feuilles. C'était un peu comme si la campagne était restée ensevelie depuis deux ans.

Il était neuf heures trente quand elle traversa Révère Beach, là où s'était tenue la foire. Elle sentit un coup au cœur quand elle reconnut les lieux. Elle suivit une vieille route sinueuse, le long de la côte, avant de s'arrêter et de descendre de la voiture. Elle se sentait plus tendue que fatiguée, surexcitée et nerveuse. Il fallait qu'elle le fasse, il le fallait..

D'où elle se tenait, elle pouvait voir l'arbre; elle le regarda longuement, comme s'il était le dépositaire de tous ses secrets, comme s'il connaissait bien toute son aventure et avait attendu son retour. Elle s'avança comme quelqu'un qui marche à la rencontre d'un vieil ami. Mais ce n'était plus un ami, comme tout le reste, choses et gens, il était demeuré étranger, n'était devenu qu'une autre inscription sur le tombeau de Nancy McAllister.

Avant de franchir sur le sable les derniers pas qui la séparaient du rocher, elle s'arrêta. Il était bien là, il n'avait pas bougé. Rien n'avait

bougé! Il n'y avait qu'elle et Michael qui étaient allés dans des directions opposées, vers des mondes différents. Elle se tint là très longtemps pour faire appel à tout son courage et à toute son énergie. . Enfin elle se pencha et se mit à pousser. Après quelques efforts elle réussit à déplacer la roche. Creusant vite avec un bâton, elle se mit à chercher. Il n'y avait rien. Elle laissa tomber la grosse roche, à bout de souffle, et elle la remit en place. Les perles n'étaient plus là, quelqu'un les avaient prises. C'est à ce moment qu'elle entendit sa voix.

—Vous ne pouvez pas les retrouver parce qu'elles appartiennent à quelqu'un d'autre, à quelqu'un que j'ai aimé, à quelqu'un que je n'ai jamais oublié.

Michael avait des larmes plein les yeux. Pendant la moitié de la nuit, il l'avait attendue. Un avion nolisé l'avait amené avant qu'elle n'arrive. Il aurait volé de ses propres ailes, s'il avait pu.

Michael avança la main, sa main qui tenait les perles mêlées au sable de la grève. À son tour elle se mit à pleurer.

—J'avais promis de ne jamais dire adieu et je ne l'ai jamais fait.

Il la regardait sans détourner les yeux.

—Mais tu n'as jamais essayé de me retrouver.

—On m'avait dit que tu étais morte.

—On m'a offert un nouveau visage à condition que je promette de ne jamais te revoir. J'ai accepté parce que j'étais certaine que tu me retrouverais. Mais.. tu ne m'as pas cherchée.

—Je l'aurais fait si j'avais su. Tu te rappelles ta promesse?

Les yeux clos, elle se mit à parler avec l'accent un peu solennel d'une enfant et, pour la première fois depuis longtemps, avec la voix de Nancy McAllister, cette voix qu'il avait aimée, oubliant l'autre voix moelleuse qu'elle avait apprise.

—Je promets de ne jamais oublier ce qui est déposé sous cette roche, de ne jamais oublier ce que cela signifie pour nous.

—As-tu oublié?

Lui aussi pleurait doucement, pensant à Gregson et aux deux dernières années écoulées. Il secoua la tête.

—Non, je n'ai pas oublié, mais j'ai essayé très fort.

—Veux-tu te rappeler maintenant? Veux-tu, Nancy?

Il ne pouvait plus parler. Il s'approcha d'elle et la prit fermement dans ses bras.

—Nancy, je t'aime. Je n'ai jamais cessé de t'aimer. J'ai pensé que j'allais mourir quand tu es morte. . je veux dire, quand j'ai cru que tu étais morte. Je suis mort moi-même au moment où on me l'a dit.

Elle pleurait trop pour pouvoir parler, se rappelant les jours, les mois, les années interminables d'attente jusqu'à en perdre espoir. Elle s'agrippa à lui comme un enfant s'accroche à une poupée, comme si elle n'allait jamais relâcher son étreinte.

—Mon chéri, je t'aime moi aussi. J'ai toujours cru que tu me retrouverais.

—Nancy. . Marie.. quel que soit ton nom, je m'en fous.

Comme des enfants, ils éclatèrent de rire au milieu de leurs larmes.

—Voulez-vous me faire l'honneur de devenir ma femme?

Mais cette fois cela se fera de façon civilisée, devant tout le monde, avec de la musique..

Il pensait au récent mariage de sa mère. Il se sentait étrangement libéré de toute animosité contre elle.

Il aurait dû la détester pour ce qu'elle avait fait, mais il était prêt à pardonner, maintenant que Nancy lui était revenue. Rien d'autre ne lui importait. Il sourit à celle qu'il tenait dans ses bras en pensant à leur mariage.

Nancy secouait la tête: Michael eut peur un moment que son cœur s'arrête de battre.

—Est-ce qu'il nous faut attendre encore longtemps? Toute cette histoire de musique, d'invités..

—Est-ce que tu insinues que?..

Il n'osa le dire, mais déjà elle avait répondu par un signe de la tête.

—Bien sûr. Pourquoi pas? Tout de suite. Je ne veux plus attendre, ce

serait insupportable. A chaque instant j'ai peur que quelque chose nous arrive, que quelque chose t'arrive à toi cette fois, Michael.

Il acquiesça en silence et l'étreignit tendrement. La mer déferlait avec un grondement doux et le soleil pâle de l'est perçait à travers les nuages.